

ERRATUM

Le Sonnet de Verlaine : “ *A Arthur Rimbaud* ”, publié p. 239, est une version différente de celle qui figure dans les *Œuvres complètes,* 1920, III, 155. Il a été envoyé le 30 janvier 1893 par l'éditeur Vanier à M. L. Pierquin, de Charleville, qui a bien voulu me le communiquer.

J. M. C.

Les Ardennes
et leurs écrivains

Du même auteur :

Histoire d'une division de couverture (1914.)
(Paris, *La Renaissance du livre,* 1920.)

Gœthe en Angleterre. Etude de littérature comparée.
(Paris, Plon, 1920.)

Bibliographie critique et analytique de Gœthe en Angleterre. (Paris, Plon 1920.)

Denyse Carré. *In Memoriam.*
(Paris, Fischbacher, 1919, épuisé.)



En Collaboration avec les « Compagnons » :

L'Université nouvelle. *I., La Doctrine.*
(Paris, Fischbacher, 1918.)

L'Université nouvelle. *II., Les Applications.*
(Paris, Fischbacher, 1919.)



JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à l'Université de Lyon

Les Ardennes et leurs écrivains

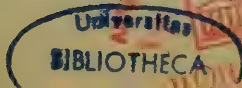


MICHELET & TAINE
VERLAINE & RIMBAUD





CHARLEVILLE
Emile RUBEN, libraire-éditeur



A mon ami H. LUC
Inspecteur d'Académie des Ardennes

et

à tous les Maîtres
de mon pays

J.-M. C.

PRÉFACE



Quelques universitaires, dont j'étais, s'unirent, vers la fin de la guerre, pour tracer le plan d'une réforme de l'enseignement. Les « COMPAGNONS » (c'est ainsi que nous nous appelions) avaient fait le rêve de reconstruire la maison de l'esprit, et pendant trois ans, ils menèrent une campagne ardente en faveur d'une « Université nouvelle ». Maintenant, leurs idées ne leur appartiennent plus : elles ont fait leur chemin, d'autres les ont reprises à leur compte, transformées, développées. Les « COMPAGNONS » eux-mêmes ont été dispersés par la vie. Puissent-ils, chacun dans leur sphère, travailler aux réalisations ! La période d'agitation est close.

Nous qui avions appris, sur le front, la

Les Ardennes
et leurs écrivains

Du même auteur :

Histoire d'une division de couverture (1914.)
(Paris, *La Renaissance du livre*, 1920.)

Gœthe en Angleterre. Etude de littérature comparée.
(Paris, Plon, 1920.)

Bibliographie critique et analytique de Gœthe en Angleterre. (Paris, Plon 1920.)

Denyse Carré. *In Memoriam.*
(Paris, Fischbacher, 1919, épuisé.)



En Collaboration avec les « Compagnons » :

L'Université nouvelle. *I., La Doctrine.*
(Paris, Fischbacher, 1918.)

L'Université nouvelle. *II., Les Applications.*
(Paris, Fischbacher, 1919.)



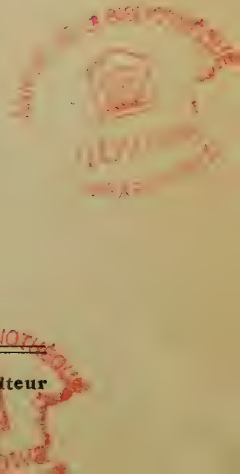
JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à l'Université de Lyon

Les Ardennes et leurs écrivains

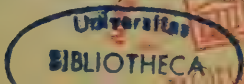


MICHELET & TAINE
VERLAINE & RIMBAUD





CHARLEVILLE
Emile RUBEN, libraire-éditeur



A mon ami H. LUC
Inspecteur d'Académie des Ardennes

et

à tous les Maîtres
de mon pays

J.-M. C.

PRÉFACE



Quelques universitaires, dont j'étais, s'unirent, vers la fin de la guerre, pour tracer le plan d'une réforme de l'enseignement. Les « COMPAGNONS » (c'est ainsi que nous nous appelions) avaient fait le rêve de reconstruire la maison de l'esprit, et pendant trois ans, ils menèrent une campagne ardente en faveur d'une « Université nouvelle ». Maintenant, leurs idées ne leur appartiennent plus : elles ont fait leur chemin, d'autres les ont reprises à leur compte, transformées, développées. Les « COMPAGNONS » eux-mêmes ont été dispersés par la vie. Puissent-ils, chacun dans leur sphère, travailler aux réalisations ! La période d'agitation est close.

Nous qui avions appris, sur le front, la

valeur des liaisons dans le combat, nous réclamions à la fois des liaisons dans l'Université et entre l'Université et le Pays. Nous demandions en particulier que l'école fût adaptée à la région. On est de son pays comme on est de son siècle. Et je crois bien que c'est mon ami Luc, aujourd'hui inspecteur d'Académie des Ardennes, qui écrivait cette phrase au début de notre premier ouvrage (1). « Puisqu'on vit, puisqu'on travaille autrement dans le Nord que dans le Midi, sur la côte que dans la montagne, il faut que l'enseignement, à tous les degrès, soit de la couleur du ciel et du sol, qu'on y sente la présence de la vigne ou celle du charbon, qu'on y respire ici l'odeur de la mer, là celle de la forêt ou du pâturage ».

Luc, mon cher « COMPAGNON », mon collaborateur de la première heure, que les hasards de la vie ont amené dans mes Ardennes, je sais avec quel entrain, avec quelle générosité d'âme tu nous aides dans notre besogne de réorganisation. Tu ne te doutais pas, quand nous développions à

---

(1) L'Université nouvelle. I, La doctrine, p. 27.

l'envi nos métaphores architecturales, parlant de charpentes, de devis, et faisant, en paroles, sonner marteaux, pioches et truelles, que tu viendrais un jour dans notre pays dévasté pour « inspecter » des écoles détruites ! Tu travailles avec nous. Mais il y a une autre reconstruction qui s'impose, celle de notre passé, de nos souvenirs, de notre intelligence. Combien d'enfants et de jeunes gens ont été délaissés, moralement abandonnés pendant l'occupation allemande ? Où en est leur esprit ? Ah ! je sais bien, les pensées sont ailleurs. Les champs, l'atelier, l'industrie, les affaires, voilà ce qui les appelle. L'Ardennais, laborieux, tenace, s'est remis à la tâche, et la face du pays, depuis trois ans, est déjà changée. Les cheminées d'usine fument. La vallée de la Meuse bourdonne du bruit des fonderies et des forges. Mes compatriotes ont ce qu'on appelle « le sens des réalités ». Mais n'y a-t-il pas là un autre danger ? Que fait-on de la grande réalité de l'esprit ?

L'esprit, il existe pourtant. C'est lui qui, pendant ces cinq années de servitude, a surtout résisté. L'âme du pays, elle est faite

de toutes ses épreuves, de tous ses souvenirs, de toutes ses légendes, des libres brises de sa forêt et des odeurs de ses champs et de ses bruyères. Il y a là quelque chose d'impalpable et d'obstiné : une tradition et une atmosphère. C'est ce qui explique, pendant la guerre, la nostalgie des *réfugiés*, c'est ce qui a poussé depuis tant de pauvres gens à revenir vivre parmi les ruines. C'est *l'air* natal.

Or, maintenant que se reconstitue l'héritage des siècles, ne faut-il pas songer au patrimoine intellectuel ? Puisqu'on veut donner aux jeunes générations une *culture*, pourquoi ne pas leur apprendre, en premier lieu, ce que leur pays a créé dans l'ordre des choses spirituelles ? Faut-il revenir intégralement aux *humanités* et en étendre le privilège à un plus grand nombre ? Je ne le crois pas. Mais il y a l'humanité tout simplement. Elle est partout la même, hantée par les mêmes problèmes, soulevée par les mêmes élans. Elle a médité ailleurs qu'en Grèce, sous les ombrages du Portique. On retrouve l'écho de sa songerie, le souvenir de sa pensée dans plus d'une de nos provinces françaises. Notre grande forêt, elle

aussi, a abrité son rêve. Les Ardennes ont apporté à la littérature française l'accent vigoureux d'un Michelet et d'un Taine, le timbre subtil d'un Verlaine et d'un Rimbaud. Penseurs et poètes, ceux-ci méritent d'abord d'être connus de nous.

On voit dès lors ce que veut dire le titre de ce petit volume : *Les Ardennes et leurs écrivains.* Il ne s'agit pas des Ardennes et de ceux qui les ont dépeintes, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, mais seulement des Ardennes et des écrivains qu'elles ont produits. On pourrait sans doute imaginer une anthologie où figureraient, ici un fragment de Zola, et là un passage des frères Margueritte, telles et telles pages célèbres sur Sedan et les paysages de la défaite; ailleurs une évocation des bords de la Meuse par George Sand ou un bref croquis de Rocroi par Mirbeau. Mais cette alliance de la littérature et de la géographie, curieuse et souvent piquante, ne servirait pas mon dessein. De tels tableaux se laissent difficilement enchaîner dans une ordonnance logique et naturelle, et ils éparpillent l'esprit, au lieu de le ramasser sur lui-même et de l'obliger à se recueillir. Panorama de

l'Ardenne sans doute, mais traité par tant de peintres différents, dans des techniques et des styles si variés, qu'il n'y a plus unité de vision. On va bien du proche au lointain, du connu à l'inconnu, puisque la géographie régionale conduit à la littérature française, et ceci est une méthode recommandée par les pédagogues. Mais on y va par à-coups et comme en zigzag, on aborde à tous les rivages, et je ne vois pas le moyen de relier toutes ces explorations.

Il n'est donc pas question de voyager au petit bonheur à travers toute la littérature pour y retrouver les Ardennes, mais de prendre les Ardennes comme point de départ, de les parcourir dans la compagnie de quelques-uns de leurs enfants, de suivre ces écrivains dans leur carrière et leur développement, d'assurer, *grâce à eux,* le contact avec leur milieu et leur temps. C'est la meilleure façon de sortir de *chez soi.* Michelet représente l'histoire à la fin du romantisme ; Taine, le début du positivisme ; Verlaine et Rimbaud, le symbolisme ; et ainsi depuis 1798, date de la naissance de Michelet, jusqu'en 1896, date de la mort de Verlaine, nous parcourons à grands pas

tout le XIXe siècle. Pourtant, avec ces écrivains, nous ne quittons pas les Ardennes. Nous pratiquons des *coupes* dans leur biographie, nous nous attachons à leur enfance, à leurs séjours chez nous, aux souvenirs qu'ils en ont gardés. Nous retenons surtout ce qu'ils eurent d'Ardennais, ce qu'ils firent dans les Ardennes, ce qu'ils écrivirent sur elles.

Mais pourquoi, dira-t-on, s'en tenir au XIXe siècle ? Ma réponse est simple, et elle est d'ailleurs bien suggestive : pendant les siècles précédents, notre pays n'a pas eu d'écrivains. L'esprit littéraire ne s'épanouit pas sur un territoire que dévastent des invasions successives, et où la terre rude appelle tout le travail de la tête et des bras. A part quelques exceptions, un Gerson, un Sorbon, un Mabillon, un La Caille, les Ardennais célèbres du temps jadis ne sont que des gens de guerre, depuis un Guillaume de la Marck — le fameux *sanglier* — jusqu'à Turenne et Macdonald. C'est seulement au XIXe siècle, lorsque commence une période qui apporte peu à peu à la France plus de paix et d'instruction, que l'intelligence s'éveille et se tourne vers les choses de l'es-

prit. L'amour des discussions abstraites qui se manifestait chez nos théologiens ardennais, stimulés par la réforme triomphante à Sedan, le goût des recherches érudites qui s'exprimait dans les travaux de nos bénédictins du XVIIe et du XVIIIe siècles, se retrouvent et s'affirment avec plus d'ampleur chez nos écrivains modernes qui sont surtout des philosophes et des historiens, Michelet, Taine, Natalis de Wailly, Arthur Chuquet, etc...

Loin de moi la pensée de vouloir tout expliquer, par la *race* et le *milieu*. Il serait facile et, après tout, séduisant d'opposer à nos deux penseurs, Michelet et Taine, nos deux poètes, Verlaine et Rimbaud, et l'on pourrait s'ingénier à souligner, de part et d'autre, deux aspects fondamentaux du caractère ardennais : *l'esprit de système* et *l'esprit de rêverie* ; ici, la méthode que lui ont donnée le travail de défrichement millénaire et la ténacité des aïeux qui ont conquis et fertilisé le sol, morceau par morceau ; là, au contraire, le sentiment presque germanique de la nature fraternelle, l'émoi lyrique que provoquent à la fois le mystère de la forêt et ses ombres confidentes, le goût

romantique du passé et l'amour des vieilles légendes qui dorment au fond des vieux pays. Visionnaires, ils le sont tous les quatre, ces Ardennais. Michelet a une vision de l'histoire, Verlaine une vision de la poésie. Chez un Taine, la vision, intellectuelle avant tout, s'exprime dans la précision la plus rigoureuse. Chez un Rimbaud, la vision, avant tout imaginative, se dissout dans la plus suggestive imprécision. Celui-là est passionné de logique; celui-ci est passionné de symboles. Taine croit aux lois de la nature et du langage, Rimbaud se révolte contre toutes les lois, les systèmes et les syntaxes qui, pour lui, appauvrissent les réalités plus profondes de la nature et de l'esprit. Le style de Taine reflète un positivisme sereinement limité; celui de Rimbaud, avec sa volontaire incohérence et sa riche discontinuité, révèle à un de ses admirateurs comme Claudel le monde surnaturel en son incessant jaillissement et renouvellement. D'un côté, la tranquillité de l'intelligence satisfaite; de l'autre, l'effervescence de la rêverie inépuisable. Les deux extrêmes sont ici face à face, et l'on pourrait disserter sans fin sur ce double

caractère de l'Ardennais, tantôt réaliste, et tantôt hardiment spéculatif. Il y aurait là, pour un Barrès, matière à un beau dialogue, entre la forêt libre, impénétrable et sourdement illuminée, et la plaine soumise, divisée, et baignée d'une calme clarté. Mais ce petit livre n'a pas d'ambitions systématiques. Je ne veux pas échafauder une construction littéraire et je préfère me garder des généralisations, si poétiques qu'elles soient. Qu'il me suffise de faire connaître aux Ardennais ces quelques grands compatriotes. Ils décideront eux-mêmes si, dans le portrait que j'en trace, ils retrouvent des airs de famille.

MAUBERT-FONTAINE (Ardennes)
Août 1921.



PREMIÈRE PARTIE

MICHELET & TAINE

LIVRE PREMIER

MICHELET & LES ARDENNES

Il y a deux noms qu'on devrait apprendre, dès l'école primaire, aux jeunes Ardennais, ce sont ceux de Michelet et de Taine. Ce n'est pas la moindre gloire de notre pays que d'avoir fourni à la France ces deux grands écrivains : Michelet, par sa mère originaire de Renwez, et Taine, né à Vouziers.

C'est en songeant aux élèves des écoles ardennaises que je me suis décidé à écrire ces pages. Au moyen-âge, on racontait le récit des *enfances* héroïques de Roland ou de Tristan. Nos écoliers d'aujourd'hui n'ont pas besoin de ces histoires, ils n'ont qu'à se souvenir de leurs aînés, de ceux qui ont combattu pour qu'ils restent libres, et c'est un peu pour

eux que j'ai publié l'*Histoire de la division des Sangliers* (1). Mais il y a un autre courage : il ne s'agit plus de mourir; il s'agit de vivre et d'être utile à son pays. S'ils veulent savoir comment on devient, non seulement quelque chose, mais *quelqu'un,* ils n'ont qu'à écouter ces récits, où ils trouveront un peu de leur Ardenne.

Michelet ! Taine ! historiens, philosophes, critiques, comment les appeler ? Penseurs et poètes assurément.

Tous deux ont en commun le goût des idées générales, la soif de l'intelligible, le besoin impérieux des grandes explications; bref, au meilleur sens du mot, l'esprit de système. Ils ont la curiosité la plus inlassable, ils aiment les livres, les documents, les témoignages du passé, mais ils n'aiment pas l'érudition pour elle-même, ils organisent la masse prodigieuse de leurs connaissances, et ils font *vivre* la science. Et de quelle vie ? L'un et l'autre ont l'intelligence imaginative. Ils savent animer les abstractions. Ils sont de grands symbolistes. Leur style est coloré, pittoresque. Avec eux, on comprend toujours : ils font voir.

Pourtant, entre eux quelle différence profonde! Michelet, toute sensibilité, toute fièvre, tout

---

(1) *Histoire d'une division de couverture.* RUBEN, libraire à Charleville.

éclat, jamais en repos, toujours tendu, frémissant. Chez lui, ce qui frappe, c'est le regard, avec cette lueur ardente et rapide qui s'allume au fond des yeux bleus. Chez Taine, au contraire, c'est le front, large et vaste, d'une voûte si belle, avec ses tempes bien renflées. Rappelez-vous le fin portrait qu'en trace Barrès dans ses *Déracinés,* ces yeux gris, lumineux, et ce regard qui vient doucement du fond des arcades sourcilières, encore tourné vers le dedans, comme retardé par le savoir et usé par le spectacle des abstractions.

Michelet est un sensible, Taine un méditatif; le premier, un lyrique, le second un logicien. L'un est toute expansion, tout élan : il se donne. L'autre est tout recueillement, toute concentration : il saisit l'univers, mais c'est aussi pour le donner. Il ne se livre pas, il s'exprime. Son style ne l'emporte pas : il le conduit lui-même. Sa langue est vivante, plastique, mais c'est une traduction, une transposition volontaire. Sa couleur éclate parce qu'elle est bien sertie, bien nette. L'un est l'enthousiasme, l'autre est la discipline; l'un a le tempérament d'un révolutionnaire, l'autre d'un constructeur. Celui-là a l'âme ardente d'un spiritualiste; il est à la recherche de Dieu. Celui-ci est un positiviste paisible, qui hait tous les désordres et qui accepte les lois de la nature. Pourquoi cher-

cherait-il Dieu, puisqu'il a trouvé la science ? Michelet est au fond le dernier des romantiques; Taine est le chef du naturalisme et le fondateur de la pensée moderne. Bien qu'ils ne soient séparés que par une génération, l'un appartient encore à la première moitié du XIX[e] siècle; l'autre domine et dirige toute la littérature française depuis 1860.

CHAPITRE PREMIER

La jeunesse de Michelet

Le père de Michelet était Picard. Sa mère était originaire des Ardennes, pays sévère, habité, dit-il, par une race « économe, sérieuse, où l'esprit critique domine ». C'était une demoiselle Millet, de Renwez.

Son père l'avait connue à Laon où elle était venue, à la veille de la Révolution, tenir le ménage d'un oncle chanoine. Il y avait, entre les deux, un contraste frappant : lui, aventureux, fantaisiste, enthousiaste, vrai fils de « l'ardente et colérique Picardie », patrie de Pierre l'Hermite et de Camille Desmoulins; elle, « distinguée, intelligente et fine ».

« Elle tenait un milieu assez rare entre l'emportement sanguin des Belges de la Basse-Meuse, Dinant, Liége, et la critique un peu sèche des Ardennes, de Rethel, Mézières, Sedan, des villes lorraines »; elle avait les qualités solides qui faisaient équilibre à la légèreté insouciante de son mari.

Après la chute de Robespierre, celui-ci (qui était parti pour Paris aux premiers tocsins de la Révolution et avait gardé Louis XVI dans la cour du Temple) s'installa avec sa jeune femme dans le chœur de l'ancienne chapelle des Dames de Saint-Chaumont et y établit une modeste imprimerie. C'est là que Jules Michelet vint au monde, le 21 août 1798.

Je ne raconterai pas en détail les lamentables vicissitudes du nouveau foyer. La suppression des journaux par le Premier Consul, en 1800, ruina les petites imprimeries, et c'est une sombre histoire que celle de cette famille dont les ressources s'épuisent peu à peu : saisies successives, déménagements, misères! Le père de Michelet, confiant, sans défense, devint la proie des chevaliers d'industrie et des escrocs. Il fut même jeté en prison pour dettes en 1808. Dès lors on n'eut plus rien à manger. Les sœurs de sa mère — les tantes de Renwez — confectionnèrent des pâtés, mais ils mirent tant de semaines à venir qu'ils arrivèrent moisis. L'enfant sut ce qu'étaient la faim, le froid, le dur labeur manuel.

Quand on essaya de remonter une fois de plus l'imprimerie, en 1810, on s'installa dans une cave du boulevard Saint-Martin. Et, là, le vieux grand-père aux mains tremblantes, le père, la mère déjà atteinte d'hydropisie, l'enfant âgé de 12 ans, se partagèrent tout le travail,

car on n'avait pas de quoi payer les ouvriers. Michelet composait, apprenant seul à assembler ses lettres, et il s'est souvenu de son enfance, quand il écrivait à Quinet, dans la préface du *Peuple* : « Moi aussi, mon ami, j'ai travaillé de mes mains. Le vrai nom de l'homme moderne, celui de travailleur, je le mérite en plus d'un sens. Avant de faire des livres, j'en ai composé matériellement. »

La souffrance du peuple, il la ressentit alors profondément, et il n'en voyait pas d'issue, pas d'autre issue que la mort. En 1812, le peuple travaillait et le peuple mourait, l'atelier le gardait jusqu'à 16 ans, puis après le champ de bataille le prenait. L'empereur raflait la jeunesse pour la mener au combat.

« Dans ma pensée, écrit Michelet, ce temps reste comme un grand désert gris où le soleil ne se montre jamais. Rien ne m'a mieux aidé à comprendre la sombre monotonie du moyen âge, l'attente sans espoir, sans désir, sinon celui de la mort, que d'avoir langui, enfant, dans les dernières années de l'Empire.. »

Malgré leur pauvreté, ses parents, qui avaient foi en son avenir, firent les derniers sacrifices pour le mettre au lycée. Il entra en troisième à Charlemagne. Là, son intelligence s'épanouit, mais son cœur s'ulcéra. Il était méprisé des petits bourgeois riches à cause de ses vêtements rapiécés et de son allure minable et ché-

tive. Songez que, jusqu'à l'âge de 15 ans, il n'avait jamais mangé de viande (rien que des légumes à l'eau et du pain), jamais bu de vin, jamais eu de feu, et vous imaginerez la rancœur de cet enfant maigre, aux doigts crevés d'engelures, à l'égard de ses persécuteurs bien vêtus et bien nourris. Mais regardez-le bien, il y a dans ses yeux une âpre flamme de lutteur, il travaille avec cet acharnement solitaire, cette sourde ténacité qu'il tient de sa race ardennaise.

La chute de l'Empire, en amenant enfin la paix, lui rend de l'espoir. Il y aura donc place pour lui autre part que sur un champ de bataille. En 1816, en rhétorique, il emporte trois premiers prix au Concours général. C'est la gloire. Il est couronné, sous la coupole de l'Institut de France, par le duc de Richelieu, premier ministre de Louis XVIII.

Cette nouvelle fit une grosse sensation, vous n'en doutez pas, dans la famille de Renwez : les tantes Millet (j'en reparlerai tout à l'heure) voulurent voir le jeune prodige. Et les circonstances se chargèrent bientôt de réaliser leur désir. Michelet venait de perdre sa mère l'année précédente; il était encore tout tremblant de ce grand déchirement, il avait besoin d'affection et ne savait de quel côté se tourner. D'autre part, son intelligence chaleureuse voulait se communiquer, distribuer les richesses qu'elle avait à

peine acquises. Il rencontra, dans la maison de santé dont son père venait de devenir l'économe, une jeune fille naïve, timide, désemparée, Thérèse Tarlet. Il fit le rêve de l'adopter, de l'éduquer, et, peu à peu, cet apostolat fit place à un sentiment plus tendre. Son père s'en émut, voulut le distraire, le changer d'air, et il l'emmena passer ses grandes vacances à Renwez.

CHAPITRE II

Les vacances à Renwez

Les diligences marchaient encore lentement à cette époque. Le soir du troisième jour de voyage, à grand bruit de grelots et de claquements de fouet, la voiture fit son entrée dans le village. Toute la famille, avertie de l'arrivée, attendait sur le « pas » de la porte, comme on dit en Ardenne.

« Le logis maternel, écrit Michelet (1), donnait de ce côté sur la rue. Encadré dans la parure habituelle des maisons de village, le petit jardin où pousse un peu de tout, des arbres, des fleurs, des légumes, — charmant pêle-mêle — il me parut, au premier regard, moins triste d'aspect et même attristant dans sa demi-vétusté. Cette maison, à elle seule, racontait bien des choses du passé. Mon oncle, seul homme de la

(1) Tous ces extraits sont empruntés au livre *Ma jeunesse*, reconstitué par Mme Michelet à l'aide de la correspondance et des souvenirs de Michelet.

famille, était comme perdu au milieu des femmes qui se pressaient autour de nous (1). »

Les femmes, c'étaient les personnages importants de la famille. L'oncle Lefebvre vivait avec sa femme, ses filles et ses deux belles-sœurs, les demoiselles Millet, qui ne s'étaient pas mariées par amour de leurs neveux. « Les économies qu'elles faisaient dans leur célibat peu coûteux étaient employées à tenir ces jeunes messieurs aux écoles. » Aussi avaient-elles le droit d'avoir un avis; elles ne se faisaient pas faute de le donner et au besoin de l'imposer.

La tante Alexis, la tante Jeanneton et surtout la tante Hyacinthe sont des figures qui émergent des souvenirs de Michelet avec une netteté savoureuse.

« Bien que ma tante Alexis fut la doyenne d'âge, il s'en fallait bien qu'elle eût l'autorité de la maison. Elle revenait toute entière à sa cadette, ma tante Hyacinthe, celle-là même qui fit, en 1802, les frais de ma première culotte. Tous reconnaissaient ses capacités administratives et, d'un commun accord, lui avaient remis les rênes du pouvoir. Elle gouvernait diligemment, non seulement l'intérieur de la maison, mais encore toutes les affaires de la communauté. Aussi bien qu'un légiste, elle se débrouillait dans les intérêts, toujours un peu litigieux,

(1) La maison existe encore et est actuellement habitée par M. Léon Potel, maréchal-ferrant.

qu'elle avait avec ses fermiers. Sa main était partout si ferme, qu'après ou peut-être même avant mon oncle, elle était la forte tête et « l'homme » de la famille.

« Pour se faire obéir et craindre, — elle y tenait, — il n'était guère besoin de paroles. Elle avait une certaine façon de regarder de haut, par dessus l'épaule, qui interdisait toute réplique et vous mettait aux pieds des ailes. Pendant toute la durée de notre séjour à Renwez, je ne l'ai jamais vue rire, et j'ai pu souvent observer que mes autres tantes se sentaient bien plus à l'aise et qu'elles étaient bien plus gaies quand leur sœur n'était pas là.

« Le grand-père Millet avait été cultivateur et maire de Renwez. Il en gouverna si sagement les intérêts qu'à sa mort ses administrés reportèrent sur son gendre toute leur confiance. Ils lui remirent en outre, en qualité de commissaire spécial, la surveillance d'une part considérable de la forêt d'Ardenne. Les habitants en avaient la jouissance, grâce au legs que leur avait fait le tout-puissant seigneur d'Orchimond, possesseur du château féodal de Montcornet dont on voit encore de Renwez les ruines sombres et massives. »

L'oncle Lefebvre avait donc à faire de longues et fréquentes inspections dans la forêt. Il emmenait avec lui son neveu, et celui-ci apprit ainsi à découvrir l'Ardenne, son passé et ses légendes.

C'est là, on ne saurait trop le redire, que s'éveilla sa vocation historique.

Sans doute la visite qu'il avait faite, en 1808, au Musée des Monuments nationaux avait enflammé son imagination, et sa rêverie aimait souvent à s'enfoncer dans l'obscurité des siècles. Mais c'étaient là de fugitives visions qu'avaient bientôt remplacées les résumés abstraits et les tableaux synoptiques du cours d'histoire de Charlemagne. Il fallait recréer l'atmosphère perdue, arracher l'esprit avide du rhétoricien à l'emprise sèche des manuels. Ce qui l'emporta dans un autre monde, ce qui éveilla sa vocation d'historien poète, d'historien créateur, ce furent, d'une part, les courses qu'il fit dans les Ardennes avec l'oncle Lefebvre et, d'autre part, les récits que lui contait à la veillée la tante Alexis.

Pour ce jeune Parisien, quelle découverte que l'histoire du peuple de France ! Partout où il allait, elle se levait sous ses pas. Le village de Renwez, comme tous nos villages de la frontière, avait connu au cours des âges tous les fléaux, les guerres, le feu, la peste.

« En 1832, écrit-il, une prairie s'appelait encore la rue des Malades. On y avait logé jadis des pestiférés. Partout où vous creusiez, vous trouviez des débris d'incendie et d'ossements. A quelques kilomètres, les ruines de Montcornet étaient pleines de légendes et racontaient la longue tyrannie des seigneurs d'Orchimond. »

Quand son oncle Lefebvre l'emmenait plus loin jusque dans la vallée de la Meuse, qu'y rencontrait-il ? Les solitudes de Laifour où, dans les anciens temps, un homme « ensauvagé » et mourant de faim, mangea un enfant égaré, et « où les loups, par représailles, l'hiver, quand la neige couvre tout, attaquent l'homme, même à cheval » ; les Dames de Meuse, changées en roc, dit-on, pour avoir été infidèles à leurs maris pendant la croisade, et, au-dessus de Monthermé, la montagne d'où s'élancèrent, au delà du fleuve, les quatre fils Aymon, poursuivis par Charlemagne, cramponnés à leur cheval Bayard qui laissa sur le rocher l'empreinte de son sabot.

L'adolescent voyait revivre tout ce passé pendant ses courses à travers la forêt. Il s'enfonçait dans les petits bois de chênes, poursuivant ses chères rêveries.

« Vous avez beau marcher des heures et croire en voir la fin, ce n'est qu'une clairière. Le bois se referme et s'étend toujours devant vous comme une mer montante de verdure. Tout aide à l'illusion. Dans le silence de l'automne, quand la pluie tombe murmurante sur les feuilles vernissées des chênes, elle imite, à s'y méprendre, le bruit de l'Océan dans ses jours de paix profonde, lorsque la vague va, vient, mollement, sur le sable fin de la plage, dans un demi-sommeil. C'était, lorsque mon oncle avait

à s'arrêter dans la maison des gardes, que je profitais de ma liberté pour m'enfoncer avec délices dans ces solitudes infinies. »

Au retour de ces grandes promenades autour de Renwez, c'était la « veillée ». Ah ! la veillée, c'était encore ce que Michelet préférait à tout, et il en a laissé une peinture charmante.

« A la lisière des bois, la nuit vient vite et s'en va tard. Dès les premiers jours de l'automne, et souvent même dans la saison d'été si elle est froide, on allume, le soir, un grand feu clair pour tenir à distance « l'haleine » humide des arbres dont on se défie. Après le souper que nous prenions, pour me faire honneur, dans des assiettes en vieille faïence où tout me semblait bien meilleur, la famille se réunissait autour de ce beau feu gai, pétillant au début, un vrai feu d'artifice tout en étincelles.

« Il n'y avait pas à s'en priver. Moyennant une faible redevance annuelle payée aux « communaux », on pouvait, tout l'hiver, empiler les longues bûches sur les hauts chenêts de fer et se donner, sans être riche, la douceur et le luxe d'un vrai foyer de roi.

« Le chien et les deux chats, « Friquette » et « Mignon », traités en amis plutôt qu'en serviteurs qu'on tient à distance, avaient chacun leur place attitrée aux pieds de leurs maîtresses. Ils profitaient en sybarites du privilège, s'étalaient

devant le feu, le chien, avec de petits gémissements de sensualité satisfaite; — les chats, en tout plus décents et plus dignes, en buvaient la chaleur de tout leur corps détendu par le bien-être, dans une volupté silencieuse.

« Il était rare que nous fussions seuls. Les voisins, en très bons termes avec leur maire, venaient volontiers faire chez lui la veillée.

« Pour causer plus à l'aise de leurs affaires, ils se tenaient habituellement un peu à l'écart des femmes, toutes groupées autour de l'âtre. La plupart filaient. C'était, à cette époque, dans toutes les familles, un point d'honneur d'amonceler des montagnes de linge dans de monumentales armoires bien cirées, le luxe et l'orgueil des ménagères. Pour qui tout ce linge filé et tissé dans le plus beau lin de Flandre ? Invariablement pour « messieurs » les neveux. »

Mais le neveu de Paris était plus sensible aux histoires de la tante Alexis qu'à la chanson des rouets. Il venait à peine de quitter, avec les grands bois, le monde merveilleux du passé qu'il s'y replongeait en écoutant ces récits. Si la tante Hyacinthe était le majordorme, la tante Alexis était le chroniqueur de la famille.

« Elle narrait les légendes de la frontière aussi bien que Froissart ou Walter Scott. On ne se lassait pas de l'entendre. Ses récits animés, faits avec une rare intelligence, d'une voix ferme, nette et précise, ont réveillé fortement

en moi le goût très vif que j'avais déjà ressenti, tout enfant, pour l'histoire. Ma mère, en cela, tenait de ma tante Alexis. Je savais à peine déchiffrer mes lettres que, pour m'encourager à apprendre plus vite à lire, elle me lisait, elle-même, nos vieux chroniqueurs, ceux surtout qui se sont occupés de notre vieux royaume d'Austrasie. Ces lectures enflammaient mon imagination. Pour me faire rester des heures entières tranquille à ses côtés, elle n'avait qu'à ouvrir le volume de la « Bibliothèque bleue », le livre héréditaire, usé, noirci pour avoir été lu, relu tant de fois, en famille, à la lueur tremblante de la petite lampe suspendue sous le manteau de la haute cheminée, dans les longues nuits d'hiver.

« Là, toutes les histoires étaient racontées, depuis celles des mystères des druides jusqu'aux guerres du « Sanglier des Ardennes », au xve siècle; depuis le cerf miraculeux dont l'apparition convertit saint Hubert, jusqu'à la blonde Iseult et son amant.

« Ces légendes, toujours répétées, ne me lassaient jamais. Elles me semblaient toujours nouvelles. Il en était de même avec ma tante Alexis. Elle m'eût redit cent fois la même histoire que je l'eusse priée, comme font les enfants pour qu'on leur raconte encore une fois, le lendemain, ce qu'ils ont entendu la veille. Pour mieux savourer ces récits, j'avais bien soin,

lorsque après le souper chacun prenait sa place autour du feu, de porter ma chaise tout auprès de la sienne. »

La tante Alexis ne racontait pas seulement les histoires du pays. Elle connaissait toute la généalogie de la famille et savait, avec une juste fierté, en évoquer les « grandeurs ». Car il y avait, du côté maternel, quelques prêtres de qualité, le grand-oncle Michaux, le chanoine de la cathédrale de Laon, un prieur de la riche abbaye de Cadouin, en Périgord, et il y avait même eu, au XVIIIe siècle (et ici la tante Alexis de baisser la voix), un abbé Michaux qui fut condamné par Rome pour avoir écrit certain livre de controverse. Mais la tante Hyacinthe coupa nettement cours à la confidence.

« — Livre hérétique, interrompit-elle, et qui fut justement brûlé !

« Je la regardai à ce moment-là, dit Michelet, avec plus d'attention. Elle était assise de l'autre côté de la cheminée, le corps droit, dans la gaine rigide de sa robe de serge noire toute monacale, la tête haute et fière, serrée dans un bonnet blanc ruché à la paille comme en portent encore les nonnes d'un certain ordre, le sceptre en main — sa quenouille, tenue ferme à son côté, en faisait assez bien l'office. Dans la pénombre, sur sa chaise plus élevée que les nôtres, comme si elle nous eût présidés, elle m'apparaissait une imposante abbesse du moyen âge prononçant durement la sentence d'hérésie. »

Tel était le milieu où Michelet, lauréat du Concours général, vint passer ses grandes vacances. Il est piquant d'évoquer sa silhouette de jeune lycéen, avide de savoir et déjà ravagé par le surmenage, au milieu de ces vieilles filles ardennaises. Elles étaient fières de leur neveu, mais peu expansives, elles ne prodiguaient pas les compliments.

Les vacances finissaient. Adieu les promenades dans la forêt et les bonnes veillées près de la cheminée! Nos visiteurs reprirent la diligence. Il fallait affronter de nouveau Paris et la lutte pour la vie !

Michelet, bachelier en 1817, entra comme répétiteur dans une institution privée aux appointements dérisoires de 60 francs par mois ! Mais l'éducation de son esprit et de sa volonté était faite. Il n'était pas encore grand chose, mais il était déjà quelqu'un. Son caractère était trempé pour toutes les luttes. Par sa naissance fils de Paris, il était aussi, par ses attaches ardennaises, fils du peuple de France, du peuple paysan. Il venait d'en avoir la révélation et l'on sent frémir, dans l'adolescent de 1816, la pensée qui inspirera le *Tableau des provinces françaises* et le livre du *Peuple*. Mais ce n'est pas tout. Dès à présent, il est le captif de l'Histoire. Le passé s'est dressé devant lui. Vieilles légendes, souvenirs de guerre, papiers de famille, généalogies, tout s'anime, tout revit, fond

sur lui, l'emprisonne. Il n'échappera plus aux sortilèges de la tante Alexis. Mais il n'échappera pas davantage aux sermons de la tante Hyacinthe.

CHAPITRE III

Les sermons de la tante Hyacinthe

Michelet franchit rapidement les premières étapes. Licencié en 1818, docteur en 1819, agrégé en 1821, il était nommé professeur au Collège Rollin en 1822. Années fiévreuses, dévorées, comme il l'a dit, par les passions intellectuelles, où s'élabore, à travers un travail d'assimilation surhumain, sa conception de la philosophie de l'Histoire.

Ne croyez pas pour cela qu'il soit devenu « fier », comme on dit en Ardenne, qu'il se soit détaché de sa famille maternelle. Non, il a gardé pour ses tantes l'affection la plus respectueuse. Du reste, elles se seraient bien chargées de le rappeler au sentiment de la parenté. Elles qui filaient de leurs propres mains son « trousseau », elles n'auraient pas admis un seul instant l'idée de passer au dernier plan. Et c'est au premier que la tante Hyacinthe se plaçait volontiers.

La liaison était d'ailleurs assurée entre Paris

et Renwez par le fils de l'oncle Lefebvre. Le jeune homme, qui avait l'âge de Michelet, était venu à Paris pour étudier la chimie industrielle et il habitait chez les Michelet, maintenant installés près du Père-Lachaise, dans l'ancienne maison de Sedaine, à la Roquette. Blond, le regard doux, rendu un peu étrange par sa myopie, c'était un esprit fin et original (1). Un peu brusque comme bien des Ardennais, il lançait souvent des coups de boutoir à ceux qu'il aimait le plus.

« Nous sommes bien de la même race, note Michelet dans son *Journal* en juin 1821, c'est bien dans nos veines le même sang ardennais qu'un rien fait bouillonner; c'est la même curiosité ardente, la même soif de tout savoir, de tout acquérir. »

Il ne dédaignait pas non plus les aventures — qui tournaient parfois en mésaventures — et posait volontiers devant son cousin « l'intellectuel » à l'homme d'expérience. Ses paradoxes sur les femmes et l'amour avaient le don d'impatienter Michelet.

Celui-ci avait 22 ans; il était temps pour lui de se marier. C'était du moins l'avis de ses parents de Renwez. La tante Hyacinthe dut lui écrire une de ces lettres impératives dont elle avait le secret, et qui, remarquait plus

(1) M. Félix Lefebvre devint un chimiste distingué.

tard Mme Michelet, mériteraient d'être publiées « comme spécimens d'une autorité à la Mirabeau ». Le jour de Noël 1820, le neveu, peut-être un peu piqué, lui répondit.

« J'ai fait sentir, écrit-il dans son *Journal,* que pauvreté n'est pas vice. On a beau me prêcher pour me mettre en goût d'une femme riche, c'est peine perdue; je n'y mordrai pas. Si j'hésite au mariage, l'obstacle n'est pas dans l'absence d'une dot... Et que suis-je moi-même pour prétendre à une héritière ? Qu'aurais-je à lui donner en retour de sa fortune ?... Cette inégalité serait bientôt une cause de désunion, car elle ne pourrait oublier que tout lui appartient, ni s'empêcher de le faire sentir, si je ne cédais pas assez tôt à ses caprices. En pareil cas, se marier, c'est se diminuer. Tout ce qu'on accorde est considéré comme chose due, et, pour tout dire d'un mot, on n'est jamais que le mari de la reine. »

L'année suivante, en août 1821, Michelet rencontra par hasard, en allant chez son maître Victor Leclerc, cette jeune fille qu'il s'était efforcé d'oublier pendant ses vacances à Renwez, Thérèse Tarlet. Il fut frappé de sa « pâleur mortelle » et bouleversé. Il n'eut pas le courage de l'arrêter, de lui parler; il la perdit bientôt de vue dans la foule, mais il eut ensuite du remords et chercha à la retrouver. Pendant quinze jours, son instabilité, son trouble inquié-

tèrent son père. Ecrivit-il à Renwez ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, Michelet reçut, le 31 août 1821, une lettre de sa tante Hyacinthe qui le mettait en garde contre les dangers du célibat prolongé. Elle le pressait, une fois de plus, de songer au mariage, et presser, ici, c'était pressentir, car la vieille fille devait avoir en vue quelque héritière de Renwez. L'heure était mal choisie pour ce sermon, et voici ce qu'il répondit :

« Si c'est toujours, chère tante, une chose grave que de fixer sa vie, combien plus de le faire dans l'inconnu, je veux dire sans presque rien savoir de la personne à laquelle on se « lie ». Je souligne le mot, car « s'unir » n'est pas assez fort pour rendre la valeur du mariage. Or, se connaît-on réellement lorsque trois mois, six mois avant d'épouser, on ignorait l'existence même de la personne que l'on prend? Agir ainsi, c'est avoir bien des chances de grossir la confrérie des « mal mariés ». Vous savez mieux que moi comment à l'ordinaire les choses s'engagent : uniquement d'abord sur les convenances entre les deux familles, égalité de fortune, de position. Dans la société actuelle, c'est toujours là le point capital. L'essentiel, qui serait avant tout de savoir si les jeunes gens sont faits l'un pour l'autre, est le point secondaire. « Au même pot, à la même cuillère », dit le proverbe. Pour le reste, on se fie au temps.

Quand a lieu la première entrevue, tout est déjà à peu près réglé entre parents. Le jeune homme et la jeune fille, sachant ce qu'on leur veut, se composent pour la circonstance; ils ne sont nullement eux-mêmes. Si la cour est acceptée, elle se fera devant témoins. Donc, ils ne sauront rien de leurs goûts, de leur caractère, du fond vrai de leur nature. Ils ne donneront que la surface, en prenant soin réciproquement de l'embellir...

« Voilà, chère tante, comment les choses m'apparaissent, et je crois être dans le vrai. Convenez avec moi que cela n'est pas fait pour encourager. Il faut se voir vivre, pour ainsi dire, à l'insu l'un de l'autre ou sans arrière-pensée, pour se bien connaître. Alors on se donne tel qu'on est. Voyager ensemble serait bon aussi. Les voyages sont pleins d'imprévus, souvent désagréables, qui vous surprennent à l'improviste et font saillir au dehors les qualités et les défauts, mais on n'a pas toujours les moyens matériels de faire ce genre d'expérience. En ce qui me concerne, le temps me manque pour m'assurer le bonheur en faisant autour de moi des études matrimoniales. Heureux le jeune homme que le labeur quotidien dévore, s'il a près de lui une femme qui, ayant été pendant des années son amie, puisse, un matin, devenir sa compagne ! »

Cette femme n'était pas très loin de lui.

Dans la grande maison où son père logeait et tenait une pension, il fallait bien une femme pour prendre la direction domestique. Ce rôle était rempli par une demoiselle de compagnie que celui-ci avait appréciée pour ses solides qualités à la maison de santé dont il avait été l'économe, Pauline Rousseau.

Pendant des années, Michelet avait vécu près de Pauline en camarade. Sans fortune, sans beauté, sans culture, plus âgée que lui de sept ans, elle était gaie, vive et bonne. Peu à peu, Michelet se laissa aller à une affection qui devint de plus en plus tendre, puis il céda à une liaison qui apaisait son âme et stabilisait sa vie. Finalement, il épousa Pauline vers Pâques 1824. Elle lui donna deux enfants, Adèle et Charles. Son foyer était debout.

Oui, mais qu'avait-il fait des conseils, des injonctions de la tante Hyacinthe? Cette femme de tête devait avoir son plan d'attaque; et, avec la brusquerie ardennaise, elle avait démasqué ses batteries trop vite. La riche « terrienne » qu'elle tenait probablement en réserve n'eut pas à intervenir. Michelet s'était rapidement retranché dans la solitude et le silence. Je ne sais pas comment les tantes Millet prirent la chose, assez sèchement sans doute. Mais elles avaient, au fond, bon cœur. Il dut quand même recevoir son « trousseau », filé de leurs mains laborieuses, et il ne fut pas déshérité.

Trois ans plus tard, en 1827, il était nommé maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Victor Cousin et lui se partageaient un auditoire enthousiaste. L'enseignement, pour lui, c'était l'amitié. Tous ceux qui ont suivi ses cours, Vacherot, Gabriel Monod, Victor Duruy, s'en sont souvenus avec émotion. C'était alors un jeune homme maigre, petit, d'un visage régulier, dont le grand front s'encadrait d'une chevelure prématurément blanchie, aux yeux vifs et clairs.

Il donnait, à 8 heures, ses leçons à la princesse Louise, fille de la duchesse de Berry, et ceci l'obligeait à faire à 6 heures et demie du matin son cours d'histoire aux normaliens.

Aussi le voyait-on, au plus fort de l'hiver, descendre la rue Saint-Jacques dans le costume prescrit pour paraître à la cour, en escarpins et en habit noir, sans manteau, insensible au froid, « tant était ardente, disait-il, la flamme intérieure ».

Si les tantes Millet avaient pu le voir franchir les grilles du palais, quel orgueil n'eussent-elles pas ressenti? Mais lui restait indifférent aux honneurs. Au fond de son cœur, il était déjà républicain et toute l'Histoire, pour lui, aboutissait à la Révolution française.

CHAPITRE IV

Les voyages de Michelet dans les Ardennes (1)

Michelet revint, à plusieurs reprises, au pays de sa mère.

Les trois premiers voyages s'échelonnent entre 1830 et 1840. Il est alors plongé dans son Histoire du moyen-âge et il ne fait guère que s'arrêter quelques jours à Mézières et à Renwez au cours de ses studieuses tournées dans le Nord ou en Belgique. Ce qu'il note rapidement nous aide à reconstituer ce qu'il pense : il cherche partout une confirmation à ses interprétations historiques, et inversement, c'est souvent le détail le plus menu qui lui suggère ses plus éloquentes généralisations. L'opposition de Renwez et de Montcornet lui dit la lutte centenaire des nobles et des communes. Les bois des

(1) D'après des documents *inédits*. Je tiens à remercier ici M. Jean Robiquet, conservateur du Musée Carnavalet, qui m'a permis, avec une extrême obligeance, de consulter certains papiers et manuscrits de Michelet.

Pothées lui révèlent l'entrée en jeu du peuple des forêts. La frontière lui explique le caractère ardennais. Vingt fois, il déplore que l'histoire de ce pays ne soit pas faite. Il compare son passé à celui du *border* écossais, plein de luttes et de légendes, et il s'exagère peut-être le rôle qu'il a joué dans l'Histoire générale. Ici, aux confins de la civilisation latine et du monde germanique, les faits lui paraissent plus accentués et plus lumineux. « L'histoire des marches d'Ardenne, s'écrie-t-il, est toujours à faire ! »

Le dernier voyage de 1849 a un autre caractère. Il fut motivé par la mort de sa tante Hyacinthe et le règlement du petit héritage qu'elle lui laissait, et il nous permet d'apprécier la fidélité de ses sentiments de famille. Il l'accomplit d'ailleurs avec sa seconde femme, quatre mois après son mariage, et c'est, en quelque sorte, un voyage de noces. Sa pensée est à la fois tournée vers le passé qui meurt et avidement tendue vers l'avenir qui s'ébauche, partagée entre le plus tendre recueillement et l'exaltation la plus impatiente. Ses notes et souvenirs intéressent plus l'histoire de son cœur que celle de son esprit.



Au cours du voyage rapide qu'il fit en octobre 1831, il prit à peine quelques notes qui ne nous

renseignent pas beaucoup. Le 6 octobre, il partit, à pied, de Mézières pour Renwez. Il était accompagné d'un petit apprenti menuisier qui portait sa valise. La conversation s'engagea. Son compagnon de route était le fils d'un ancien officier de l'Empire, sa mère, veuve et ruinée, s'était placée comme servante, et lui, au lieu de faire des études, se trouvait obligé de gagner sa vie. Mais le dimanche, il dévorait les livres qu'il pouvait se procurer : la *Bible, Plutarque,* l'*Histoire de Napoléon.* C'était sa revanche. Michelet s'intéressa à lui. Il profita de ces quelques heures de causerie sur la route pour l'orienter, le conseiller, lui donner une liste de livres. Cette confidence ne lui rappelait-il pas sa propre enfance, ses première études disputées au travail manuel ? Celui qui devait écrire en 1846 de si nobles pages sur l'éducation du peuple (1) ne perdait pas une occasion de mettre en pratique les idées qui se précisaient déjà dans son esprit.

Il passa quelques jours à Renwez. Le 7 octobre, il fit une grande promenade, d'abord à Montcornet qu'il appelle avec quelque exagération un « vrai Colisée féodal », (l'hermite, dit-il, n'était pas à la Tour Henri) (2), puis « sur une montagne (?) dominant la longue

(1) Voir les derniers chapitres du *Peuple.*

(2) La Tour Henri tire son nom de celui d'un mendiant qui s'y était réfugié et l'a habitée jusqu'à sa mort. (A. Meyrac, *Géographie des Ardennes,* p. 299).

vallée de la Sormonne ». C'est tout ce que nous savons sur ce premier voyage.

Six ans plus tard, en 1837, Michelet, allant de Paris à Bruxelles, traversa encore les Ardennes. Après avoir consulté les Archives et la bibliothèque de Mézières, il partit pour Renwez, le 22 juin. Pendant son séjour chez ses tantes, il erra à l'aventure dans les bois familiers, tel jour aux abords de Montlieu (1), tel autre autour de l'étang de la Boutillette (2). Son esprit était plein de l'histoire du passé. Il se plaisait à évoquer la lutte sans pitié menée par le petit seigneur de Montlieu (3), un âpre protestant, contre le bailli de Montcornet. Quel déchaînement de passion ! Les gens de Montlieu tuèrent le bailli pour ne pas donner au roi « une gerbe de terrage » (4).

(1) Hameau dépendant du village d'Harcy.

(2) L'étang de la Boutillette se trouvait à un kilomètre au nord de Renwez : il est maintenant comblé.

(3) La maison de Croy prit possession du marquisat de Montcornet vers 1488. Puis le fief passa aux Gonzague vers 1603, aux Mazarin vers 1674, ensuite aux d'Aiguillon et finalement aux Chabrillan. Les seigneurs de Montcornet avaient, au temps de leur puissance, droit de haute justice. Leur châtellenie, ayant son gouverneur, son prévôt, son bailli, se composait, vers 1509, de 18 villages, et ils pouvaient mettre sur pied 2.000 soldats. Le seigneur de Montlieu, au contraire, n'était qu'un hobereau, et sa « maison-forte » n'avait pour dépendances que « quarante arpens de terre sur Harcy, quarante-cinq fauches de pré au lieu dit « les Agasses », soixante-dix jours de terre au même endroit, cent cinquante arpens de prés trieux au lieu dit « le Gué des Mazures. » (MEYRAC, *Géographie des Ardennes*. p. 294).

(4) Le droit de terrage consistait dans la 10ᵉ, 13ᵉ ou 16ᵉ gerbe des grains récoltés. Souvent les paysans le payaient pour obtenir la protection du seigneur.

Michelet exultait : il se retrouvait ici dans ce passé violent qu'il s'attachait à ressusciter partout.

« Ce *border* des Ardennes, écrit-il dans son journal *inédit,* eût mérité une histoire. Montcornet a pour seigneurs, depuis 1500, tous les Croy, Mazarin, Nevers, *progrès curieux où je vois toute l'histoire de France...* » (1) Il retrouvait ici, en raccourci, la lutte des nobles et des communes : « Contre le *féodal* Montcornet s'élève le *populaire* Renwez. »

Sur son voyage suivant, en 1840, Michelet a laissé quelques pages encore *inédites.* Son itinéraire était à peu près l'inverse de celui de 1837. Il revint de Belgique par les Ardennes. Le 13 août 1840, il remonta la vallée de la Meuse de Givet à Revin. De là, il gagna Lonny et Renwez par Rocroi.

« Il faut croire, écrit-il, que ce pays est vraiment le mien. Je suis le seul à qui il plaise. Ce sont des paysages sérieux, peu variés, sans grandeur, des collines médiocres, toutes couvertes de petits chênes. Je me figure que telle était la France primitive, avant qu'elle eût acquis tant de végétaux étrangers. Généralement un rideau vert sombre sur fond ardoisé, ou sur des schistes brunâtres; ou bien des côteaux entiers couverts de mousses brûlées (de loin en loin fument ces mousses); ou bien de grands mon-

(1) Voir note 3 de la page précédente.

ceaux de bois dont on fait du charbon. Le pays est froid, sauvage. Les gens de Renwez, déjà plus méridionaux, prétendent que vers Fumay et Revin il gèle toutes les nuits... J'allais seul, le long de cette Meuse, je revoyais pour la première fois la nature sauvage depuis mon passage du Saint-Gothard en 1838. Les *os de la grande mère* m'apparaissaient par moments. »

Comme son imagination travaille ! L'Ardenne lui révèle « la France primitive », toute couverte de petits chênes. Ou bien son esprit s'enfonce encore plus loin dans le passé; il évoque les premiers bouleversements cosmiques, il découvre l'Ardenne des époques primaire et secondaire, les grands soubassements primitifs qui soutinrent les continents, l'armature qui constitua le squelette même du monde. « Les os de la grande mère » lui apparaissent.

Et sur cette terre ancienne, quelle population, quelle race ? Dès qu'il franchit la frontière belge, le contraste le saisit. « La population française, plus maigre et plus sèche est, je crois, moins lourde, plus critique, plus rusée, plus militaire. » Les grandes oppositions entre les forces historiques en lutte les unes contre les autres s'accusent de plus en plus dans sa pensée. Il y a, dit-il, les *villes,* les *châteaux* et les *forêts.* A côté du « populaire Renwez » et du « féodal Montcornet », il y a les « bois communaux ». « C'est par Mézières et par la Meuse

que Charles le Téméraire marcha contre Dinant en 1465, sans doute pour ramasser sur sa route la chevalerie flottante des Ardennes, ces nobles brigands des marches. Il poussa contre la *ville* les hommes des *châteaux* et des *forêts*. Mais ce dompteur de la Meuse échoua par le Rhin et la Suisse parce qu'il y trouva la résistance unanime de la population des villes et de celle des forêts. »

La question qui domine dans les marches d'Ardenne, Michelet le sent, c'est celle des « communaux » (1). Il avait entendu parler, chez ses tantes, du fameux procès des 32 communes : « Que penser des grands propriétaires (2) qui, poussés par l'encouragement des sociétés de capitalistes, osent toucher au bien de 32 communes ? Imprudence. Ne touchez pas à la hache ! comme disait Charles Ier. » Les paysans tiennent à leurs « communaux ». Ils les considèrent comme leur fief. Ils y font leurs fagots. Ils y viennent *sarter*, c'est-à-dire brûler des parties de bois inexploitées, très habilement, « à feu courant » ou « à feu couvert », pour y semer ensuite du seigle, « à la volée ». Au bout d'une vingtaine d'années, le sol sarté se couvre d'herbes que mangent les bestiaux, et à l'époque où Michelet revenait en Ardenne, les culti-

(1) 159 forêts communales ont, dans le département des Ardennes, une superficie totale de 32.000 hectares.

(2) Comme le marquis d'Aiguillon, propriétaire du domaine de Montcornet.

vateurs menaient paître, le soir, leurs chevaux dans les bois et passaient la nuit auprès d'eux. Ils économisaient ainsi leur fourrage. Le sartage était d'ailleurs interdit par le Code forestier. Les cendres emportées par le vent pouvaient allumer des incendies, et les différends entre les populations et les gardes étaient fréquents. L'Etat finissait toujours par céder. Michelet raconte l'histoire suivante qu'il tenait de sa tante Alexis :

Un jour que le garde général des forêts, un certain M. Lalouette, vint défendre aux habitants de sarter, il se vit entouré d'une centaine de ces hommes des bois. « L'un d'eux, écrit Michelet, homme de six pieds, parfaitement noir et sans chemise (il n'avait que son pantalon), lui déclara que l'on continuerait, que les parties sartées n'en valaient que mieux, etc., etc. » Le garde général tremblait. « Lalouette se crut croqué et leur dit : « Sartez, mes enfants, sartez ! »

Race indépendante que n'étaient point parvenus à mater les Prussiens en 1815 ! « Les Prussiens avaient une peur effroyable des gens de Couvin, de Fumay et des Mazures. Les rixes étaient si fréquentes qu'on les dispensait de logements militaires. Dans les parties plus civilisées, telles que Renwez, la population est moins farouche, moins querelleuse, mais critique, mordante en paroles. » Tel est l'Ardennais. Esprit

critique, tempérament guerrier. Taine et Turenne ! Il y a des exemples typiques (1).

L'Ardennais monte la garde. Il attend de pied ferme l'invasion. Il a prouvé en 1914 comment il sait assurer « la couverture » (2). Il critique le Gouvernement, l'Administration, l'Eglise, les pouvoirs constitués, mais il ne veut pas qu'on touche à la France. Et qu'importe, après tout, que les gens des Mazures se rejimbent contre M. Lalouette, garde général des forêts ! « Ils sont ainsi, ces enfants de l'Ardenne, à deux pas de la frontière et de l'ennemi. Là race y fut continuellement guerrière. La France n'a pas de meilleurs Français. »

Pendant que Michelet chemine ainsi sur les routes qui descendent du plateau de Rocroi, sa pensée n'est pas uniquement retenue par les choses qu'il voit et les observations qu'il fait. Elle s'échappe aussi souvent vers le passé qu'il pleure, elle est attristée par les deuils récents.

Il a perdu, l'année précédente, sa femme Pauline et il se reproche de l'avoir laissée sans guide et sans direction, en proie aux soucis domestiques et à la solitude morale, car il n'y eut jamais entre eux de communion intellec-

---

(1) Michelet se range, lui aussi, sans hésiter, parmi les « esprits forts » : « L'oncle Michaux, note-t-il dans son journal *inédit*, a eu un de ses livres brûlés en *grève*. Il ne tient pas à Monseigneur l'évêque de Liège qu'on ne brûle aussi les livres du petit-neveu qui écrit ceci. »

(2) Cf. Mon *Histoire d'une division de couverture.*

tuelle. Et, cette année encore, la famille de Renwez est plongée dans la tristesse : Célestine, la fille de la tante Lefebvre (1), la sœur de ce cousin qui fut à Paris le compagnon de sa jeunesse, vient de mourir le 21 mai, et il s'approche d'une maison qu'accable le destin. Il se rappelle ses anciennes vacances, et l'idylle à peine ébauchée jadis avec sa jeune cousine, « blonde comme la blonde Iseult ».

A en juger par le récit de *Ma Jeunesse*, le rhétoricien d'alors se serait heurté à un silenee et à un accueil dédaigneux. Il aurait été traité « en écolier pédant, tout infatué de ses succès », et il se serait consolé des froideurs de sa cousine en apprenant des odes d'Horace qu'il se récitait à lui-même, les jours de pluie, dans le corridor. Mais n'était-ce point chez Célestine plutôt timidité qu'indifférence ? Elle se croyait une paysanne et ne s'expliquait guère l'empressement de ce cousin de Paris dont on lui vantait tant le talent et l'intelligence. Dans la suite, une réelle affection unit les deux jeunes gens. Rentré à Paris, Michelet correspondit avec elle. Il avait reconnu en elle une exceptionnelle qualité d'âme, et même après son mariage avec Pauline, il ne put aisément oublier celle dont l'esprit lui paraissait si voisin du sien. Les

(1) Les Lefebvre eurent deux fils, Félix et Eugène, et deux filles, Célestine, morte en 1840, et Félicie, qui devint Mme Louis Guyot.

lettres que Célestine lui a adressées, entre 1822 et 1830, témoignent de l'intérêt qu'elle portait à ses travaux. Ici, elle s'étend sur des questions d'histoire; là, elle l'entretient de littérature, des cours de Guizot, de Quinet, etc. C'est le souvenir de cette tendre affection qui le trouble plus tard, lorsqu'il revint à Renwez, où vient de mourir celle dont la pensée lui a été si fidèle. Comment en effet interpréter autrement ce passage *inédit* de son *Journal* du 13 août 1840 :

« Combien ce pays est diminué, appauvri ! Moi seul, je le sais, moi seul ai connu l'admirable fleur qui y a fleuri, cette rare, cette unique marguerite. J'aime à lui donner ce nom en mémoire de la chanson qu'elle aimait tant, et que je lui entends encore chanter, d'un faible filet de voix. La marguerite n'y est plus, les arbres de la bergerie, qu'on voyait de loin, ont été coupés. Ce bon et doux Eugène manque aussi ! Où est le jour où nous le conduisîmes à sa pension, par les bruyères et les triaux (1) qui mènent à Sécheval ?... De Lonny à Renwez, toutes ces idées me ralentissaient. Je craignais d'avancer, d'approcher de cette immense et inconsolable douleur. Je trouvai la mère admirable, mais les yeux creusés de larmes. Le contraste d'une gaieté bruyante ajoute au mal intérieur. Et

(1) « Triaux », « trieux » ou « triages », locution ardennaise qui s'applique à une certaine catégorie de bois communaux.

pourtant, en y regardant, cette gaieté forcée, par éclats, est plus triste que les larmes. »

Le 14 août, il ajoute encore :

« Comment dire la désolation et le vide de cette maison. J'aurais voulu au moins planter une croix sur la tombe de celle qui, *dans toute ma famille, me fut proche parente d'esprit.* »

Cette parenté d'esprit, qu'il n'avait pas trouvée chez Pauline, il allait la rencontrer chez sa seconde femme. Dix ans après son veuvage, il épousa M[lle] Mialaret. C'était une jeune institutrice qui, placée chez la princesse Cantacuzène, à Vienne, avait correspondu avec lui au sujet du *Prêtre* et débarqua à Paris après la Révolution de 1848.

Il était alors célèbre, membre de l'Institut, professeur acclamé au Collège de France. Le 15 janvier 1848, il écrivait à sa tante Hyacinthe :

« Tranquillisez- vous, je vous prie, tranquillisez ma tante Lefebvre sur cette suspension de mon cours que les journaux vous auront annoncée. Cette affaire, loin de me nuire, m'a servi beaucoup dans le public. Jeudi, 1.500 ou 2.000 personnes sont venues me féliciter et m'apporter une protestation contre cet abus de pouvoir... Plusieurs personnes m'ont dit que j'étais sûr de réussir, si je me présentais pour la députation. C'est ce que je ne ferai point certainement. Je suis *écrivain,* et je resterai tel; je ne veux rien de plus. »

Il ne voulait pas poser sa candidature. Mais il avait compté sans ses compatriotes ardennais qui vinrent la lui offrir à Paris. La même année, il écrit encore à sa tante Hyacinthe :

« Je crois vous faire plaisir en vous apprenant qu'un marchand de fer de Charleville m'est venu dire ce matin, de la part d'un grand nombre d'électeurs des Ardennes, qu'ils se feraient forts de me faire député de notre département. Depuis plusieurs mois, on m'avait fait la même offre, pour un département de la Bourgogne. C'est l'effet de mes derniers livres et du succès que nous avons obtenu dans l'affaire des Jésuites. J'ai refusé : 1° parce qu'il aurait fallu que je payasse le cens d'éligible, depuis un an; 2° parce que l'assiduité qu'exigent les fonctions de député m'aurait obligé de suspendre mon enseignement, mon *Histoire de France* et tous mes travaux; 3° dans l'état de calme *(ici manuscrit coupé)* où nous sommes, je ferais peu de chose; j'attendrai une situation politique qui demande plus d'action. »

Les électeurs influents des Ardennes s'en allèrent alors de sa part trouver Edgar Quinet pour lui faire la même offre. Mais celui-ci la déclina également. Ce fut le gendre de Michelet, Alfred Dumesnil, qui posa sa candidature. Le 19 mars 1848, l'historien le recommande à sa tante Hyacinthe. « Mon gendre se présente pour la députation. Il aurait eu beaucoup de voix à

Paris, surtout dans les Ecoles, mais plusieurs électeurs des Ardennes sont disposés à le porter, sur le refus de M. Quinet qui sera nommé dans le département où il est né et qui recommande mon gendre... Je prie ma tante Lefebvre, M. et Mme Guyot (1) d'employer leur influence en sa faveur. Nous croyons être sûrs qu'il sera fortement appuyé à Charleville et dans l'arrondissement de Fumet *(sic)*. » Il se faisait illusion. C'était *lui* qu'on voulait, et non son gendre. Alfred Dumesnil échoua aux élections d'avril 1848.



Michelet resta en relations suivies avec ses tantes. Le 30 décembre de la même année, il leur envoya le troisième volume de son *Histoire de la Révolution*, et son second mariage lui attira de Renwez, au début de l'année 1849, une correspondance parfois assez aigre-douce. La tante Hyacinthe avait tout fait pour empêcher ce qu'elle considérait comme une sottise et une imprudence. Mais le « neveu », dévoré par une véritable passion, n'obéissait plus, et par un singulier pardoxe, c'était sa propre fille, Adèle, la femme d'Alfred Dumesnil, qui se chargeait de pacifier les vieilles Ardennaises.

Le mariage, purement civil, eut lieu le 12

(1) Félicie Lefebvre, sœur de Célestine, épousa en 1835 Louis Guyot, receveur d'enregistrement à Poix-Terron, et revint s'établir à Renwez en 1848.

mars 1849. Les témoins furent Béranger, Edgar Quinet, Mickiewicz et un ami d'enfance, Hector Boret, professeur dans un lycée de Paris. Michelet avait 51 ans; sa femme en avait 23. Après quelques petits nuages, ce fut une union parfaite. Jamais harmonie intellectuelle et morale ne fut plus étroite. Il écrivit lui-même, le 26 mars 1849, à sa tante Hyacinthe, pour lui annoncer le fait accompli :

« Je suis marié et établi dans ma nouvelle maison, hors de Paris, mais à la porte. Cette situation, plus solitaire, qui me délivre d'une foule de visites inutiles, me sera très favorable dans mes travaux.

« J'ai eu, comme je vous l'ai dit, ce rare avantage de trouver une personne formée entièrement par mes idées, par mes livres, par mon enseignement, et qui, ayant en moi toute sa vie intellectuelle, se trouve le plus utile auxiliaire que je puisse avoir jamais. Laborieuse au plus haut degré, pleine d'ordre et d'économie, aimant les occupations domestiques autant que l'étude, très capable de surveiller et, au besoin, de tout faire.

« Vous savez ce que vaut une femme dans une maison, quand elle a ce caractère. Il se trouve ici, de plus, que cette ménagère excellente peut être, à certaines heures, une secrétaire admirable, à qui il suffit d'un mot, et qui peut réaliser, seule, les choses les plus difficiles.

« Ne croyez pas que mon attachement ne me laisse voir que les bons côtés de la situation. Ma femme en a deux, qui seraient embarrassants avec toute autre personne. Elle est fort « jeune » et fort « maladive »; je crains extrêmement que cette vie si chère ne s'éteigne entre mes mains. Sa précocité extraordinaire, son caractère triste et doux, cette perfection même en toute chose, qui est si peu naturelle, ne promettent pas une longue vie.

« On pense qu'elle mourrait si elle avait un enfant (1).

« Je vous ai dit ma situation tout entière, mon bonheur et mes inquiétudes.

« Pour le présent, tout va à merveille. Je n'ai jamais tant travaillé. Ma santé est excellente.

« Votre fils et neveu,

« J. MICHELET. »

Je ne sais qu'elle réponse il reçut de la tante Hyacinthe. Elle avait, à cette époque, 75 ans et elle était bien cassée, peut-être même déjà souffrante de la maladie qui devait l'emporter. Elle mourut, en effet, quelques mois plus tard, le 5 août 1849 (2). Ce fut un événement dans la

(1) Mme Michelet eut pourtant un fils Yves-Jean-Lazare Michelet, qui mourut six semaines après sa naissance (24 août 1850).

(2) La tante Alexis était morte en 1841 et la tante Hyacinthe avait hérité de sa part.

famille, et Michelet avait à régler la question de son petit héritage.

Comme il était obligé de faire le voyage des Ardennes, il en profita pour présenter sa femme à ses parents de Renwez et pour visiter avec elle une partie de la Belgique. Ce fut leur voyage de noces.

Mme Michelet écrivit ses impressions au jour le jour. C'est, en somme, le premier essai littéraire de cette jeune femme, merveilleusement douée, à qui l'on doit tant de belles pages de *L'Insecte* et de *L'Oiseau*, et qui fut pour Michelet une collaboratrice admirable. Je ne résiste pas au plaisir de citer quelques lignes de ce journal où, avec une franchise primesautière, elle fait revivre les incidents, les petits accrocs, les appréhensions et les joies de ce premier voyage effectué avec son mari. Voici la visite de Mézières et de Charleville :

« A 11 heures, nous arrivâmes dans Mézières, ville forte, peu intéressante. Pas d'œuvres d'art. La campagne qui l'entoure est son plus bel ornement. Je vis là ma tante Mialaret et mon cousin Charles (1), tous deux très bons pour moi et pleins d'admiration pour mon mari. Nous passâmes toute la journée ensemble. J'étais fatiguée, très nerveuse, sensible à tout. Je pleurai

(1) M. Charles Mialaret, agent voyer chef du département des Ardennes, qui eut deux fils, Henri et André, actuellement décédés.

beaucoup en voyant que mon mari doutait parfois de mon cœur. Le matin, je me sentais si liée à lui, que plus tard je ne pus comprendre qu'avec tant d'amour de ma part, il restât encore peu certain de moi. Au dîner, il me gronda pour avoir mangé du raison peu mûr; mais nous ne tardâmes pas à nous réconcilier. Le soir, promenade à Charleville avec mes parents. Je me sentis l'humeur très gaie et causai beaucoup. Mes voyages, les prédications de M. l'abbé C..., venu à Charleville pour fonder une congrégation, la ville elle-même, furent le sujet de notre conversation. Je la trouvai agréable, régulièrement bâtie. Sa place, entourée d'arcades, me rappela Montauban (1). Ses magasins sont beaux; ce sont eux qui fournissent le luxe de Mézières. »

Le matin du 15 août, Michelet et sa femme partent pour Renwez. Ils font la route moitié en voiture, moitié à pied.

« Vivifiés tous deux par cet air vif et pur des Ardennes, nous marchions d'un pas ferme au milieu de ce pays austère. Déjà je pressentais le Nord. Tristesse de la nature, même dans ses beaux jours. »

L'historien s'anime en marchant, il peint les hommes de son pays, sérieux, graves, qu'inquiète toujours le voisinage de la frontière. Sa

(1) Mme Michelet avait passé son enfance à Montauban.

jeune femme l'écoute avec passion : ce qu'elle entend explique ce qu'elle voit.

Mais voici qu'en approchant de Renwez elle est prise d'appréhension. Comment sera-t-elle accueillie par ces parents qu'elle ne connaît pas ?

Son mari cherche en vain à la rassurer, et, à tout prendre, son pressentiment était juste. Sans doute la tante Lefebvre la reçut avec affection, mais elle était très âgée (1) et privée de certaines de ses facultés, et la jeune femme ne voulut point la fatiguer. Quant à sa seconde fille, « la cousine Guyot », elle lui fit un accueil plutôt froid. « On ne s'embrassa pas. » C'est que les questions d'héritage sont toujours, en Ardenne comme ailleurs et peut-être plus qu'ailleurs, des questions épineuses, et avait-on besoin, vraiment, pour éclaircir le problème, de la présence de « l'étrangère » ?

Mme Guyot attira la jeune femme au jardin, sous prétexte de lui faire admirer les fleurs, afin de la soustraire « à la conversation qui allait avoir lieu touchant les intérêts ».

L'après-midi du même jour, nos voyageurs s'en allèrent, avec les Guyot, jusqu'aux ruines de Montcornet. Pendant la route, à travers bois et clairières, Michelet s'abandonne à ses souvenirs, à ses visions d'enfance. C'est là qu'il avait senti, pour la première fois, battre son

(1) Elle mourut en 1854, à l'âge de 84 ans.

cœur à l'unisson du passé, c'est là qu'il avait douloureusement communié avec les angoisses du peuple de France écrasé par la féodalité. Il montre à sa femme « l'ouverture de la fosse humide, profonde, obscure, où le seigneur fit jeter deux moines et se donna le plaisir de les faire mourir, l'un de soif, l'autre de faim ».

Mais son âme aussi s'élève au spectacle de la piété populaire; il s'arrête avec émotion pour voir passer la procession du 15 août. Lui qui, dans son cours sur les *Jésuites* (1843) et dans son livre *Le Prêtre* (1845), avait si âprement dénoncé les contrefaçons de la religion, il sent qu'il a affaire ici à une foi sincère, et il note cette impression dans son *Journal* :

« Procession de la Vierge; tous les hommes y assistent : cérémonie fort touchante par la piété visible de cette population, dans ce lieu agreste et sauvage, près de ces nobles ruines, devant cet horizon vert, sérieux, nullement triste à cette époque de l'année. »

Le lendemain, 16 août, on s'occupe toute la matinée « des affaires d'intérêt »; Mme Michelet reste seule.

L'inventaire fait, son mari vient la chercher pour la mener dans la maison de la morte et prendre note avec elle du linge qui lui est échu.

C'était donc là, dans cette demeure sombre et basse, que la tante Hyacinthe avait vécu pendant soixante ans d'une vie de sacrifice et d'iso-

lement. Et cela pour que son neveu fut « quelqu'un ». Celui-ci fut indiciblement ému. Il sentait ici l'âme résignée et hautaine des ancêtres. On lit dans son *Journal* ces notes d'une éloquente concision :

« Vu la sombre maison, veuve et vide, partagé linge, argenterie, etc. Douleur sincère; une vie si sévère, si abstinente, privée de toute joie, rien que la pensée des siens, le souci de la famille. Rude et sombre virginité. Puis la maladie, la mort, la terre, nul dédommagement. Aridité, délaissement du cimetière plein de ronces. »

Michelet n'oublia jamais les bienfaits de la tante Hyacinthe. Il obtint en héritage (1) les assiettes en vieille faïence où il avait mangé jadis, pendant ses vacances à Renwez. Et plus tard, dans les dîners qu'il donnait, les chères assiettes de la tante, « si jolies, si fines d'émail, tout animées d'oiseaux », n'étaient apportées qu'au dessert.

« C'était alors une fête, écrit sa veuve, d'entendre le Maître raconter ses souvenirs de jeunesse, mêlés de larmes et de sourires. »

Le 17 août, Michelet et sa femme quittèrent Renwez au petit jour pour aller prendre, à Lonny, la diligence venant de Charleville. Il avait plu toute la nuit et les chemins étaient

(1) La tante Hyacinthe légua ses bijoux aux enfants de Michelet, Adèle Dumesnil et Charles Michelet.

détrempés. La campagne, si vivante, si lumineuse la veille, était sombre et déserte.

« Je compris alors, écrit Mme Michelet, qui était originaire du Midi, ce qu'est l'hiver aux Ardennes, et la dureté de la vie pour beaucoup de ses habitants. »

Tous deux étaient seuls dans la diligence.

Bientôt ce fut Rimogne « avec ses ardoisières et sa chétive population vivant en partie à 1.800 pieds sous terre », avec ses maisons grises que la poudre d'ardoise revêt d'un « vêtement de deuil ». Impressions mélancoliques que dissipèrent peu à peu le bon soleil d'août et le changement de décor.

Ils arrivèrent à Rocroi où on les prit sans doute pour des fugitifs, car un gendarme vint leur demander leur passeport qu'il examina longuement.

Puis ce furent Couvin, Philippeville, Charleroi.

« Paysage très mêlé, écrit Michelet dans son *Journal* : usines, canaux, prairies, rochers, nobles souvenirs de l'armée de Sambre-et-Meuse. »

Ici l'historien réapparaît. Il va révéler à sa jeune femme les merveilles de l'art flamand, faire revivre, de sa parole ardente, le passé des grandes cités : Bruxelles, Anvers, Gand et Bruges; il va également l'entraîner jusqu'à Jemmapes.

Il visita avec émotion ce champ de bataille

où se créa véritablement l'armée de la Révolution.

« Ce que la bataille de Rocroi, la défaite des bandes espagnoles, fit au XVIIe siècle, Jemmapes le fit au XVIIIe siècle. Chaque fois qu'une infanterie nouvelle s'empare ainsi du terrain, ce n'est pas seulement une révolution militaire, c'est un âge politique qui commence, une phase nouvelle de la vie d'un peuple. »

La *Marseillaise*, entonnée par les troupes « ivres de la Patrie », gagna cette bataille qui, à son tour, inspira à l'Ardennais Méhul le *Chant du Départ :*

La victoire, en chantant, nous ouvre la carrière...

Dans ces chapitres de *L'Histoire de la Révolution*, on sent frémir tout le patriotisme de l'écrivain du *Peuple*, de celui qui croit à la mission libératrice de la France et qui ne sépare pas la Patrie de la Révolution. Malgré la douloureuse déception que lui apportèrent les journées de Juin 1848, malgré la faillite des idées libérales et le triomphe d'une réaction bourgeoise qui devait conduire à l'Empire, Michelet resta fidèle à son idéal et il espérait toujours en sa réalisation.

« Dans les cinq années qui ont précédé la Révolution de 1848, j'ai démontré l'impossibilité de la royauté et la nécessité de la République, la nécessité d'une réforme sociale et d'une réforme faite en commun par les hommes d'études et par le peuple. »

Mais l'Histoire allait lui infliger la plus cruelle désillusion ! Le Second Empire lui enleva sa chaire au Collège de France en 1851 et sa situation aux Archives nationales en 1852. Il craignit même d'être arrêté, englobé dans les poursuites qui atteignaient le libéralisme universitaire. Aussi prit-il, une fois de plus, le chemin des Ardennes, d'où il chercha à gagner la Belgique. Dernier et pathétique voyage au pays de ses ancêtres !

Voici, à ce sujet, un détail émouvant, et assurément inconnu, qui m'a été communiqué par M. Louis Pierquin, de Charleville. Un jour de janvier 1852, son père, M. Donat Pierquin, cheminait sur la route de Sécheval à Deville, quand il rencontra, abattu dans la neige, un homme exténué de fatigue et de froid. Il s'arrêta, ranima l'étranger en le faisant boire à sa gourde. Il l'accompagna jusqu'en Belgique et le quitta à Houdremont. C'était Jules Michelet qui fuyait la persécution !

CHAPITRE V

L'homme de la frontière

Pour Michelet, l'Empire fut l'exil. Mais ce fut aussi la période de labeur passionné qui vit l'achèvement de son *Histoire de la Révolution.* Il cherchait un réconfort et des raisons d'espoir dans la grande époque où « la Patrie était en danger ».

Mais là que retrouve-t-il, sinon les paysages familiers de la France de l'Est ? Quand il va de Valmy à Jemmapes, que rencontre-t-il sur sa route ? L'Ardenne. Il voit l'invasion, l'armée de Brunswick et des Emigrés se diriger vers Longwy; il dit l'indignation des volontaires des Ardennes qui composent la garnison et qui, trahis par quelques officiers royalistes, sont obligés de se rendre. Et, plus loin, il rejoint les Autrichiens aux passages de la Meuse, aux défilés de l'Argonne, de cette Argonne dont Dumouriez écrivait alors ambitieusement à Paris « qu'elle serait les Thermopyles de la France ». Ici, l'homme de l'Est s'émeut. C'est son pays qui

a toujours été le champ de bataille de la liberté. Rappelons-nous la grande et sobre évocation des provinces françaises, dans son *Histoire du moyen âge :*

« En descendant de Lorraine aux Pays-Bas, — par les Ardennes, — la Meuse, d'agricole et industrielle, devient de plus en plus militaire. Verdun et Stenay, Sedan, Mézières et Givet, Maëstricht, une foule de places fortes, maîtrisent son cours. Elle leur prête ses eaux, elle les couvre ou leur sert de ceinture. Tout ce pays est boisé, comme pour masquer la défense et l'attaque aux approches de la Belgique. La grande forêt d'Ardenne (la profonde, arduinn) s'étend de tous côtés, plus vaste qu'imposante. Vous rencontrez des villes, des bourgs, des pâturages. Vous vous croyez sorti des bois, mais ce ne sont là que des clairières. Les bois recommencent toujours; toujours les petits chênes, humble et monotone océan végétal, dont vous apercevez, de temps à autre, du sommet de quelque colline, les uniformes ondulations... Ce sombre pays des Ardennes ne se rattache naturellement pas à la Champagne. Il appartient à l'évêché de Metz, au bassin de la Meuse, au vieux royaume d'Austrasie. Quand vous avez passé les blanches et blafardes campagnes qui s'étendent de Reims à Rethel, la Champagne est finie. Les bois commencent. Avec les bois, les pâturages et les petits moutons des Ardennes.

La craie a disparu. Le rouge mat de la tuile fait place au sombre éclat de l'ardoise. Les maisons s'enduisent de limaille de fer. Manufactures d'armes, tanneries, ardoisières, tout cela n'égaie pas le pays. Mais la race est distinguée : quelque chose d'intelligent, de sobre, d'économe. La figure un peu sèche est taillée à vives arêtes. Ce caractère de sécheresse n'est point particulier à la petite Genève de Sedan; il est presque partout le même. Ce pays n'est pas riche, et l'ennemi est à deux pas. »

Oui, l'ennemi est à deux pays, et l'Histoire le prouve : 1792, 1815, et bientôt 1870 !



Et, pourtant, si Michelet le « sent », il se défend d'y « penser ». Ce sentiment de l'Allemagne, de la puissance voisine et jalouse, de l'ennemi héréditaire, il le refoule au plus profond de lui-même. Il a l'esprit du XVIIIe siècle, l'intelligence cosmopolite, et, s'il a le cœur d'un Français et d'un homme de l'Est, il a le cerveau d'un citoyen du monde. Il appartient à sa Patrie sans doute, mais aussi à la grande République des lettres.

L'Allemagne ? Il n'en sent pas la grande transformation du milieu du XIXe siècle. Il ne la connaît qu'à travers les livres. Il y est bien allé en 1828 et en 1842. Mais il ne l'a pas « vue ».

Il l'a « lue ». Il s'est enfermé dans les bibliothèques de Bonn et de Heidelberg, il n'a pris contact qu'avec ses philosophes, ses poètes, ses savants. Il est imprégné de *L'Allemagne* de Mme de Staël, et n'a pas dépassé cette interprétation. Il a admiré d'abord l'Allemagne du classicisme, celle de 1800, il a lu Gœthe et Kant; et c'est ensuite l'Allemagne romantique, celle de 1825, qui a véritablement formé et nourri son esprit. Tous ses écrivains, historiens, philologues, métaphysiciens, poètes, proclament, chacun dans son domaine, l'intelligibilité du monde, la présence invisible des principes dans le tumulte des événements, le sens éternel des faits qui passent et leur cohérence mystérieuse. Au contact de leur pensée, Michelet a compris le travail des nations sur elles-mêmes, leur identité profonde à travers toutes leurs transformations politiques ou sociales. Dès lors, l'Histoire ne peut pas être pour lui l'étude des institutions, comme le voulait Guizot, ou le récit dramatique des événements, comme le demandait Augustin Thierry : elle est la synthèse de toutes les réalités qui font une nation, la résurrection « totale » des forces du passé, croyances et légendes, arts et systèmes, institutions et faits, individus et masses. C'est seulement par cette méthode de reconstitution intégrale et synthétique qu'il est arrivé à retrouver l'âme d'une nation, et s'il a pu concevoir la France,

dans son ensemble vivant et son intégrité, comme « une personne morale », c'est grâce à une philosophie de l'Histoire qui est inséparable du panthéisme allemand. Cela semble un paradoxe, mais c'est pourtant un fait incontestable. C'est l'Allemagne qui a aidé Michelet à mieux comprendre l'Histoire de France. Rien d'étonnant s'il se tourne vers elle avec un sentiment de gratitude. En 1854, il écrit dans son *Journal intime :*

« Mon Allemagne ! Force scientifique qui m'a fait seule pousser à fond les questions. Pain des forts. Kant. Beethoven. Foi nouvelle. »

Mais cette Allemagne, à cette époque, n'existait déjà plus. Son ami Edgar Quinet, qui avait vécu plusieurs années à Heidelberg et s'y était marié, l'avait vue, sous ses yeux, changer de figure. A plusieurs reprises, en 1831, en 1839, en 1842, loyalement, il avait dénoncé la transformation redoutable de l'Allemagne, le passage des idées aux faits sous la dictature croissante de la Prusse, la poursuite de l'unité germanique avec les méthodes de Frédéric II; il avait pressenti la sourde ruée teutonne « au meurtre du vieux royaume de France ». Dans son volume *Allemagne et Italie,* l'admirateur de Gœthe et le traducteur de Herder démasquait, avec une rude éloquence, la nouvelle Allemagne nationaliste, celle qui fêtait la victoire de Leipzig et qui faisait preuve à notre égard « d'une

vanité de parvenu, d'une susceptibilité fiévreuse et d'une haine corrosive ».

Michelet ne pouvait pas ne pas être ému par la conversion (et presque le *mea culpa*) de son meilleur ami. L'homme de l'Est, l'Ardennais, l'historien de Valmy et de Jemmapes, tremblait un peu en lui. Mais l'idéaliste qu'il était reprenait bientôt le dessus. Son esprit généreux lui fournissait des arguments avec lesquels il calmait son cœur inquiet. D'ailleurs ne vivait-on pas dans une époque d'apaisement ? En 1867, Paris avait offert à toutes les nations la fastueuse hospitalité de son Exposition. En 1867 et en 1869, des menaces de guerre, heureusement écartées, avaient provoqué, chez les ouvriers de France et d'Allemagne, des protestations unanimes. A l'intérieur, Napoléon III se décidait enfin à faire des concessions au libéralisme. Le césarisme se transformait en monarchie parlementaire. On ne parlait plus que de réformes, de progrès sociaux. Michelet se reprenait à espérer, et tout semblait l'y autoriser.

Les événements de juillet 1870 lui apportèrent une terrible déception. Au moment où la ruse de Bismarck et la légèreté ambitieuse de l'Empire précipitaient la France dans la catastrophe, il essaya, comme Thiers, de réfréner les emballements d'un chauvinisme aveuglé. Il était assez patriote, ce grand amoureux de la France, et il l'avait assez prouvé pour qu'il eût le droit

de crier « casse-cou » et d'être écouté. Mais sa voix fut étouffée. Il écrivait à Gabriel Monod, le 16 juillet 1870 :

« Les événements se sont préciptés. Le crime est accompli. L'Europe interviendra, mais pas assez vite pour qu'il n'y ait avant un désastre immense. »

Dernière désillusion ! L'Europe ne bougea pas. Alors, quand il vit le désastre de Sedan, quand il vit la France envahie et Paris assiégé, le vieillard ramassa ses forces épuisées pour lancer aux nations du monde son manifeste en faveur de la Patrie déchirée : « La France devant le Monde » (1er janvier 1871).

Là il fait, et avec quelle âpreté grandiose, le procès de la nouvelle Allemagne, de celle qui a trahi la confiance de l'esprit. Ces pages sont encore maintenant d'une actualité émouvante : elles auraient pu être écrites il y a sept ans. C'est le même déchirement que celui de tant d'intellectuels de notre génération, déçus et repentants en 1914. A lire cette plaquette, on s'aperçoit vraiment que les peuples sont incorrigibles. A cinquante ans de distance, le Français a commis les mêmes fautes de légèreté et d'imprévoyance, l'Allemand les mêmes crimes contre la Vérité, la Justice et l'Humanité. L'expérience n'a servi ni à l'un, ni à l'autre. Du côté de la France, cela a été, en 1913 comme en 1869, la même confiante hospitalité. Du côté de l'Alle-

magne, cela a été, avant la guerre, le même espionnage systématique; pendant la guerre, le même triomphe de l'artillerie et de la machine, le même aveuglement dans les choses de l'âme, le même orgueil insensé, la même « teutomanie », comme disait Quinet.

« Autre mensonge de la Prusse, s'écrie Michelet, pour éblouir, fasciner l'Allemagne : Vous êtes jeunes, et ils sont vieux. C'en est fait de ces races latines, usées, qui ont eu leur temps. Voici le grand avènement de la race germanique. En avant, Teutonia ! »

Michelet a vu clair trop tard, mais il a dès lors si nettement dégagé les caractères de la nouvelle Allemagne que son analyse, valable à la veille de la grande guerre, est encore confirmée par elle : puissance du mécanisme, absence de psychologie, orgueil et fureur barbares. Avec cette Allemagne-là, non, il n'a plus rien de commun. D'ailleurs, très digne, il ne déchire pas le pacte qui l'unit à celle du passé. Il ne condamne pas tout en bloc, Kant, Fichte, Gœthe et Beethoven.

« Dieu me garde, écrit-il en 1871, de rien effacer de ma dette, de rien rabattre de ce que je dois à l'Allemagne. »

Mais l'année terrible l'a brisé. Il souffre dans son patriotisme et tout autant dans son idéalisme. Il se sent doublement trahi. Le penseur voit s'écrouler son rêve. Le patriote, l'homme de

l'Est, l'historien de la France voit son pays occupé et mutilé. Sedan n'est plus pour lui la patrie de Turenne ou la petite cité protestante, la Genève ardennaise, c'est le théâtre de la capitulation et le symbole de la défaite. Les Allemands bombardent Mézières, brûlent Bazeilles, Rouvroy et Harcy, et traquent les francs-tireurs dans les bois de Renwez !

1870, après 1848, est le second démenti que l'Histoire donne au grand historien. En 1848, son rêve d'émancipation sociale est dissipé par les fusillades de Cavaignac. En 1871, son rêve de fraternité universelle est englouti sous la neige sanglante des champs de bataille.

Mais il est une chose qui le soutient encore, à la veille de sa mort, c'est sa foi inébranlable dans l'immortalité de sa patrie. S'il s'est trompé sur l'Allemagne, il ne s'est jamais trompé sur la France.

« J'ai acquis cette foi, écrivait-il en 1846 dans le *Peuple,* que ce pays est celui de l'invincible espérance. Avec la France, rien n'est fini. Toujours tout à recommencer. »

1914 l'a prouvé. L'Histoire enfin lui a donné raison !

Et quand il prêche, dans le *Peuple* encore, le culte de la France, quand il demande aux instituteurs « d'enseigner la France », il sait qu'une telle religion ne peut dégénérer en un fanatisme intempérant ou un impérialisme

avide. La France de Saint Louis ou de La Fayette, la France des Croisades ou de la Révolution a donné au monde des garanties de son désintéressement. Et il est un texte de Michelet que l'on peut faire lire, sans être accusé de chauvinisme, dans toutes les écoles des Ardennes. Il sera ma conclusion, et mes compatriotes, qui ont tant souffert de la guerre, ne liront pas sans émotion cette page que le grand écrivain adressait, en 1846, aux nations de l'Europe :

« Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang et d'or, et d'efforts de toute sorte, pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel !... Et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes ici, ah ! la vôtre, l'entassement de vos sacrifices irait jusqu'aux genoux d'un enfant !

« Ne venez pas me dire : « Comme elle est pâle, cette France. » — Elle a versé son sang pour vous...

« Qu'elle est pauvre ! » — Pour votre cause, elle a donné sans compter. Et, n'ayant plus rien, elle dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne. Alors elle a donné son âme, et c'est de quoi vous vivez ! »

LIVRE II

TAINE & LES ARDENNES



Maintenant que s'éloigne de nous la figure tourmentée et ardente de Michelet, tournons-nous vers cet autre Ardennais dont l'esprit puissant s'enveloppait d'une gravité plus douce et plus paisible : Hippolyte Taine. Tous deux ont été de grands guides spirituels. A trente ans de distance, ils ont façonné des générations. Taine venait de naître en 1828, que déjà Michelet enseignait la philosophie et l'histoire à l'Ecole normale. Au moment du coup d'Etat de 1851, Michelet prit le chemin de l'exil et sa carrière universitaire était terminée, Taine venait d'être nommé professeur au Collège de Nevers.

Taine a eu pour Michelet la plus sincère

admiration. Il était entré à l'Ecole normale en 1848, quand celui-ci était encore professeur au Collège de France, mais il n'a vraisemblablement pas suivi ses cours. Le modeste et pensif normalien, qui s'orientait d'ailleurs vers la philosophie, ne se fùt pas trouvé très à l'aise dans cet auditoire effervescent. Mais il lisait ses œuvres, et l'entraînant, l'irrésistible talent de l'écrivain lui faisait oublier les préjugés et les partialités de l'historien. Il défendait Michelet, au point de s'en faire blâmer par Sainte-Beuve, et, comme Renan, il lui dût la révélation de l'Histoire. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'en souvint. Ne croit-on pas entendre Michelet quand on lit, dans *Les Origines de la France contemporaine*, ce livre si opposé cependant à *L'Histoire de la Révolution* :

« On devient presque le contemporain des hommes dont on fait l'histoire, et plus d'une fois aux Archives, en suivant le papier jauni de leurs vieilles écritures, j'étais tenté de leur parler tout haut. »

Lui aussi il s'attacha à ressusciter le passé. Mais si sa reconstitution fut imparfaite, ce n'est point qu'elle fùt faussée par les mouvements de sa sensibilité, c'est qu'elle fut trop souvent ployée aux exigences systématiques de son intelligence. Il a écrit des pages admirables sur la *Réforme* et la *Renaissance* de Michelet, et le premier il lui a rendu entière justice en le plaçant au rang de nos plus grands écrivains.

D'ailleurs, il s'est mis tout entier dans son jugement et rien ne peut mieux l'éclairer lui-même, *par opposition,* que son célèbre article de 1855 :

« M. Michelet a laissé grandir en lui l'imagination poétique. Elle a couvert ou étouffé les autres facultés qui d'abord s'étaient développées de concert avec elle. Son histoire a toutes les qualités de l'inspiration : mouvement, grâce, esprit, couleur, passion, éloquence; elle n'a point celles de la science : clarté, justesse, certitude, mesure, autorité. Elle est admirable et incomplète; elle séduit et ne convainc pas. Peut-être, dans cinquante ans, quand on voudra la définir, on dira qu'elle est l'épopée lyrique de la France. »

Si ce texte explique Michelet, comme il définit bien aussi Taine : clarté, certitude, mesure, autorité, etc. » N'est-ce point tout lui ? (1)

---

(1) M. Lucien Hubert, alors député des Ardennes, disait, dans un discours prononcé le 24 septembre 1905, à l'inauguration du monument de Taine à Vouziers : « Dans ce type éternel du Francais dont il a fixé les traits à jamais, il a pu se reconnaître lui-même : même culte pour le savoir et la raison, même goût de la modération dans le sentiment et la juste mesure dans la pensée, même passion de rigueur et de logique. Le bon sens et le bon goût, voilà toute l'âme et voilà tout le secret du talent de Taine. »

CHAPITRE PREMIER

Les origines de Taine

L'homme de génie, d'après Taine, est le produit de sa race, de son milieu et du moment auquel il apparaît dans l'Histoire. De sa race, il tient sa faculté maîtresse : « Le génie ressemble à une horloge. Il a sa structure, et, parmi toutes ses pièces, un grand ressort. » Ce ressort, ce trait dominant et dirigeant, chez Taine, c'est ce que Barrès a appelé son imagination philosophique. Et tandis que j'essaye de caractériser notre grand écrivain, voici que me reviennent à la mémoire ces lignes de Michelet sur l'Ardenne : « La race est distinguée, quelque chose d'intelligent... L'habitant est sérieux, l'esprit critique domine. » Esprit critique, esprit philosophique, c'est bien là celui que Jules Lemaître appela si justement un poète-logicien.

Mais Vouziers, où il est né, est sur la limite de la Champagne et de l'Ardenne. La malice du Champenois, l'esprit pétillant de Jean de

La Fontaine s'allient en lui à la gravité ardennaise. D'autre part, lui qui est, comme Michelet, un homme du Nord, qui a le goût du rêve et de la méditation abstraite, il a, plus que Michelet, « la forme d'esprit latine ». Il participe au double caractère de cette race qui s'est constituée sur la frontière, exposée aux invasions germaniques et aux influences flamandes, et malgré tout profondément française. Il est le compatriote d'un mystique comme Gerson, mais il est presque du pays de Colbert, il a la méthodique solidité d'un Mabillon (1), la puissante et claire gravité d'un Turenne (2). Et son élève Boutmy ne l'a-t-il pas admirablement défini, quand il écrivait, au lendemain de sa mort : « Taine avait une imagination germanique, administrée et exploitée par une raison latine. »

Ces qualités natives, qui sont peut-être, pour reprendre la théorie de Taine, le legs lointain de sa race ardennaise, se sont d'ailleurs précisées au cours de ses hérédités personnelles. La *faculté maîtresse* s'explique, croit-il, par la façon particulière de penser et de sentir que l'homme doit à sa race, par la persistance et le renforcement de certains caractères de l'esprit à travers les générations. Or, la famille de

(1) Né à Saint-Pierremont.

(2) Né à Sedan.

Taine est profondément *enracinée*. Ici, la continuité existe. Nul bouleversement, nulle émigration. Il naît « en plein cœur de la bourgeoisie française », d'une famille stable, solide, fixée depuis des siècles au même sol.

Que sont ses ancêtres ? Bourgeois, commerçants, fonctionnaires qui, appuyés fermement sur la terre, s'élèvent peu à peu dans les carrières libérales. Ils étaient originaires du village de Barby, qui avait déjà vu naître le chancelier Gerson. Gérard Tène ou Gérard Thène *(sic)* y était laboureur en 1644, et son fils, Joseph Taine *(sic)*, maître-serger comme le grand-père de Colbert, vint s'établir vers 1675 à Rethel où il remplit les fonctions d'échevin-gouverneur. Pendant plusieurs générations, ses descendants menèrent une vie honorable de commerçants et leurs noms figurent à peu près régulièrement dans les annales de la ville.

L'arrière-grand-père de l'écrivain, Pierre Taine, manufacturier (1736-1784), était un homme d'une remarquable intelligence qui avait été surnommé par les Rethélois « Taine le philosophe ».

Son grand-père maternel, Nicolas Bezanson, sous-préfet de Rocroi sous la Restauration (1774-1850), s'était occupé de magnétisme avec le docteur Chapelain, et il passa la fin de sa vie à faire de la philosophie et des mathématiques. Taine avait conservé ses notes sur Con-

dillac, et il se plaisait à évoquer cette figure originale de vieil idéologue qui s'intoxiquait de tabac, de café et de géométrie.

« Je fais du café, écrivait-il en 1851 à son ami Edouard de Suckau, et avec un talent remarquable, je t'assure. Cela est inné et de famille. Mon pauvre grand-père, dont j'ai ici les livres et les notes, a passé sa vieillesse à philosopher, à fumer, à faire du café. »

D'ailleurs ce goût des idées abstraites était aussi vif du côté paternel que du côté maternel. Les deux sœurs de son père, Mlles Eugénie et Denise Taine, qui habitaient Rethel avec sa grand'mère, cachaient, sous l'aspect modeste de vieilles filles de province, une intelligence curieusement spéculative. Quand il fut professeur de philosophie à Nevers, il correspondait avec elles, et elles discutaient et réfutaient ses théories, opposant syllogisme à syllogisme et système à système.

« Ma tante Eugénie, dit-il, m'a écrit une lettre dans laquelle elle me donnait des conseils sur la manière de diriger mes études métaphysiques, avec une argumentation en forme pour soutenir le système philosophique qu'elle me proposait. »

Ces deux tantes avaient gardé, malgré leur dévotion, un libre esprit et un goût marqué pour les belles choses ou les antiquités, meubles, poteries, gravures, etc. Et elles terminaient

dignement la lignée de ces femmes pieuses et spirituelles à la fois que dépeint Chevrillon :

« Leur vie monotone était éclairée par des éclats imprévus de verve fantaisiste; leurs portraits disent l'énergie calme, austère, capable de profondes ardeurs, assujettie aux disciplines anciennes qui, communiquant leurs rythmes simples aux physionomies, les marquaient fortement de caractère. »

Comme on voit, on avait, dans la famille, le goût des idées et même la tête philosophique. Quoi d'étonnant si l'écrivain se ressentit de ces hérédités ?

Son père, Jean-Baptiste-Antoine Taine (1801-1840), quitta Rethel et vint acheter, en 1826, une étude d'avoué à Vouziers. C'était un homme cultivé, plein de spontanéité et de verve. Il avait l'esprit vif et fin et de très réelles qualités littéraires; il composait vers et chansons dont on se souvint longtemps dans son pays, et c'est lui qui enseigna à son fils les rudiments du latin. Malheureusement sa santé délicate l'obligea à arrêter bientôt ses leçons et la mort l'emporta au moment même où il aurait pu exercer sur l'enfant une influence précise.

De sa mère, Virginie Bezanson (1800-1880), que dirai-je après lui ? Elle était bonne et fort belle, et elle tenait du sous-préfet philosophe son intelligence juste et alerte. Ce qu'elle fut pour lui, pendant presque toute sa

vie, on le voit par leur correspondance, on le juge par ce fragment du testament de Taine :

« Si ma mère me survit, ma femme et mes enfants se souviendront que, pendant quarante ans, elle a été mon unique amie, qu'ensuite avec eux elle a toujours eu la première place dans mon cœur, que sa vie n'a été que dévouement et tendresse; ils tâcheront de me remplacer auprès d'elle; quoi que j'aie fait et quoi qu'ils fassent, ils ne pourront jamais m'acquitter envers elle; aucune femme n'a été mère si profondément et si parfaitement. »

Telle sont ses hérédités : une famille aisée, sérieuse, travailleuse, honorable, très cultivée pour l'époque, où s'affirmait je ne sais quelle ardeur cérébrale, je ne sais quel goût des spéculations abstraites. Les joies de l'intelligence, les calmes satisfactions du foyer, c'était là, depuis des générations, l'idéal qu'elle poursuivait. Ce sera aussi le sien.

CHAPITRE II

L'enfance de Taine

Hippolyte Taine naquit à Vouziers, le 21 avril 1828. Je ne crois pas inopportun de transcrire ici son acte de naissance :

« L'an mil huit cent vingt-huit, le vingt-deux avril, à cinq heures après midi, par devant nous, Etienne Nettelet, maire, officier de l'état civil de la ville de Vouziers, arrondissement communal, département des Ardennes, est comparu Monsieur Jean-Baptiste-Antoine Taine, avoué près le tribunal, âgé de vingt-sept ans, demeurant à Vouziers, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né hier à Vouziers, à quatre heures après midi, de lui déclarant et de dame Virgine Bezanson, son épouse, âgée de vingt-sept ans, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Hippolyte-Adolphe; lesdites présentation et déclaration faites en présence des sieurs Hyacinthe Dossereaux, officier de santé, âgé de vingt-six ans, demeurant

à Vouziers. Le père et les témoins ont signé le présent acte, après lecture faite, ainsi que nous.

Signé : TAINE, H. DOSSEREAUX, E. MOLLET et NETTELET. »

Ce que fut l'enfance de Taine, il est aisé de l'imaginer, dans cette petite ville qui était presque la campagne. La maison, au fond d'une rue modeste, avait une grille et une petite cour plantée d'arbres (1). C'est là, dans la paix provinciale, qu'il apprenait à lire, à écrire. Puis son père l'emmenait dans ses courses en voiture; tantôt ils se dirigeaient vers la Champagne, tantôt vers l'Argonne.

A six ans, il découvrit la monotone étendue des terres crayeuses et la profondeur sombre de la forêt. La nature, si accentuée, si marquée ici, le frappa, l'émut même.

« Ces émotions, écrit-il, ont été pour moi fort précoces et fort vives parce que j'habitais sur la frontière des deux pays, l'un vert et beau, l'autre terne et laid, à Vouziers, limite de la terre blanche et de la terre brune. Là finit la vraie Champagne et commencent les vraies Ardennes. Une lieue plus loin, vers Bourcq, tout est craie. Je me rappelle encore le sentiment de tristesse morne que cette Champagne mettait

(1) La maison natale de Taine a été très endommagée par la guerre et elle est presque entièrement à refaire. Quant à sa statue, elle a été enlevée par les Allemands.

en moi. On faisait alors le chemin dans une sorte de patache et l'on relayait dans un village nommé Pauvres. Sur toute la route, nulle autre couleur que le blanc dur, dru, blessant de la craie, la craie partout, émiettée sur les talus de la voie, taillée en moellons pour bâtir les chaumières, délayée dans les mares, amoncelée en petits murs; point d'arbres, sauf deux maigres lignes d'ormes bossués; point d'herbes, sauf un gazon troué, mince, qui, à chaque instant, laissait percer le squelette du sol; des ruisseaux blafards qui, de loin en loin, se traînaient entre deux haies d'arbustes; une campagne bariolée de cultures jaunâtres et de jachères grises, rayée, salie comme un vieux manteau de roulier qu'on aurait crevé par places et raccommodé avec des lambeaux d'une autre étoffe. La grosse patache descendait enfin la côte de Bourcq en faisant sonner ses ferrailles; la terre devenait moins sèche et moins maigre; les blés poussaient plus haut, les arbres à fruits se serraient; la vallée s'ouvrait; on voyait au bas l'Aisne tortueuse sous sa bordure de peupliers et de saules, puis à droite une grande verdure gaie, une prairie qui s'enfonçait à perte de vue; çà et là, sur la gauche d'autres verdures plus sombres, des côteaux boisés, une falaise noirâtre et les lointaines bosselures du terrain qui sont l'entrée de l'Argonne. »

Ah ! l'Argonne, la forêt, c'était là sa vraie

patrie. Ce fut la plus forte des influences qui agirent sur sa sensibilité d'enfant. Avec elle, sans qu'il s'en doutât, ce qui l'enveloppait, ce qui le pénétrait, c'était la grande sensation de la divine nature. Il percevait vaguement, dans une vision instinctive et obscure, ce panthéisme qu'il traduisit plus tard en une théorie intelligible. Il avait là, devant lui, une force immense et mouvante, à la fois épanouie et soumise aux lois de la vie. Son mystère l'absorbait. Il se taisait en entrant dans le royaume des arbres. A la façon du jeune Siegfried qui comprenait les murmures de la forêt, il prenait contact avec la nature en approfondissant les silences de l'Argonne. Il connaissait les deux versants de la forêt : la route de Vouziers à Grandpré qui passe par Beaurepaire, la propriété de sa famille, et les routes qui, de l'autre côté des défilés, s'en vont vers la Meuse ou vers le Nord.

« J'ai fait maintes fois ce voyage en automne avec mon père, et je me souviens du long silence où nous tombions lorsque, lieue après lieue, nous retrouvions toujours les têtes rondes des chênes, les files d'arbres étagés et la senteur de l'éternelle verdure. Aucun bruit, presqu'aucun passant; l'herbe mouillée envahissait les deux côtés de la route; la colonnade des troncs s'enfonçait à perte de vue et ne laissait passer aucun jour; les gouttes de la pluie récente tombaient de feuille en feuille; sauf les

coups de bec du pic et les cris des grives, on se serait cru dans un désert vide de toute créature vivante; mais la fraîcheur incomparable de la végétation épandue suffisait pour peupler l'espace, et les chênes lustrés, épanouis, qui, par myriades, couvraient le dos des collines, semblaient des troupeaux paisibles abreuvés par l'air moite où voguaient les nuages blancs. »

Ainsi tout s'anime à ses yeux. Les chênes lui semblent des troupeaux mythiques immobiles dans l'air d'automne. Au fond de son être, il leur parle, et c'est là le commencement de ce dialogue muet qu'il poursuivra toute sa vie, dans les forêts de Fontainebleau, de Savoie ou de Sainte-Odile. « Ce que j'aime le mieux au monde, dira-t-il dans *La Vie et les Opinions de Thomas Graindorge*, ce sont les arbres. » Il les aimera pour leur santé, leur profonde harmonie, leur souple et mobile unité, leur soumission aux lois de la lumière et des climats. André Chevrillon, son neveu, se rappelle avec quel amour il parlait d'un certain chêne du Bas-Bréau, et Barrès, dans les *Déracinés*, a décrit merveilleusement son admiration pour le platane des Invalides, « l'ami et le conseiller de ses dernières années ».

En même temps — autre révélation — l'enfant sentit la vie de l'eau. La rivière d'Aisne, comme on dit à Vouziers, l'attirait. Il aimait ses rives herbeuses, la fraîcheur de ses coins

d'ombre, ses remous où dansait le frémissant reflet des peupliers. Toute sa vie, il aura la nostalgie des rivières du Nord et, du fond de l'Italie classique, dont il dira avec éclat la splendeur sèche, il s'écriera : « Ah ! donnez-moi un fleuve ! » Là, en effet, comme dans la forêt, il sentait un être vivant, une âme élémentaire.

Tout autant que la forêt et la rivière, la race aussi l'impressionnait.

« Dans ces vieilles forêts vit une race encore à demi-sauvage; tous sont bûcherons. Ils connaissent à peine le pain; un quartier de lard, des pommes de terre, du lait, font leur nourriture. J'ai passé la nuit dans des chaumières qui n'avaient pas de fenêtres; le jour venait et la fumée sortait par une large cheminée où séchaient les viandes. Les enfants ne parlaient pas français; encore leur patois inintelligible ne leur servait guère; ils couraient tout le jour comme des poulains lâchés, ramassaient des champignons, des faînes; leur plus grande affaire était de garder la vache; à douze ans, on leur mettait une hachette entre les mains et ils ébranchaient les troncs coupés; devenus grands, ils abattaient les arbres. »

Mais, à côté des bûcherons, il y a les paysans. Le jeune Taine les voyait venir à la ville. Il les observait, les épiait. Regardez-le dans la maison de son père, les jours de marché. Il est assis à la table de la salle à manger, absorbé

par sa lecture. Son front, étrangement large pour son âge, est penché sur son livre. Ses yeux si profonds — les yeux de sa mère — sont fixes, tendus et graves. Mais la porte s'ouvre. La maison de Me Taine s'emplit de clients. L'enfant se lève, délaisse son histoire, écoute. Voici les fermiers qui ont laissé leurs sabots sur le seuil, les marchands de bestiaux en feutre noir et en sarrau bleu, les colporteurs et les petits boutiquiers, tous ces paysans à la tête ronde, au regard brillant, aux joues allumées, qui, selon l'expression d'Emile Hinzelin, viennent réclamer tous leurs droits et même un peu plus. Ils sont avides de renseignements, mais ils savent déjà beaucoup et ils sont ferrés sur les comptes. C'est la comédie humaine, mais c'est pour l'enfant le spectacle de leur énergie. Ce sont eux qui, à force de travail, en plantant du sapin dans la craie, en y enfouissant des engrais, ont véritablement créé le sol. A cette terre aride et ingrate, ils ont donné la fertilité. Taine, comme eux, constituera son terrain. Patiemment, avec une claire méthode et un labeur opiniâtre, il accumulera toutes les connaissances : littératures anciennes et modernes, sciences, érudition, philosophie, histoire de l'art, autant de couches rapportées, autant de stratifications incessantes qui viendront alimenter et féconder son génie.

Vous voyez ce qu'il tient de son milieu, de

son pays, de sa terre. C'est ce qu'il y a en lui de volontaire, de discipliné. C'est l'esprit de ses ancêtres, celui de Joseph Taine, maître serger et échevin de Rethel, celui de cet aïeul de Colbert qui travailla, bon et loyal artisan, à construire le portail de l'église de Vouziers.

Quelle fut son éducation ? Il n'avait guère plus de 10 ans quand il fit sa première communion (1838) et, le dimanche, on ne lui faisait grâce ni de la messe, ni des vêpres. Ses sentiments pendant ces offices dans la vieille et originale église ? Il n'en a jamais parlé. Il ne semble pas même avoir conservé une image familière de la nef gothique et du curieux portail Renaissance qui se dressaient à quelques pas de sa maison. Ce que l'on peut dire, c'est que, jusqu'à 14 ans, sa foi fut simple et candide et que rien n'était encore venu la troubler. Il allait suivre quelques cours dans une petite pension tenue par un certain M. Pierson, et on complétait son savoir à la maison. Il était déjà si sérieux et si instruit pour son âge qu'à 10 ans il remplaça, pendant plusieurs jours, l'instituteur indisposé.

En 1839, la maladie força son père à chercher une autre combinaison. On l'envoya à Rethel, dans un pensionnat dirigé par un vieux prêtre et par sa sœur, une ancienne religieuse. C'était, pour la première fois, l'internat, mais

il passait ses jeudis et ses dimanches chez sa grand'mère, Mme Jacques Taine, qui habitait avec ses tantes.

Celles-ci tenaient le bureau de la voiture publique qui faisait le service de Rethel à Vouziers. Intelligentes et tendres, elles le gâtaient, et dans leur petit appartement plein de bibelots, de poteries, de guéridons anciens et d'arbustes tendrement soignés, il oubliait la pension, le réel. Et puis, il y avait les livres, les classiques français du XVIIe et du XVIIIe siècles, alignés dans leurs belles reliures de cuir. Il les dévorait les uns après les autres. Ah ! cette bibliothèque de Rethel, il se la rappellera plus d'une fois. Dans une lettre qu'il écrira de Nevers, en 1851, à sa sœur Virginie, il lui dira ceci :

« Si vous avez repris les livres de Rethel, lis l'*Essai sur les mœurs* et le *Charles XII* de Voltaire, et l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau, ou bien encore *Les Caractères* de La Bruyère, et discutons un peu par écrit. »

Ce grand liseur sentait déjà se dessiner en lui l'amour du raisonnement, de la déduction logique.

« Je me souviens très bien, écrit-il en 1862, qu'à 10 ou 11 ans, chez ma grand'mère, je lisais avec intérêt une discussion de je ne sais plus qui sur le *Paradis perdu,* de Milton. C'était un critique du XVIIIe siècle, qui démontrait, réfutait en partant des principes. »

C'est l'éveil en lui de la « faculté maîtresse ». On sent frémir, dans cet enfant, le poète-logicien.

Mais il y avait aussi place pour des lectures moins arides. Les frères de sa mère, ses oncles Bezanson, lui avaient offert, vers cette époque, les œuvres (en anglais) de Washington Irving et les *Voyages* de Dumont-d'Urville. Il se passionnait pour *Bracebridge Hall*, l'histoire de *Rip van Wrinckle* et les *Contes d'un voyageur* qu'il traduisait sans répit, et les récits des marins lui ouvraient de grandes perspectives sur le monde des aventures.

Ajoutez à cela qu'il y avait, les dimanches, les gâteries de la tante Denise, les tourtes fumantes et parfumées de la vieille servante, et vous comprendrez qu'il aimait la maison de Rethel. Il écrivait plus tard de Poitiers, en 1852, au retour d'une visite à ses tantes :

« Je suis content d'avoir passé un jour à Rethel ; ce sont des mœurs antiques, mais elles me plaisent, parce qu'elles sont naturelles et que rien n'y manque. Ensuite ce sont des personnes très bonnes, et je trouve au fond de moi-même quelque chose de rethélois, l'esprit de famille. »

Mais ce bon temps ne pouvait durer. Le père de Taine mourut pendant les vacances, le 8 septembre 1840, et cet événement, si douloureux pour l'enfant, amena un grand changement dans son existence.

CHAPITRE III

Les années de formation et d'apprentissage

La mort de son père lui porta un coup terrible, et nous pouvons aisément nous le représenter, hagard et comme terrassé par cette première douleur, d'après le récit d'*Etienne Mayran* (1861).

Sans doute ce roman, qui ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, n'est pas une autobiographie, et les éditeurs ont raison de nous en avertir; sans doute le père de Taine n'avait pas le scepticisme voltairien et l'égoïsme fleuri du père d'Etienne Mayran; sans doute aussi l'honorable M. Pierson n'avait rien de la rapacité sordide et pateline du maître d'école M. Perrot, mais s'il n'y a aucun rapport à chercher entre les personnages du roman et les parents et les amis de Taine, on reste cependant frappé par la précision et par l'émotion de certaines pages, et on ne peut s'empêcher d'y retrouver plus d'un détail vécu, plus d'une

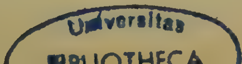
impression d'enfance encore toute vibrante et comme inapaisée. Voici d'abord « la secousse », la mort du père :

« Le premier souvenir précis d'Etienne Mayran était celui du jour où il avait eu quatorze ans; mais ce souvenir lui revenait dans une lumière vive, si intense, que quinze ans après il voyait les moindres détails de cette journée comme présents, un à un, avec la couleur des objets, avec les physionomies des gens et leurs gestes. Il était à peu près 2 heures du matin. La vieille servante vint le secouer pour le faire sortir de son lit. Il ouvrit les yeux, tout effaré, devant cette figure dépeignée, ahurie, qui faisait saillie dans la clarté jaune de la chandelle : « Monsieur Etienne, votre père est bien malade ! »; elle éclata en sanglots : « Mettez votre pantalon, venez vite, le clergé est là ! » Il s'habilla machinalement, à la hâte, et elle l'aidait à enfiler ses manches. « Est-ce qu'il est bien malade ? », dit-il. Il ne comprenait pas trop ce que ces mots voulaient dire, et descendit comme un homme qu'on pousse à l'eau et qui ne sait pas où il va tomber. Au bas du petit escalier noir, la chambre lui apparut tout d'un coup pleine de lumière. Au milieu, le curé en surplis blanc, et à côté de lui l'enfant de chœur, tenant d'une main la fiole d'huile, de l'autre se frottant les yeux, car lui aussi avait été réveillé en sursaut. »

Voici maintenant l'enterrement :

« Etienne fut amené au salon et vit des figures ennuyées qui n'osaient pas le paraître. Ils le saluèrent, ce qui lui parut singulier, car il était trop petit pour avoir jamais reçu de saluts. Ils se tenaient debout par convenance et ne parlaient pas. De temps en temps, quelqu'un toussait pour se donner un maintien, et le parquet criait lorsqu'il portait le poids du corps d'une jambe sur l'autre. Bientôt on entendit le beuglement des chantres, et la procession se mit en marche. Le maître d'école, par pitié, lui prit la main, et il se laissa faire pendant tout le trajet et à l'église aussi, se levant et s'agenouillant selon qu'on le poussait... Il lui semblait que les lumières d'argent qui vacillaient sur les chandeliers lui entraient jusqu'au fond des yeux. Le bruit des cuivres le secouait horriblement et l'odeur humide du parvis le prenait à la gorge. Néanmoins, il se tint assez bien sur ses pieds et marcha à sa place derrière le cercueil jusqu'au moment où l'on approcha du cimetière; mais, là, le vent qui bruissait dans ses oreilles fit une harmonie si lugubre avec les piétinements du cortège, les conversations brisées, les voix chevrotantes qui psalmodiaient le service, que tous ses nerfs s'ébranlèrent par contagion. Il pleura tout haut. »

Ces pages peu connues, écrites par Taine vers



la trentième année, disent assez l'ébranlement que lui apporta la mort de son père et je n'insiste pas davantage. L'événement modifia d'ailleurs brusquement sa destinée.

L'avoué laissait à sa veuve et à ses enfants (1) une fortune modeste. Sur le conseil de l'oncle Bezanson, le notaire de Poissy, qui avait deviné les aptitudes exceptionnelles de son neveu, celui-ci fut envoyé à Paris au printemps de 1841.

On retrouve les impressions de ce départ dans le troisième chapitre d'*Etienne Mayran* : « Le voyage ». L'enfant, juché sur la banquette, à côté du conducteur, voit peu à peu s'éloigner dans la nuit « les dernières haies où il avait grapillé des mûres », les bois muets et obscurs, les villages endormis « et ces maisons aux longs toits penchés qui se levaient tout d'un coup comme un troupeau sur le bord de la route ». Adieu les bouleaux à « la fine tige argentée » et au « panache grisâtre »; adieu les chênes, adieu l'Ardenne !

Le jeune Taine entra comme interne à l'Institution Mathé, dans le faubourg Saint-Honoré, et il suivit les cours du Collège Bourbon, aujourd'hui Lycée Condorcet. Il avait 14 ans. Ce

---

(1) Taine avait deux sœurs : M[lle] Virginie Taine, qui épousa, en 1853, le docteur Letorsay, et M[lle] Sophie Taine, qui épousa, en 1863, le commandant Chevrillon, dont elle eut deux enfants : André Chevrillon, l'académicien, et M[me] Saint-René-Taillandier.

fut une époque pénible dont il garda un mauvais souvenir et qu'il dépeignit tout au long dans *Etienne Mayran.* Il ne put supporter l'internat, le chagrin d'être loin des siens. Sa mère, restée à Vouziers pour liquider les affaires de son mari, précipita le règlement de la succession et vint s'établir aux Batignolles, avec ses filles. Taine était déraciné. Il ne fera plus dans les Ardennes que des séjours de vacances.

Ne croyez pas que sa vie à Paris ait été, au début, bien différente de la vie à Vouziers ou à Rethel. Sa famille conserva ses habitudes régulières et paisibles. Dans ce quartier des Batignolles qui, en 1841, faisait encore partie de la commune de Neuilly, il avait l'illusion d'être en province. Heureux d'avoir retrouvé son foyer, il travaillait avec un acharnement qui devait rapidement l'amener à l'Ecole normale.

En 1847, il emportait, en rhétorique, six premiers prix et le prix d'honneur au Concours général. Entre temps, il faisait de la philosophie avec son oncle, de la musique avec ses sœurs. Au Collège Bourbon, il avait de bons amis, Prévost-Paradol et Planat, le futur Marcelin de la *Vie Parisienne.*

Il fut reçu premier à l'Ecole normale en 1848. Ce qu'était l'Ecole à cette époque de fièvre, on peut s'en faire une idée en lisant les *Souvenirs* de Sarcey. Jamais peut-être son recrutement

n'avait été plus brillant : Edmond About, Sarcey, Prévost-Paradol, Challemel-Lacour, Assolant, le futur cardinal Perraud, J.-J. Weiss, Gréard, que de noms devenus célèbres et quelle magnifique escorte autour de Taine ! Car il devint, sans le vouloir, leur chef; ce modeste s'imposa tout de suite par la netteté et la vigueur de son esprit, sa maturité, son savoir, son labeur. About ne s'était pas trompé en l'appelant le « grand bûcheron » : il abattait la besogne à grands coups de hache, comme les bûcherons de son Ardenne, mais jamais il ne ployait sous le faix.

En 1849, il vint passer ses vacances à Vouziers. Mais il ne savait déjà plus se reposer, rêver. Son cerveau travaillait sans cesse; sur trois lettres, datées de septembre, à Prévost-Paradol, la première est une véritable théorie de l'Etat, et la troisième contient une traduction d'Anacréon. La forêt est bien délaissée !

En 1851, à la stupeur de ses maîtres et de ses amis, il fut refusé à l'agrégation de philosophie. Le jury, présidé par le comte de Portalis et dirigé par l'abbé Noirot, ne concevait guère la philosophie sous une autre forme que l'éclectisme. L'acuité critique de Taine et sa déconcertante audace parurent « absurdes » aux partisans de Victor Cousin. On lui conseilla de ne pas s'entêter à concourir ! Ses maîtres, Jules Simon et Vacherot, étaient désolés.

Il partit pour les Ardennes, après avoir demandé une suppléance dans un lycée, et c'est à Vouziers qu'il attendit et reçut sa nomination au Collège de Nevers (1851).

Cette année de professorat, à Nevers d'abord, à Poitiers ensuite, fut peut-être la plus féconde de son existence. Malgré les persécutions intellectuelles (le régime du coup d'Etat voyait partout des suspects dans l'Université), malgré les déceptions politiques et les désillusions morales, malgré un enseignement aussi lourd qu'ingrat, mené de front avec la préparation à l'agrégation des lettres, Taine ordonna peu à peu les grandes lignes de sa philosophie.

Mais ses épreuves n'étaient pas finies. L'année suivante (1852), la Sorbonne refusa de discuter sa thèse sur les *Sensations,* jugée trop matérialiste (ce fut l'origine de son livre *De l'Intelligence*). Le ministère le nomma professeur de sixième (!) au Lycée de Besançon. Ceci équivalait à une révocation. Taine, excédé, demanda un congé. Il quittait l'Université.

Au milieu de toutes ses tribulations, il avait recherché plus d'une fois les consolations de la nature. Il sentait plus impérieux le besoin de calme et l'appel des champs. N'écrivait-il pas, en avril 1852, à sa sœur Virginie :

« J'imagine que vous irez bientôt à Beaurepaire (1). Les feuilles s'ouvrent et la campagne

(1) La famille Taine avait encore des bois à Beaurepaire en 1903.

verdit d'une manière charmante. Les paysages ont une grâce qu'ils n'ont à aucun moment de l'année. En passant par le moulin, et du côté de Longwé, il y a un petit sentier qui monte dans les bois et rencontre souvent le ruisseau, avec de grandes clairières pleines d'herbes fraîches et épaisses. Le ruisseau est noir, bordé d'aulnes; l'eau est claire et rapide. Il n'y a rien de plus solitaire et de plus charmant. »

C'est le ton d'un homme qui est fatigué des besognes scolaires et qui voudrait respirer l'air natal. Dès juillet, il invite Edouard de Suckau à venir passer les vacances avec lui : « Mes Ardennes sont tout près et assez gentilles vraiment. »

La nature le reprenait. La disgrâce dont ses études de philosophie pure avaient été l'objet l'empêcha de verser dans l'abstraction. Il voulut s'assurer le titre de docteur en soutenant de nouvelles thèses, purement littéraires cette fois. Il se rabattit sur La Fontaine et les jeunes gens de Platon. Sans doute le fabuliste ne détrôna pas Hegel, mais celui-ci s'effaça au second plan. Les théories de Taine se développaient les unes après les autres, mais elles ne s'étalaient plus dans le roide vêtement de la terminologie philosophique, elles s'accusaient seulement sous le tissu chatoyant des descriptions pittoresques et des analyses littéraires : la théorie de la faculté maîtresse dans l'*Essai sur La Fon-*

taine et ses fables (1853), la théorie de la race et du milieu dans ce guide de tourisme que lui avait demandé son compatriote l'éditeur Hachette et qui devait devenir le *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1855).

Dès que ses thèses furent soutenues, en juin 1853, Taine reprit une fois encore le chemin des Ardennes. Ce furent ses dernières vacances à Vouziers. Il allait se mettre à voyager. Ses années d'apprentissage étaient d'ailleurs terminées. Il devait se classer, avec le *Voyage aux Pyrénées,* parmi les grands écrivains de son temps.

Ici, la nature ajoute un fond grandiose au décor familier. Au-dessus des collines boisées de l'Argonne surgissent les lignes solennelles des montages. Cette révélation de la beauté du monde lui crée une nouvelle façon de voir et de noter, une vision et un style. Plus d'abstraction pure, moins de rhétorique. Son œil devient sensible à l'extérieur des choses : il s'applique à rendre leur couleur, leur relief. Ses idées se recouvrent d'images. Ses carnets, qui contenaient surtout des plans et des pensées ordonnées, classées, fourmillent d'impressions primesautières et de vivantes observations de mœurs. Son expression se fait nerveuse et plastique. Le logicien redevient ce qu'il était au fond : poète. La philosophie l'avait éloigné un peu de la réalité; sa sensibilité, qui

frémissait jadis à l'unisson de tous les arbres courbés par le vent d'Argonne, se ravive aux spectacles de la nature. L'écrivain est formé. Il peut aborder l'*Histoire de la littérature anglaise* (1856). Ses théories philosophiques lui en fourniront l'armature, mais sur cette charpente il va déployer la tenture somptueuse et colorée de son style.

CHAPITRE IV

Les Ardennes dans l'œuvre de Taine

Devenu célèbre, Taine ne revint pas souvent dans son pays natal. Oh! ce n'était pas oubli ou dédain de sa part. Il aimait les Ardennes, et nul plus que lui ne fut plus simple et moins « fier ». Mais ses vacances, il les passait souvent à voyager à travers la France, en Italie, en Angleterre; ou bien, après son mariage, il les consacrait au recueillement, à l'étude et à la vie de famille dans la propriété que ses beaux-parents possédaient en Touraine. Plus tard, il acheta une charmante villa à Menthon-Saint-Bernard, sur les bords du lac d'Annecy, où se trouve aujourd'hui sa tombe. C'est dire qu'il perdit de plus en plus le contact avec les Ardennes. Il se trouvait à Rethel en 1866, au moment de la mort de sa tante Denise, et il signa l'acte de décès. Mais, en général, ses compatriotes se plaignaient de ne plus le voir. Il ne faisait plus à Vouziers que de rares apparitions; il descendait à l'hôtel, allait faire un

tour dans la forêt, et ne voyait guère que ses hommes d'affaires.

Il ne pouvait plus donner à son pays, dans sa propre vie, la place qu'il voulait. Il la lui donna, sinon dans son œuvre, du moins dans son souvenir et dans son rêve. Maintes fois, au cours de ses voyages, son esprit s'évada vers le sylvestre décor de son enfance. Et qui sait si dans sa retraite de Savoie, par delà les rives escarpées de son beau lac, il ne voyait point monter, comme dans une brume légère, la falaise de l'Argonne et le moutonnement de la forêt d'Ardenne ?

Qu'importe d'ailleurs si nous ne trouvons pas dans ses œuvres, aussi nettement et aussi souvent que l'attendrait notre amour-propre ardennais, l'expression de cette nostalgie. Car, à vrai dire, Taine n'a consacré à son pays d'origine que quelques pages : c'est la préface qu'il écrivit, en 1867, pour les *Ardennes illustrées*, de M. de Montagnac.

Mais de même que sa voix, un peu lente, avait conservé ce léger accent que Barrès rapprochait de l'accent lorrain, de même sa pensée gardait ce ton de gravité rustique et de simplicité paisible qui est comme la teinte de son pays.

« La rivière, écrit-il, la prairie, les bois, qu'on a vus dans ses premières promenades, laissent au fond de l'âme une impression que le reste

de la vie achève et ne trouble pas. Tout ce que l'on imagine ensuite part de là; même il semble que tout soit là et que jamais le plein jour ne puisse égaler l'aurore. »

Le souvenir de l'Ardenne, encore qu'il ne soit pas souvent exprimé, se prolonge à travers l'œuvre de Taine; sous ses plus étincelantes variations sur l'Italie, sur les Pyrénées, sur l'Alsace, on croit deviner ce sourd et tendre accompagnement :

« Quel fleuve renommé vaut le petit courant où, la première fois, on a vu les remous de l'eau entrelacer leurs arabesques et se franger d'argent au contact d'une branche de saule qui pendait ? Quel parc magnifique surpasse la grâce du pauvre pré où l'on s'est arrêté tout enfant pour cueillir des liserons et des boutons d'or ? »

Le petit ruisseau qui descend de Beaurepaire vers Longwé, la prairie qui s'étend autour de la ferme, la route de Vouziers à Grandpré par les crêtes de la forêt, les bois d'Olizy, autant de visions qui constitueront le décor fondamental de l'imagination de Taine.

Sur cet horizon de verdure viendront s'inscrire les silhouettes les plus pittoresques, architectures classiques ou romantiques cathédrales; la civilisation et l'art complèteront la scène offerte par la nature, mais l'auteur du *Voyage en Italie* et de la *Philosophie de l'Art* écrira néanmoins :

« Expérience faite, j'éprouve plus de plaisir devant les choses naturelles que devant les œuvres d'art; rien ne me semble égal aux montagnes, à la mer, aux forêts et aux fleuves. »

C'est là l'accent dominant de l'œuvre de Taine, l'impression primitive « que le reste de la vie s'achève et ne trouble pas », l'apport de la forêt natale.

La forêt, dit Albert Sorel, demeura la grande berceuse de sa vie. Il a écrit, dans son *La Fontaine,* une page justement célèbre sur les bois coupés en automne. Il a toujours envié les bûcherons, ceux qui grandissent dans le mystère bleuâtre des taillis, leur vie « muette, animale, plein d'étranges rêves, féconde en légendes ». Comme Michelet, comme Theuriet, il a senti le vaste « enchantement » des bois.

« C'est qu'aux diverses heures du jour et de la nuit, la grande forêt a des joies et des menaces inexprimables; il faut la voir dans la vapeur, pendant les semaines de pluie, ruisselante, morne, hostile, quand les chênes tranchés par la hache gisent saignants comme des cadavres et que l'universel bruissement des feuillages fait rouler autour d'eux une lamentation infinie; mais il faut la voir aussi, riante, parée comme une belle fille, quand le matin le soleil oblique glisse des flèches entre ses troncs, s'étale en nappes lumineuses entre ses

feuillages et met des aigrettes de diamant à la cime de toutes ses herbes. Néanmoins, c'est lorsqu'elle avance au delà de Sedan, vers Bouillon et la frontière, qu'elle atteint toute sa beauté et toute sa grâce. Là, une chaîne de petites montagnes escarpées la dresse et la déploie en précipices verdoyants; un torrent de cristal, la Semois, met autour de ses rondeurs des colliers de pierreries mouvantes; des fumées bleuâtres flottent sur elle comme une gaze; et le matin, quand du haut d'un roc on regarde ses vallées emplies par la vapeur de la nuit, on la voit peu à peu se dégager de la brume, apparaître entre ces molles blancheurs, sécher tour à tour ses sommets et ses pentes sous la caresse du jour qui fait sourire à la fois tous ses bouleaux et tous ses chênes. »

Admirable page qui dit les métamorphoses de la forêt, selon les endroits, les saisons et les heures! On sent que Taine participe à sa grande vie mystérieuse, qu'il l'aime, lorsqu'elle est lustrée et lissée par l'averse, diaprée et couronnée de perles par l'orage. Je l'imagine sans peine, au cours d'un de ses rapides voyages, traverversant les bois pour aller jusqu'à Beaurepaire. Il vient de la grande ville fiévreuse, il a la tête pleine à craquer, bourdonnante d'idées et de projets, et le voici soudain calmé, rafraîchi, repris par la grande amie de son enfance. Il a vraiment le sentiment — si rare — du bonheur;

je le devine à ce passage harmonieux d'*Etienne Mayran* :

« Entre les troncs, on apercevait les pans du ciel lointain et son doux éclat semblable à celui d'une ceinture de soie. Des fraîcheurs et des senteurs sortaient tout à l'entour des herbes reposées, et ce monde immobile semblait bien plus heureux que celui des hommes. »

A chaque instant, dans l'œuvre de Taine, on entend bruire doucement la forêt. Mais il se souvient aussi de la « race » qui l'habite... Dans les hameaux tapis au creux de ses ravins, dans les villages plantés sur sa lisière, il y a les paysans, fermiers ou cultivateurs. Il a vu leurs maisons aux vieux toits, aux murs lépreux et craquelés, et dans leurs cours le désordre des herses, des charrues, des outils, où s'éparpille le sautillement des poules effarées. Mais il ne s'est pas arrêté à cette impression extérieure; il est entré chez eux, et dans *La Fontaine et ses fables*, il se souvient du « bahut luisant » et du dressoir de noyer aux assiettes de faïence claire.

Ce sont les privilégiés. A côté d'eux, voici les pauvres, ceux qui n'ont pas de terre et qui vont chercher du bois dans la forêt. Ce ne sont pas les vrais bûcherons et ils n'habitent pas les huttes dans les clairières, mais ils font le trajet du village à la coupe. Ils lui apparaissent

chétifs et pitoyables. C'est qu'il ne peut lire sans émotion les vers du fabuliste :

> Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée.
> Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,
> Gémissant et courbé, marchait à pas pesants...

Cela lui rappelle ce qu'il a vu dans les bois de Longwé ou de Beaurepaire, le vieillard qui vient ramasser les débris de branches abandonnées dans les coupes et qui, de sa main tremblante, sait pourtant encore tordre la « hart » et serrer son fagot. Il l'a rencontré plus d'une fois, arrêté sur le bord de la route pour reprendre son souffle, appuyant sa charge contre un talus ou sur une borne de pierre.

« Il faut, dit-il, avoir « vu » les pauvres gens qui vont faire du bois, pour entendre ce mot : « couvert de ramée ». On y envoie les vieillards, les enfants, les femmes, tous ceux qui sont capables d'un petit travail. Et ils reviennent avec des bottes de branchages plus longues et plus larges que leurs maigres corps, tellement qu'ils disparaissent tout entiers sous leur fagot. Ils remontent en se soutenant sur un bâton le long des pentes. Ils ne pensent pas d'ordinaire, ils souffrent simplement et font effort d'un air morne. »

C'est là, dans une thèse de doctorat, fût-ce sur La Fontaine, un ton bien nouveau pour l'époque. Taine n'hésite pas, puisqu'il lui faut

des exemples, à dire la grande pitié des bûcherons d'Ardenne. Il plaint leur dur labeur, mais au fond il envie secrètement leur destinée. Eux, au moins, vivent avec les arbres !

C'est ce qui lui manque à Paris. A mesure que se déploie sa philosophie, son amour pour les arbres devient plus expressif. Ce ne sont plus seulement pour lui, on le sent, les images tendres et colorées de son enfance, ce sont les « symboles » de sa pensée. Groupés, ils forment la forêt, et pour lui, comme pour Spinoza, la forêt, c'est le symbole même de la nature, « être unique, indivisible, dont tous les êtres sont les membres », intelligible et mystérieuse comme une cathédrale, pleine de clartés et de brumes qu'elle fond dans sa souveraine harmonie. Quant à l'arbre pris isolément, il participe à la vie totale de la forêt, mais il est, lui aussi, avec ses racines, ses feuilles, ses branches, selon l'expression que Barrès prête à Taine, une fédération bruissante, il est à lui-même sa loi, et il s'épanouit. Il crée, dans le cadre même des nécessités organiques, sa propre liberté; il s'oriente noblement vers la lumière et il disparaît quand il a atteint sa perfection, car la nature, « sans cesser de soutenir l'espèce, ne veut pas en faire davantage pour les individus ». La philosophie de Gœthe et de Spinoza — qui est celle de Taine — exige ce renoncement.

Ainsi s'exprime, en ces images fondamentales, la pensée du grand Ardennais. Qu'on ne dise pas : « simples métaphores, comparaisons littéraires » ! Non, Taine est un savant. Il n'est pas dupe des généralités faciles, car nul plus que lui n'a eu le sens aigu du particulier. Les arbres, il les a étudiés, il les connaît tous, bouleaux, chênes, hêtres, avec leurs caractères distinctifs. Il sait les « voir », depuis les hêtres du *Voyage aux Pyrénées,* jusqu'aux sapins de sainte Odile. Et ceci le sert dans un autre domaine encore, celui de la critique d'art. Au soir de sa vie, il oppose, dans un article sur *Edouard Bertin* (1889), la manière des anciens paysagistes et celle des modernes. Ceux-ci, les Courbet, les Troyon, les Diaz, ont compris « qu'une futaie à Fontainebleau diffère d'une futaie à Sénart, encore davantage d'une futaie dans les Ardennes ou dans le Var ». Lui qui connaît les arbres pour les avoir examinés de près, palpés, sentis, il écrit, à la louange des peintres de Barbizon :

« Entre les diverses essences d'arbres, les anciens maîtres ne distinguaient pas ou à peine : Claude Lorrain et Poussin n'ont guère peint que l'arbre en général, un être végétal indéterminé, vaguement intermédiaire entre l'olivier et le chêne-vert; partout la même feuille ovale, à peu près pleine, le même feuillage, des masses de verdure toutes semblables et toutes

comprises dans le même contour uniformément dentelé.

« Chez les nouveaux, le chêne, le bouleau, le frêne, le peuplier, le hêtre et le tremble sont aussi différents que dans la nature, et, dans la nature, ils diffèrent du tout au tout par le ton de leur peau, lisse ou rugueuse, par les cannelures, les fendillements ou les boursoufflures de leur tronc, par l'élan plus ou moins droit de leur fût, par l'angle plus ou moins ouvert de leurs branches, par la grandeur, la découpure, la mobilité et le luisant de leurs feuilles. »

C'est ainsi que l'écho de la forêt natale se prolonge jusque dans les dernières œuvres de Taine.

Comme on comprend le souvenir fidèle qu'il garde aux bois « vus dans ses premières promenades »! Comme elle est vraie, sa phrase citée plus haut : « Tout ce que l'on imagine ensuite part de là! » Symbole de la nature, la forêt a aidé le philosophe à animer les grands ensembles de sa doctrine. Monde plastique et coloré, elle a aidé le critique d'art à analyser le paysage.

Barrès nous représente Taine, arrêté sur le chemin des Invalides, au déclin de sa vie. Avec sa figure creuse aux tons de bois, ses lunettes, sa barbe grisonnante, son pardessus de fourrure grise, il a l'allure « d'un personnage du vieux temps », et il ressemble plus encore à

un notaire de Vouziers qu'à un « alchimiste hollandais ». Je me plais à l'évoquer ainsi, s'en allant, à pas lents, vers son arbre préféré, « ce bel être luisant de pluie, inondé de lumière par les destins alternés d'une dernière journée d'avril ». Ce platane ne lui rappelle-t-il pas les chemins creux de Beaurepaire et les chênes de l'Argonne, puisqu'il « lui parle de tout ce qu'il a aimé ? »

DEUXIÈME PARTIE

VERLAINE & RIMBAUD
dans les Ardennes

VERLAINE & RIMBAUD

dans les Ardennes



Verlaine et Rimbaud! alliance indissoluble, que n'ont brisé ni la rupture, ni la mort, noms à jamais unis dans l'histoire des lettres françaises, influence réciproque dont il est presque impossible de démêler le rythme, double destinée pathétique ! Voilà bien des raisons pour ne pas séparer ici ces deux hommes, frères par le génie et par la misère. Il en reste une : les faire connaître, les faire aimer de leurs compatriotes, car ils se rattachent, par la race et le sang, à la sage et solide Ardenne; ils ont vécu, il n'y a pas bien longtemps encore, parmi ceux qui furent nos anciens, nos parents, nos maîtres, ou plutôt ils ont passé au milieu d'eux, incorrigibles bohémiens de l'Idéal, et ils n'ont pas été reconnus.

Sans doute, depuis leur mort, des livres leur

ont été consacrés par leurs amis ou leurs parents; un Lepelletier, un Berrichon, un Delahaye ont éclairé leurs visages tourmentés; sans doute leurs biographes sont venus ou revenus dans les Ardennes pour se documenter, ils citent le témoignage de plus d'un Ardennais. Mais ces études sont ignorées chez nous. Il faut transformer le dicton et dire : nul n'est poète en son pays. Que sait-on des deux écrivains, sinon que l'un a été professeur à Rethel et que l'autre est né à Charleville ? A une époque qui a aboli tant de choses, après cette guerre qui a démoli tant de souvenirs, n'est-il pas opportun de reconstruire aussi la maison de notre intelligence ? Verlaine et Rimbaud méritent d'être rangés dans la lignée de nos gloires ardennaises. Les Allemands ont enlevé à Charleville le buste du poète. Il ne suffira pas de le replacer sur son socle. Il faut réveiller l'écho de sa chanson.

Oh! dira-t-on, un Michelet, un Taine, beaux exemples, vivantes leçons de courage et de grave énergie! Ce sont des lutteurs, des conquérants de la vie. Ils disent les ressources de la race opiniâtre et laborieuse. Nous avons besoin de tels guides. Mais Verlaine et Rimbaud, que nous font ces poètes et ces naufragés de la vie ?

A quoi je répondrai : « Il n'y a pas que la lutte pour la vie, il y a la lutte pour l'idéal. » Verlaine et Rimbaud ont été des chercheurs

d'idéal. Il y a, en chacun de nous, à côté de l'homme qui travaille, l'homme qui rêve. Dans la vie fiévreuse des bibliothèques ou des usines, il faut créer une oasis, un refuge, où chacun de nous puisse venir goûter le recueillement et la paix. Il n'est pas inutile d'écouter ici la voix des poètes. Il est émouvant d'entendre leurs aveux, le récit de leurs aventures, de leurs détresses, de leurs chimères, de leurs sacrifices. Ne croyons pas que le monde de la poésie soit un monde sans dangers, sans risques, sans héroïsmes. Verlaine et Rimbaud l'ont exploré avec tout leur génie, tout leur cœur, et ils en sont revenus brisés et peut-être grandis. Et avec leurs souffrances ils ont fait une musique étrange et profonde qui bercera longtemps encore le rêve de l'humanité délicate.

Cette musique, elle a déjà renouvelé la poésie française. Verlaine et Rimbaud ont été les véritables créateurs du symbolisme. Grâce à eux, la poésie ne s'est pas immobilisée dans les formules éclatantes et froides du Parnasse. La glace s'est fondue et elle n'emprisonne plus les jeux de la lumière; le cristal est redevenu l'eau claire et voici qu'elle se remet à courir, mobile et sinueuse, portant partout ses reflets et sa musique. La source qu'avaient fait jaillir Lamartine et Musset et qu'avait pétrifiée ce magicien de Leconte de Lisle, est maintenant délivrée. Elle rebondit sur un rythme nouveau, accompagnée dans sa course par nos pauvres

ménétriers d'Ardenne. Et comme l'écrivait le jeune Rimbaud dans son étonnant devoir de rhétorique, la *Lettre de Charles d'Orléans à Louis XI pour implorer la grâce de Villon* :

« Ces poètes-là, voyez-vous, ne sont pas d'ici-bas; laissez-les vivre leur vie étrange, laissez-les avoir froid et faim, laissez-les courir, aimer et chanter. Ils sont aussi riches que Jacques Cœur, tous ces fols enfants, car ils ont des rimes plein l'âme, des rimes qui rient et qui pleurent, qui nous font rire et pleurer. »

C'est un privilège de l'Ardenne, pays de frontière, de méfiance et d'esprit critique, mais aussi pays de légendes et de rêverie, d'avoir produit à la fois des penseurs comme Michelet et Taine et des poètes comme Verlaine et Rimbaud. Quel est le petit coin de France qui peut ainsi s'exprimer tout entier dans des hommes aussi différents et aussi prodigieusement doués? Et qu'importe que Verlaine, fils d'officier, soit né à Metz. C'est là le hasard des changements de garnison. Son père et sa race sont bien des nôtres. Et si Rimbaud, fils d'officier également, est né à Charleville, ce n'est pas sa naissance qui le fait Ardennais : sa mère est du pays d'Attigny.

La vie des deux poètes est aussi indissolublement liée à leur pays d'origine : après tous leurs vagabondages, ils revenaient y chercher l'apaisement. On ne peut les étudier l'un sans l'autre, on ne peut les étudier l'un ou l'autre

sans les Ardennes. Bien que Rimbaud soit de dix ans plus jeune que Verlaine, il ne peut être question de le placer chronologiquement après lui, car sa carrière d'écrivain est achevée avant que ne se soit dessinée celle de son aîné. Il a fait irruption dans la vie de Verlaine, il a disparu au bout de deux ans comme un mystérieux et violent météore, et son rayonnement se prolonge néanmoins à travers toute l'œuvre de l'ami. Aussi convient-il de ne pas séparer ces deux destinées (1).

(1) Je tiens à remercier ici M. Louis Pierquin, de Charleville, qui a personnellement connu Verlaine et Rimbaud, pour tous les renseignements et documents qu'il a bien voulu me communiquer sur les deux poètes.

CHAPITRE PREMIER

La jeunesse de Verlaine

Paul-Marie Verlaine est né à Metz, le 30 mars 1844. Pur hasard, ai-je dit. Son père était officier dans un régiment du génie qui, par suite du roulement traditionnel, tenait alors garnison dans la vieille ville lorraine. Mais le capitaine Verlaine était né en 1798, sur la frontière de notre département, à Bertrix, entre Bouillon et Paliseul. On pourra, sans doute, chicaner encore sur cette question de frontière. Bertrix faisait alors partie du département des « Forêts » et fut attribué dans la suite au Luxembourg belge. Mais nous sommes là en pleine Ardenne. Les habitants de ces villages limitrophes du pays wallon sont absolument de la même race que ceux des environs de Sedan. Séparés par le caprice d'une frontière artificielle et toute politique, les Ardennais de Belgique ont le même tempérament, le même caractère, le même patois que les Ardennais de France, et le capitaine Verlaine, engagé sous

Napoléon, resta Français après que Bertrix nous fut enlevé en 1815.

Celui-ci était un homme grand et sec, au visage tanné et sévère, mais bon, affectueux et tendre. La mère du poète, originaire du Pas-de-Calais, était une femme pieuse, aux allures bourgeoises. D'un dévouement absolu et d'une indulgence exagérée pour son fils, elle ne comprit jamais rien à ses vers.

Verlaine avait 7 ans lorsque son père quitta l'armée et vint s'établir à Paris, en 1851. Assez bon élève, il suivit, après Taine, les cours du Lycée Condorcet, où il eut comme condisciples Paul Stapfer et Edmond Lepelletier, son biographe et son plus fidèle ami. Mais c'est pendant les vacances qu'il passait dans la famille de son père, à Bertrix, à Jehonville, à Paliseul, que son âme s'éveilla à la poésie.

« Dès les premières fois que j'allais en Belgique, écrit-il dans ses *Confessions*, ce qui me frappait, c'était d'abord le très beau paysage en haut du village de La Chapelle, frontière consistant surtout en d'admirables prairies naturelles, dans des bois de chênes et de hêtres, aussi des étangs d'eau clapotante, sombres à force d'être clairs, mais si profonds... Et c'était Bouillon, d'un vert de toutes nuances, avec un horizon comme céleste de sapins, de chênes, de hêtres, de frênes et de tous les arbres de ces contrées; Bouillon, en entonnoir, la Semoy

noire sur son lit de cailloux bavards et son château, son burg plutôt, taillé en plein granit parmi les bois sans fin, croirait-on, ses pentes rapides où dégringolait, versant parfois, la malle-poste venant de Sedan. »

Le jeune lycéen passa son baccalauréat en 1862. Débarrassé des entraves scolaires, il partagea ses vacances entre les Ardennes et l'Artois, pêchant les « divines » truites de la Semoy et apprenant à connaître déjà les estaminets du Nord. Entre temps, il lisait Baudelaire, Glatigny et Théodore de Banville.

C'est alors que son père fut à demi-ruiné par une malencontreuse opération financière. Verlaine dut gagner sa vie. Il entra d'abord comme employé dans une Compagnie d'assurances, puis comme expéditionnaire à l'Hôtel de Ville.

« J'allais, écrit Edmond Lepelletier, l'attendre vers 5 heures, à la sortie de son bureau, et nous faisions escale au café d'Orient, vaste établissement avec billards, en haut de la place Clichy. Là, durant l'heure prolongée de l'apéritif, nous causions de tout ce qui nous intéressait, littérature, art, politique. Pendant ces conversations échauffantes, Verlaine s'accoutuma à renouveler la boisson verte placée devant lui. Dès lors, il contracta ce besoin de boire, avec de fréquents renouvellements, que le service aux remparts durant le siège devait déve-

lopper et qui fut pour lui, à différentes époques de sa vie, une véritable maladie. »

L'année suivante, en 1863, son père mourut, et sa mère, dupée par les spéculateurs, perdit encore une partie de la fortune qui lui restait. Lui-même commença à négliger son emploi et s'adonna davantage aux lettres. Il allait avoir 20 ans, et quelque chose de son étrange génie frémissait en lui.

L'Hôtel de ville était, à l'époque, fort littéraire. Il comptait, parmi ses « bureaucrates », des jeunes écrivains comme Valade, Mérat, Lafenestre, Rochefort. D'autre part, Verlaine fit la connaissance de Xavier de Ricard qui l'introduisit dans le salon de sa mère; là, il connut Hérédia, Catulle Mendès, Coppée, Sully-Prud'homme. Enfin, à côté de ce salon aristocratique, Verlaine en fréquenta un autre, plus bohème, où tout un monde de rapins, de poètes, de théosophes et de musiciens défilait jour et nuit, celui de Nina de Callias, où il rencontrait Léon Dierx. Que ce soit à l'Hôtel de Ville, chez la marquise de Ricard ou chez Nina de Callias, Verlaine voyait donc surtout des Parnassiens. Il fut bientôt admis aux soirées de Leconte de Lisle. Son premier volume de vers : *Les Poèmes saturniens,* parut chez Lemerre, en 1866, en même temps que le *Reliquaire* de François Coppée.

Ici, aucun lyrisme direct, aucune confession

personnelle, mais d'admirables croquis : *Effet de nuit, L'Heure du berger, Crépuscule de soir mystique.* Pourtant, malgré les efforts du poète pour atteindre l'impassibilité, on sent qu'il est ému et qu'il tressaille. Et, à travers ces poèmes d'une facture si parnassienne, circule, comme un sourd accompagnement, le leit-motiv de sa mélancolie. *(Après trois ans, Lassitude, Mon Rêve familier, Chanson d'automne.)*

Le recueil de Verlaine ne fit pas grand bruit dans le monde des lettres. Seuls Sainte-Beuve, Leconte de Lisle et Théodore de Banville encouragèrent l'auteur. Mais Barbey d'Aurevilly, qui combattait les Parnassiens, prétendit supprimer Verlaine dans un de ses cruels « médaillonets » :

« Il a dit quelque part, écrit-il, en parlant de je ne sais qui (cela du reste n'importe guère) : « Elle a l'inflexion des voix chères qui se sont tues. » Quand on écoute M. Paul Verlaine, on désirerait qu'il n'eût jamais d'autre inflexion que celle-là. »

Verlaine ne s'en émut pas et publia en 1870 son second recueil : *Fêtes galantes.* Ici, l'inspiration est bien différente. Notre bohème, déjà assez débraillé pourtant, s'engage dans les jardins maniérés du XVIIIe siècle. A la suite des Goncourt, il explore ce monde fragile et rieur que venait de révéler la salle La Caze au Louvre. Fragonard, Watteau et Boucher lui fournissent

son décor, et c'est sur un menuet de Mozart que se détache sa chanson *(Mandoline, Clair de lune,* etc.).

Mais la guerre approche. L'appel des armes, la voix du canon, le tocsin et les fusillades de la Commune vont éteindre sérénades et barcarolles. Verlaine se marie, et là-bas, dans les Ardennes envahies, un gamin de génie abandonne sa mère et se met en route pour Paris. Quel est donc cet étrange adolescent qui va exercer sur Verlaine un si foudroyant ascendant ? Il est temps que nous nous tournions vers Arthur Rimbaud.

CHAPITRE II

L'enfance de Rimbaud

Le 25 août 1870, Arthur Rimbaud, élève de rhétorique au Collège de Charleville, écrivait à son professeur Georges Izambard, que les vacances et l'invasion avaient éloigné de lui :

« J'ai les *Fêtes galantes*, de Paul Verlaine, un joli in-12 écu. C'est fort bizarre, très drôle, mais, vraiment, c'est adorable. Parfois de fortes licences, ainsi : « Et la tigresse épou- vantable d'Hyrcanie » est un vers de ce volume. »

N'est-il pas surprenant, cet hommage rendu par ce petit provincial au jeune poète qui débute à Paris ? Les premiers recueils de Verlaine sont passés presque inaperçus. Et dans l'Est déjà envahi, que remplit la rumeur de la guerre, un écolier a distingué, de loin, la mélodie nouvelle. Sans doute, il est piquant de voir s'étonner des premières audaces de Verlaine celui qui va bouleverser bientôt toute l'esthétique parnassienne, mais il ne faut pas oublier qu'il est dans sa quinzième année et

que son génie incertain est en pleine crise de croissance.

Jean-Arthur Rimbaud est né à Charleville, le 20 octobre 1854, chez son grand'père maternel Nicolas Cuif, rentier, qui habitait la maison occupée par la librairie Letellier, aujourd'hui librairie Ruben, 12, rue Thiers.

Son père, le capitaine Frédéric Rimbaud, Franc-Comtois d'origine, était un homme de belle stature, intelligent et cultivé (1). Après avoir fait la campagne d'Algérie et servi dans les bureaux arabes, il commanda une compagnie du 47e d'infanterie détachée de Givet à Charleville. C'est là qu'il connut et épousa Vitalie Cuif, dont la famille, originaire du pays d'Attigny, possédait une propriété à Roche, petit hameau qui dépend de Chuffilly. Mais le ménage ne fut pas heureux. Caractère capricieux, indolent et violent à la fois, sans patience pour ses enfants, le capitaine Rimbaud ne put s'accorder avec sa femme, d'un esprit strict et sévère, marqué d'une forte empreinte catholique. Il aimait le changement, le danger, la vie aventureuse. Aussitôt après la naissance d'Arthur, son second fils, il quitta Charleville pour participer à l'expédition de Crimée. Puis ce fut la campagne d'Italie. A son

---

(1) Il connaissait à fond l'arabe et a laissé plusieurs ouvrages manuscrits : *Correspondance militaire, L'éloquence militaire, Livre de guerre.*

retour en France, il traîna avec mauvaise humeur, de garnison en garnison, sa famille qui s'accroissait, jusqu'au moment où Mme Rimbaud, excédée, se sépara de lui et revint à Charleville (1860). Elle ne tarda pas à avoir son cinquième enfant, Isabelle Rimbaud, la sœur préférée du poète.

Le grand'père Cuif était mort, et il fallut chercher un logement. On dut se contenter d'abord d'une installation de fortune dans la vieille rue Bourbon. En 1862, la famille émigra « sous les Allées », où elle ne put rester que trois ans. Elle fut obligée de quitter en 1865 cet agréable quartier, et, après un séjour dans la rue Forest, elle s'établit définitivement en 1870 au quai de la Madeleine, face à la Meuse et au Mont-Olympe.

Dans ses *Poètes de Sept Ans,* Rimbaud nous dit le souvenir très vif qu'il a gardé de la rue Bourbon, pleine de marmaille et d'animation. C'est là qu'il eut pour la première fois la vision de la vie populaire. Il s'échappait du vieil appartement, et, « dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies », dans le jardinet aux « galeux espaliers », il rejoignait ses camarades, les enfants des pauvres, « chétifs et fronts nus » :

« Cachants de maigres doigts jaunes et noirs de boue,
Sous des habits puant la foire, et tout vieillots.

Ah ! l'atmosphère triste de la maison lui pesait; sa mère était bonne, mais rigide :

Il craignait les blafards dimanches de décembre
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou.

Et déjà, le futur explorateur s'abandonnait aux images éblouissantes des grandes aventures. Il contemplait au rez-de-chaussée, à la devanture de la librairie Letellier, avec une secrète convoitise, les couvertures des livres d'étrennes :

« A sept ans, il faisait des romans sur la vie
Du grand désert où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes ! Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rires et des Italiennes. »

Francis Jammes l'évoque avec raison :

« L'œil abîmé d'azur et ne répondant point
A quelque gronderie, tenant entre ses poings
Déployée et froissée l'image d'Epinal
Où sous les cocotiers dansent les cannibales. »

A 8 ans, l'enfant commença le latin à l'Institution Rossat, où il fut le voisin de Georges Corneau, le directeur actuel du *Petit Ardennais.* A 10 ans, il entra en septième (c'était à Pâques, 1865) au Collège de Charleville, mais il montra tout de suite de telles facilités qu'il passa en sixième en octobre. Il étonna déjà ses professeurs, MM. Louis et Crouet, en rédigeant spontanément un résumé d'histoire ancienne qui manifestait une étrange maturité.

A 12 ans, il brillait au catéchisme et sa foi était ardente, exaltée. « Un dimanche, raconte Ernest Delahaye, comme les élèves sortaient de la chapelle, le pion se trouvant par hasard absent ou trop loin pour voir ce qui se passait à la porte, des « grands » se hâtèrent de manifester l'esprit fort que l'on a d'habitude, quand la barbe pousse au menton, en barbotant avec délices dans le bénitier, en se jetant au visage l'eau sainte... et autres impiétés joyeuses. Rimbaud, tout petit, bondit de fureur à la vue du sacrilège; il s'élança, voulut les repousser, subit des bourrades, répondit par des coups de poing, tant qu'il pouvait, en reçut d'avantage, s'obstina, griffa, mordit, jusqu'à l'intervention, enfin, de l'autorité, qui mit tout le monde en retenue. Cette bataille lui valut, au collège, la qualification, qu'il accepta avec fierté, de « sale petit cagot ».

Cette foi ne dura pas. Lui-même avoue, dans les *Illuminations,* qu'il fut enfermé, la même année, « dans un grenier », pour s'être laissé surprendre par sa mère, un livre peu orthodoxe entre les mains. Des ferments de révolte levaient en lui.

> « Et la mère fermant le livre du devoir
> S'en allait, satisfaite et très fière, sans voir
> Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
> L'âme de son enfant livrée aux répugnances. »

Mais, attentif, avide et travailleur, il lui donnait toute satisfaction en classe.

Tandis que son frère aîné Frédéric (1) redoublait la sixième, il fut dispensé de la cinquième et se rangea, d'un bond, parmi les meilleurs élèves de la quatrième. Il s'initia rapidement à la prosodie latine, et il se passionna pour Virgile. Son professeur était M. Pérette, que l'on surnommait le « père Bos » à cause de la vigueur avec laquelle il scandait, dans les vers, certains accusatifs pluriels : « flammarumque glo*bos,* debellare super*bos,* etc. ». Grondeur et pédant, il était en butte aux espiègleries de Rimbaud. Comme il était un peu sourd, celui-ci s'amusait à estropier certaines de ses récitations; la fin du vers de Virgile : « debellare superbos » se transformait, à la grande hilarité de la classe, en « degueulare superbos ». Mais, en dépit de ses gamineries, il s'était attiré l'affection du principal, M. Desdouets. Sans doute, celui-ci était parfois assez inquiet : « Rien de banal, disait-il, ne germe dans cette tête. Ce sera le génie du mal ou celui du bien. » Mais il espérait que, sous sa direction, l'enfant finirait par être celui du bien, et il l'encourageait, le stimulait dans son travail. M. Pérette hochait la tête : « Intelligent tant que vous voudrez; mais finira mal. »

Le Collège de Charleville était alors établi

(1) Frédéric Rimbaud devint cocher et domestique à Attigny, à l'hôtel tenu par M. Balteau.

place du Sépulcre, et il accueillait dans ses vieux murs les élèves du Petit Séminaire qui venaient y suivre certains cours. Il y avait, entre eux et les collégiens, une rivalité accentuée, et Rimbaud évinçait avec orgueil ces redoutables concurrents (parmi lesquels se trouvait, curieux détail, le futur romancier Jules Mary). Elève assez médiocre en sciences et en mathématiques, il affirmait de plus en plus ses exceptionnelles aptitudes pour les langues classiques et il s'enthousiasmait pour la littérature française. Il lisait déjà beaucoup en dehors des classes : en seconde, son professeur, le doux et calme M. Duprez, lui fit connaître la littérature romantique. Mais il menait de front ses lectures et ses devoirs. Cette année-là, il enleva déjà presque tous les premiers prix. L'abbé Arthur Morigny (qui était son condisciple et fut plus tard directeur du Collège Notre-Dame de Rethel, à l'époque où moi-même j'y faisais mes études) a jadis raconté dans quelles circonstances savoureuses, avec quelle prodigieuse facilité, sans même regarder son « Gradus », il emporta le 1er prix de vers latins au Concours Académique de 1869. Le sujet de la composition était *Jugurtha.* Rimbaud, plein d'admiration pour Abd-el-Kader, campa en vers éclatants un Jugurtha qui ressemblait au fier rebelle africain. La même année, il alignait déjà des vers français : les *Etrennes des Orphe-*

lins semblent être son plus ancien poème (1). Il avait alors 15 ans !

« La chambre est pleine d'ombre. On entend vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement ;
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève.
Au dehors, les oiseaux se rapprochent, frileux ;
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux.
Et la nouvelle année, à la suite brumeuse,
Laissant tomber les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs et chante en grelottant... etc. »

A en juger par cette poésie candide et un peu gauche, Rimbaud n'était pas encore l'enfant aventurier que Verlaine a dépeint dans les *Hommes d'aujourd'hui*. Sans doute il commençait à aimer les longues promenades, « la Meuse charmante des alentours et sauvage des environs, le coquet prospect de la Culbute et le bois joli des Havetières », et la frontière belge où, jeune et enragé fumeur, il allait chercher « le tabac de Thomas Philippe ». Mais il n'avait pas fait connaissance avec « le *péquet* des auberges ». Il était alors surtout, comme le dit son beau-frère P. Berrichon, un jeune homme studieux, faisant sous tous les rapports, moral, intellectuel et physique, la joie et l'orgueil de sa mère, l'honneur du Collège de Charleville. Mais, si son intelligence s'était magnifiquement révélée, sa vraie personnalité sommeillait encore. Il fallut, pour l'éveiller, l'impulsion d'un maître nouveau et le coup de fouet des événements.

(1) Publié dans la *Revue pour tous*, 2 janvier 1870.

CHAPITRE III

L'éveil du génie

L'année 1869 avait amené au Collège de Charleville trois nouveaux professeurs, également jeunes et licenciés frais émoulus : le professeur de seconde, déjà nommé, M. Duprez; le professeur de quatrième, M. Lenel, et le professeur de rhétorique, M. Izambard. Tous trois devinrent les amis de Rimbaud. Ils apportaient dans la vieille maison « l'esprit nouveau » et discutaient volontiers avec les élèves dont ils encourageaient les réflexions sur tous les sujets. Ernest Delahaye rappelle ces tournois « où l'on passait rapidement de la liberté de conscience à la liberté politique, où l'on commençait par l'Inquisition et finissait par le 2 Décembre ». Les plus grands dialecticiens étaient Arthur Rimbaud, le futur peintre Daubeil et celui qui devait devenir le conseiller général Desplous.

Très vite, Rimbaud attira l'attention de M. Izambard. Ce professeur de 21 ans devint pour lui un frère aîné plutôt qu'un maître. Esprit

hardi et brillant, poète lui aussi, épris du romantisme et de la République, il personnifiait l'audace, l'indépendance des « Jeunes » pendant les dernières années de l'Empire. L'assassinat de Victor Noir et l'arrestation de Rochefort avaient remué l'Université. On lisait la *Lanterne*, on ne rêvait plus que la chute du « tyran ». Rimbaud s'attacha à ce maître exceptionnel et lui emprunta des livres. Dès lors, adieu les bonnes lectures, les prix édités chez Mame, les classiques expurgés ! Il lut Juvénal et Pétrone, Rabelais et Villon, les Romantiques et les Parnassiens, Saint-Simon et Proudhon. En même temps, sa foi disparue, il se retournait avec âpreté contre le catholicisme qui l'avait bercé de sa consolante douceur. Il embarrassait le professeur d'histoire, l'abbé Wilhem, par des questions insidieuses sur la Saint-Barthélemy ou les Dragonnades. Puis, peu à peu, il délaissa certains cours.

Par contre, il se promenait sur les bords de la Meuse avec M. Izambard, et c'étaient, entre les deux amis, des discussions interminables. Rimbaud entendait l'appel impérieux de sa vocation : être poète, ah ! oui, comme ce Villon qu'il venait d'évoquer, dans sa *Lettre de Charles d'Orléans à Louis XI*, avec tant de divination et de coloris. « N'est-ce pas, sire, qu'il fait bon dire, sous les arbres, quand les cieux sont vêtus de bleu, quand le soleil clair luit, les doux ron-

deaux, les ballades haut et clair chantées ? » Lui aussi tendait les bras vers la vie, vers toute la vie. « Vivent les dames à rebrassés collets, portant atours et broderies ! » Mais vivent aussi « les tavernes flamboyantes, pleines du cri des buveurs heurtant les pots d'étain et souvent les flamberges ! »

Rimbaud rimait avec passion. Son professeur de mathématiques, M. Barbaisse, le surprit plus d'une fois en classe absorbé par un poème ébauché. Il allait jusqu'à mettre en vers ses versions latines. Tour à tour Romantique et Parnassien, il écrivit, pendant cette année de rhétorique, *Le Forgeron, Sensation, Soleil et chair, Ophélie*, etc.

Le Forgeron oppose, en une page épique digne des *Châtiments*, l'ancien régime déchu et la Révolution victorieuse, le jour où Louis XVI dut coiffer le bonnet phrygien.

> « Et dans la grande cour, dans les appartements
> Où Paris haletait avec des hurlements,
> Un frisson secoua l'immense populace.
> Alors de sa main large et superbe de crasse,
> Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,
> Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front. »

Ce forgeron, d'ailleurs, il l'a vu, Ernest Delahaye nous l'apprend. Un jour, il aperçut, écroulé dans une rue de Charleville, un ouvrier ivre qui répétait, stupide, hébété par l'alcool : « Je suis crapule, je suis crapule. » Voici la sensation initiale. Là-dessus, son imagination

travailla. L'abjection du peuple, n'est-ce pas aussi son abandon moral, ne vient-elle pas de sa souffrance, de la tyrannie qui pèse sur lui ? Rimbaud ne se gênait pas « pour apporter en classe d'histoire, dit Jean Bourguignon, des dissertations où il célébrait Marat et Robespierre, les invoquant dans des phrases telles : les Jeunes vous attendent ». Et, dans sa révolte contre les pouvoirs et les castes, il écrivit :

« C'est la crapule,
Sire, ça bave aux murs, ça monte, ça pullule,
Puisqu'ils ne mangent pas, Sire, ce sont les gueux...
Oh ! tous les malheureux, tous ceux dont le dos brûle
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,
Qui, dans ce travail-là, sentent crever leur front,
Chapeau bas, mes bourgeois, oh ! ceux-là sont des hommes ! »

Tout à fait pure et apaisée est, par contre, cette *Sensation* qui date de mars 1870 et qui nous dit ses courses aux environs de Charleville.

« Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue ;
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds,
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas ; je ne penserai rien.
Mais l'amour infini me montera dans l'âme ;
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien
Par la nature — heureux comme avec une femme. »

Cet amour de la nature a des assises philosophiques, et l'on a vu, avec raison, une profession de foi panthéiste dans le poème suivant : *Soleil et Chair* (mai 1870). Rimbaud pro-

phétise (il n'a pas 16 ans !) le « retour à la nature » de l'homme libéré du christianisme :

« L'idéal, la pensée invincible, éternelle
Tout le Dieu, qui vit sous son argile charnelle
Montera, montera, brûlera sous son front. »

Dieu, c'est le grand désir qui recrée éternellement le monde :

« Chair, marbre, fleur, Vénus, c'est en toi que je crois. »

L'Aphrodite finira par vaincre « l'autre Dieu » et elle surgira, jetant sur le vaste univers

« L'amour infini dans un infini sourire.
« Le Monde vibrera comme une immense lyre
« Dans le frémissement d'un immense baiser. »

Au fond, tout se lie et se tient dans cette âme qui fermente : Rimbaud est bohémien parce qu'il est révolutionnaire et panthéiste, parce qu'il s'insurge contre l'ordre social et l'ordre religieux. Mais peut-on être impunément bohémien à Charleville ? Il néglige avec affectation sa tenue, ses manières : « moi, je suis débraillé comme un étudiant ». Il devient nerveux, bizarre (l'âge ingrat, sans doute?). Mais son génie se dégage de sa gangue scolaire; son style, qui s'était complu aux douces et tristes musiques que font, autour d'*Ophélie*, les brises des saules et des roseaux, prend peu à peu une allure plus nerveuse, un accent plus mordant et plus agressif. Il scandalise ses camarades, ses voi-

sins, et comme on le voit par le poème intitulé : *A la musique,* il est dur et cinglant pour les paisibles habitants de sa ville natale :

(Place de la Gare, Charleville)

« Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

Un orchestre guerrier, au milieu du jardin,
Balance ses shakos dans la valse des fifres.
On voit, au premier rang, parader le gandin,
Les notaires montrent leurs breloques à chiffres.....

Le long des gazons verts ricanent les voyous
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes. »

Charleville ne lui a pas gardé rancune. Ses compatriotes ont l'esprit plus large qu'il ne voulait le croire, puisqu'ils ont aidé ses amis, en 1901, à lui élever un monument, sur cette même place qui fut l'objet de sa raillerie, à quelques pas du kiosque où, comme en juillet 1870, ils vont encore écouter la musique militaire.

Les événements tragiques d'août 1870 augmentèrent l'amertume et l'exagération révolutionnaire de Rimbaud. Après la distribution des prix, où il avait entendu un discours délicat de M. Lenel sur Virgile, mais aussi une harangue du procureur impérial formant des vœux pour son « auguste souverain », il se trouve seul, en proie aux mauvaises nouvelles, témoin aigri du

désordre de la mobilisation, M. Izambard est parti. A qui confier son âme inquiète et rebelle ? Lui qui est communiste et qui vient de rédiger un projet de constitution rationnelle inspiré à la fois de Jean-Jacques et de Babeuf, il rêve d'une République européenne et rejette tout nationalisme, à plus forte raison le nationalisme de l'Empire.

Il apprend les défaites de Frœschviller et de Forbach, l'isolement de Bazaine dans Metz, et n'a que des sarcasmes pour l'inutile agitation de Charleville. « Parce qu'elle est à côté de Mézières — une ville qu'on ne trouve pas — parce qu'elle voit pérégriner dans ses rues deux ou trois cents de pioupious, cette benoîte population, écrit-il le 25 août, gesticule prudhommesquement spadassine, bien autrement que les assiégés de Metz et de Strasbourg. » Mais, les jours suivants, Rimbaud s'énerve et s'irrite plus encore; les mauvaises nouvelles se succèdent : les Allemands « trouvent » le chemin des Ardennes.

Le 29 août (1), Mme Rimbaud se promenait avec ses enfants dans la prairie qui séparait alors Mézières de Charleville. Il faisait chaud, orageux. Soudain, Arthur quitta sa famille pour aller chercher, dit-il, un livre à la maison. Il ne

---

(1) C'est la date adoptée par P. Berrichon. Ch. Houin et J. Bourguignon fixent ce premier départ de Rimbaud au 3 septembre.

revint pas. Emportant une vingtaine de francs qu'il s'était procurés en vendant ses « prix » du Collège, il s'était jeté, sans billet, dans le train pour Paris. Son but, c'était d'y trouver la gloire, dans la Révolution ou dans la poésie, et peut-être dans l'une et dans l'autre.

On imagine aisément l'anxiété de sa mère, quand elle ne le vit pas revenir. Que lui était-il arrivé ? Etait-il la victime d'un accident ou la proie d'un coup de tête ? Et, dans ce cas, quelle idée avait bien pu s'emparer de lui ? Rien ne faisait prévoir une action aussi impulsive. Sans doute, il paraissait bien changé depuis quelque temps et son année de rhétorique l'avait fatigué. Mais la mère, qui ne soupçonnait pas la transformation profonde de son esprit, restait atterrée, désemparée. Qu'il eût secoué sa rigide tutelle, elle ne pouvait l'admettre un instant.

« Est-il possible, écrira-t-elle trois semaïnes plus tard à M. Izambard, de comprendre la sottise de cet enfant, lui si sage et si tranquille ordinairement? Comment une telle folie a-t-elle pu venir à son esprit ? »

Avec la nuit, l'inquiétude de Mme Rimbaud devint de l'affolement, du désespoir. Que l'on se reporte à cette fin du mois d'août 1870 ! Les Prussiens avançaient. On annonçait leur apparition du côté de Sedan. Le lendemain 30 août, l'armée française essuyait un échec à Beaumont. Et déjà, la veille, les rumeurs les plus

pessimistes parcouraient Charleville. Heures terribles en vérité pour Mme Rimbaud.

« Entraînant ses fillettes avec elle, écrit P. Berrichon, elle passa une grande partie de la nuit à parcourir les rues de Charleville et de Mézières dans un indescriptible état d'angoisse; interrogeant les cabarets, questionnant les groupes de jeunes gens qui allaient avec enthousiasme s'enrôler comme volontaires, scrutant les salles de la gare et les bords de la Meuse. »

Peine inutile ! Rimbaud était déjà loin. Dans le silence de cette nuit tragique où deux grandes armées s'apprêtaient pour la bataille, le train cahotant et comme pressé de fuir, l'emportait vers Paris. Ce départ marquait la fin de son enfance studieuse, le début de ses vagabondages. Sa mère, si énergique pourtant, faisait l'apprentissage des larmes.

CHAPITRE IV

Les vagabondages

A son arrivée à la gare de l'Est, Rimbaud ne put montrer de ticket et fut arrêté comme vagabond. Il protesta, se fâcha, refusa de donner son nom ou son adresse. La police impériale, qu'il irrita par d'absurdes menaces révolutionnaires, l'expédia à Mazas, et il ne fut libéré qu'après le 4 septembre, sur l'intervention de son professeur Izambard. Mais le démon de l'aventure le tenait et ne le lâcha plus. Tancé vertement par sa mère, comme on le pense, à son retour à la maison, il s'enfuit au début d'octobre, dans la direction de la Belgique.

Ce n'était guère le chemin de Paris, la route de la révolution ou de la littérature. Mais il avait son idée dans la tête. Il avait eu, comme camarade au Collège de Charleville, le jeune Des Essarts, fils du directeur d'un des quotidiens de Charleroi, et naïvement il espérait être engagé comme rédacteur à ce journal. Détour sans doute pour aborder les lettres, mais mieux valait cela que moisir à Charleville.

Le voilà donc parti, à pied, le long de la Meuse, dont l'automne commence à dorer les escarpements boisés. Nouzon, Monthermé, les Quatre-Fils-Aymon, les Dames-de-Meuse ! Il ne s'arrête nulle part, il s'enfonce dans la sauvage vallée, en proie à l'idée fixe. Ainsi que le racontent Jean Bourguignon et Charles Houin, il retrouve à Fumay un de ses anciens condisciples, Billuart, qui lui donne quelques tablettes de chocolat et une recommandation pour un sergent de mobiles en garnison à Givet. Là, il arrive, un soir, éreinté, et comme il ne trouve pas à la caserne (1) le sergent qui est justement de garde, il se couche dans son lit et s'arrange pour en déguerpir, sans être vu, le lendemain, avant le « réveil ». Puis, il franchit la frontière et prend la route de Charleroi. Etape pénible, accomplie d'une seule traite, le ventre vide ou à peu près. Et quand il se présente au directeur du journal, celui-ci le prend à peine au sérieux et l'éconduit. « Le soir, écrit-il à Billuart, j'ai soupé en humant l'odeur des soupiraux d'où s'exhalaient les fumets des viandes et des volailles rôties des bonnes cuisines de Charleroi, puis en allant grignoter au clair de lune une tablette de chocolat fumacien! » C'est la misère

---

(1) La caserne où Rimbaud passa la nuit, était le « Grand Quartier », brûlé par les Allemands en 1914. Victor Hugo l'a décrite dans *Le Rhin*, en 1842. et c'est là que J.-J. Weiss fut élevé comme enfant de troupe.

et la faim; que faire dans cette ville inhospitalière ? Il traverse le Hainaut et se dirige vers Douai où il compte trouver — une fois de plus — l'amitié et la bourse de M. Izambard. C'est l'époque de *Ma Bohème* (octobre 1870). Il passe ses journées sur la grande route, ses nuits dans les champs, au pied des meules.

« Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées !
Mon paletot aussi devenait idéal,
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal,
Oh ! là là, que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse,
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou. »

Sur les instantes prières de sa mère qui correspond avec M. Izambard, Rimbaud rentre à Charleville vers la fin d'octobre et cette fois, il n'en bouge plus jusqu'en février 1871.

Les Allemands s'approchent de Mézières. Le commandant de la place ordonne de raser tout ce qui peut gêner la défense. La foule du peuple dévaste les jardins, et l'on abat, près de Saint-Julien, les gros tilleuls du Bois-d'Amour. C'est l'époque des promenades avec Delahaye, autour de la ville. « Le rempart aux giroflées, l'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général (1). On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide. Le château est à vendre; les

---

(1) La maison du général Noiset, sur la route de Flandre.

persiennes sont détachées. » Delahaye a rapporté les longues conversations, parmi les jardins saccagés. « Il est, disait Rimbaud, des destructions nécessaires. Il est d'autres vieux arbres qu'il faut abattre; il est d'autres ombrages séculaires dont nous perdrons l'aimable coutume. Cette société elle-même, on y passera les haches, les pioches, les rouleaux niveleurs. On rasera les fortunes et on abattra les orgueils individuels. Il ne restera plus que la *nature.* » Et comme Delahaye protestait : « Où achèteras-tu, lui dit-il en cueillant une fleur, un objet de luxe et d'art d'une structure plus raffinée ? » Que lui importaient la guerre et les duretés de l'hiver ? Il s'en allait, sur les glacis neigeux, agaçant les mobiles placés en sentinelle et déclamant du Mallarmé : « Hosannah sur le cistre et sur les encensoirs ! » Ou bien, dans une cabane épargnée par la défense et blottie au fond d'un jardin, près du Bois-d'Amour, il s'enfonçait des heures entières pour lire du Leconte de Lisle ou du Théodore de Banville.

Entre temps, toujours tourmenté par le démon d'écrire, il envoyait des « proses » au *Progrès des Ardennes,* un nouveau journal démocratique lancé par le photographe Jacoby, et où il ne se faisait pas faute d'insulter « l'homme de Sedan », « l'homme au cœur léger », et Bismarck qu'il représentait ivre, penché sur la

carte de France et convoitant Paris. Il englobait dans le même mépris ceux qui envahissaient la France et ceux qui n'avaient pas su la défendre.

Mézières fut bombardé le 31 décembre 1870. Il eût voulu, ce jour-là, sortir avec Delahaye, comme d'habitude, mais sa mère inquiète avait fermé la porte et il ne put s'échapper qu'à 7 heures du soir. Le spectacle l'écœura : « C'est laid, laid, sans grandeur, une tortue dans du pétrole. » Puis ce fut l'occupation allemande, ce furent les réquisitions, les revues. Sarcastique, il faisait remarquer à Delahaye la méthode, la discipline allemandes, et si celui-ci soupirait : « Ah ! ces gens-là nous sont bien supérieurs », il se révoltait et, prophétiquement, découvrait leur fatalité : « Ils nous sont bien inférieurs... Les imbéciles! Derrière leurs aigres trompettes et leurs plats tambours, ils s'en retournent dans leurs pays manger leurs saucisses, et ils croient que c'est fini. Mais attends un peu. Les voilà maintenant militarisés à outrance, et pour longtemps, et sous des maîtres bouffis d'orgueil qui ne les lâcheront pas, ils vont avaler toutes les saletés de la gloire... Je vois d'ici l'administration de fer et de folie qui va encaserner la société allemande. Et tout cela pour être écrasés à la fin par quelque coalition ! »

La maison de Delahaye, au coin de la rue du Pont-de-Pierre, fut incendiée par le bombar-

dement et celui-ci émigra à Prix, puis au Theux. Mais Rimbaud n'avait pas peur des randonnées dans la neige et la boue, il allait le rejoindre et on les rencontrait tous deux, au mépris des ordres allemands, battant la campagne par tous les temps, pataugeant sur les routes gluantes. Tout cela valait mieux que le logis familial, si triste, si assoupi :

« La lucarne faisait un cœur de lueur vive
Dans la cour où les cieux bas plaquaient d'ors vermeils
Les vitres ; les pavés puant l'eau de lessive
Souffraient l'ombre des toits bordés de noirs sommeils. »

C'étaient aussi de longues stations à la bibliothèque de Charleville, où il dévorait les œuvres les plus étranges. Lui qui reniait alors Homère, Racine et Victor Hugo, toute la littérature, à l'exception de Verlaine, lui qui confondait dans le même mépris Classiques, Romantiques et Parnassiens, il harcelait le bibliothécaire, « le père Hubert » (1) de demandes incessantes et saugrenues. Il lui fallait surtout des livres bizarres : il se plongeait, au grand scandale des « habitués » dans les traités de sorcellerie, de cabale et d'alchimie. Verlaine écrit : « L'excellent bureaucrate que ses fonctions mêmes obligeaient à délivrer à Rimbaud, sur la requête de ce dernier, force contes orientaux

(1) Le « père Hubert » était loin d'être commode, et le vieil ami de Rimbaud, M. Louis Pierquin, se vit un jour expulsé par lui pour avoir osé demander, étant élève de seconde, les contes de La Fontaine.

et libretti de Favart, le tout entremêlé de vagues bouquins scientifiques très anciens et très rares, maugréait de *se lever* pour ce gamin et le renvoyait volontiers, de bouche, à ses chères études, à Cicéron, à Horace et à nous ne savons plus quels Grecs aussi. » Celui-ci ne se laissait pas émouvoir. Il s'obstina à demander « les ouvrages malsonnants aux oreilles du bibliothécaire ». Peut-être trouva-t-il là, dans quelque obscur grimoire, les doctrines sataniques des « Lucifériens », cette secte allemande du moyen âge dont il semble avoir connu la mystique, à en juger d'après *Une Saison en Enfer.* Il impatientait et effrayait les autres lecteurs. On grommelait autour de lui. Il s'irritait et prenait sa revanche... en vers. Ah! les *Assis* de la bibliothèque de Charleville, il ne les épargna pas, il les dépeignit avec méchanceté, « noirs de loupes... les poings crispés dans des manchettes sales » (1).

« Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
De leurs chaises ; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs.

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs percaliser leurs peaux,
Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux des crapauds...

---

(1) D'après Verlaine *(Poètes maudits),* Rimbaud aurait écrit *Les Assis* lorsqu'il était en seconde, c'est-à-dire en 1869. J. Bourguignon et Ch. Houin attribuent le poème à une époque ultérieure (janvier 1871), et c'est l'opinion que j'ai adoptée.

Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage.
Ils surgissent, grondants comme des chats giflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage !
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.

Et vous les écoutez cognant leurs têtes chauves
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors,
Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves
Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors... »

Mais quand il rentre chez lui, par les jours de neige et de brume de cet implacable hiver, il s'arrête dans la rue pour caresser les enfants qui, penchés vers un soupirail,

« regardent le boulanger faire
« le lourd pain blond. »

Quelle jolie vision ! Il oublie les petits vieux, les retraités qui, après le café, viennent se chauffer à la bibliothèque en lisant des almanachs ou des collections du *Monde illustré*, et il salue, d'une tape amicale, les pauvres gosses d'ouvriers tendus vers le four odorant. D'un magistral coup de crayon qui rappelle à Verlaine les croquis de Goya et avec cette couleur chaude et douce qui fait songer aux maîtres hollandais, il évoque les *Effarés*, les petits mendiants de Charleville, ceux qu'il a jadis connus dans la rue Bourbon :

« Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.
Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gros sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge
Chaud comme un sein.
Quand, pour quelque médianoche,
Façonné comme une brioche
On sort le pain.

Quand sous les poutres enfumées
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons,
Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres Jésus pleins de givre,
Qu'ils sont là tous,
Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
Entre les trous..... »

Il y a là, comme disait Verlaine, quelque chose de tendre, de gentiment caricatural, de cordial et de *bon*. La poésie jaillit « d'un jet franc, sonore ». L'âme de Rimbaud semble un instant calmée, et chante. Mais ce n'est qu'une trêve éphémère. La vie à Charleville ne tarde pas à lui peser; son démon l'agite de nouveau. Après la capitulation de Paris, les portes de sa destinée lui paraissent se rouvrir. A lui la liberté, la gloire !... Paris le fascine. Trois fois de suite, il va faire le voyage désiré.

La première fois — en février 1871 — il veut profiter des communications qui sont rétablies avec la capitale, et comme il n'a plus d'argent, il vend sa montre pour prendre le train. Arrivé à Paris, après une nuit passée sur un banc du

boulevard (1), un peu étourdi par le brouhaha et le mouvement, il s'en va frapper à la porte du caricaturiste André Gill. Elle était ouverte. Personne dans l'atelier. Il entre, et avec cette désinvolture qui le caractérise, il fait, chez l'artiste, ce qu'il avait fait à Givet, chez le sergent de mobiles : il trouve un divan, se couche et s'endort. Le soir, en rentrant, André Gill, étonné, trouve chez lui ce dormeur inconnu. « Hé! là! Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? » — « Je suis Arthur Rimbaud », et notre poète d'ajouter, en se frottant les yeux, qu'on avait bien tort de l'éveiller, car il faisait justement de si beaux rêves. « Moi aussi, reprend Gill, mais je les fais chez moi ! », et il le congédie doucement, en lui donnant toute sa bourse : 10 francs !... et plus d'un bon conseil.

Que faire ? Sans feu, sans logis, bientôt sans pain, par cette fin d'hiver rigoureuse ? Il erre huit jours au hasard, couchant sous les ponts ou dans les bateaux à charbon et, plein de rancune pour la ville qui ne l'a pas accueilli, il reprend, à pied, la route des Ardennes. Ce que fut ce voyage, par étapes, à travers des campagnes sillonnées d'Allemands, il est aisé de l'imaginer. Qui pourrait croire que ce vagabond

(1) Il n'était pas seul. Une amie, dont il n'a jamais parlé depuis, et qu'il semble avoir passionnément aimée, l'accompagna malgré lui et le quitta le lendemain de son arrivée. Cette brève aventure est restée son secret.

qui cherche un asile dans les fermes et se fait passer auprès des paysans pour un franc-tireur, est le brillant lauréat du Collège de Charleville ou le futur poète du *Bateau Ivre ?* Il arrive à la maison, une nuit, en loques, toussant à rendre l'âme. Sa mère le soigne, le renippe, le sermonne : elle voudrait le faire rentrer au Collège; qu'il termine au moins ses études ! Peine inutile : il est en lutte avec la société, va passer ses journées en fumant des pipes, avec son ami de Mézières, Ernest Delahaye, au fond d'une ancienne carrière de grès ouverte dans la colline de Saint-Laurent, et il parle déjà de repartir pour Paris.

L'occasion s'offre bientôt à lui de tenter, dans la révolution, la fortune qui ne lui sourit pas dans les lettres. La lueur rouge de la Commune palpite au fond de ses rêves et l'appelle. En mai 1871, il part, pour la troisième fois, toujours à pied, et sans un sou. Le voici fédéré. Il se présente aux fortifications comme une recrue de province, et demande à être armé. Ce n'est qu'un enfant pour les rugueux communards, mais sa mine inquiète et ses propos passionnés gagnent leur confiance. Ils font une quête à son profit. Il les régale tous du produit de la quête. Echange de générosités ! Pourtant, les insurgés s'inquiètent. La situation s'aggrave. Rimbaud s'enrôle bien dans les « Tirailleurs de la Révolution », mais à la caserne de Babylone

où il loge, il ne reçoit ni armes, ni équipement. C'est le désarroi et le désordre; comme il l'avoue dans le *Cœur volé,* l'ivresse lourde et désenchantée des chambrées le dégoûte, et il n'assiste qu'en spectateur à la fin de la guerre civile L'armée de Versailles pénètre bientôt dans la capitale, exterminant les suspects, et il n'a que le temps de s'enfuir.

Alors c'est une nouvelle randonnée vers les Ardennes; dans la forêt de Villers-Cotterets, la nuit, sous une lune de Raffet, comme dit Verlaine, il échappe par miracle à une patrouille de uhlans. Ce sont les mêmes fatigues, les mêmes misères, les mêmes dangers que lors du retour précédent. Et quand il arrive à Charleville, il est plus nerveux, plus amer que jamais. Humilié dans son génie qui a été méconnu, humilié dans sa foi révolutionnaire qui a été dégradée au spectacle des orgies de la Commune, il va être humilié dans son premier amour. Une idylle, qu'il ébauche avec la fille d'un industriel de Charleville, — un voisin — se brise dans le ridicule et la confusion, et dès lors son désespoir n'a plus de limites, sa révolte n'a plus de retenue. C'est pendant cette année 1871 qu'il écrit son invective : *Mes premières amoureuses,* et la plupart de ses poésies antireligieuses : *Premières communions* (1), *Les*

(1) De ce poème : *Premières Communions*, Verlaine converti « détestait bien haut l'esprit » qui lui rappelait « le Michelet sénile et impie », mais il admirait « la beauté effrayante ».

Pauvres à l'église, etc. Il effraie sa mère et ses sœurs par son irritabilité, il déconcerte les bourgeois de Charleville par son cynisme et son désordre, et les « gamins » du Theux, se moquant de ses cheveux longs, lui lancent des cailloux !

En septembre 1871, lui qui n'a pas encore vu la mer, il écrit le poème qui, peut-être plus qu'aucune autre de ses œuvres, l'a rendu célèbre : *Bateau Ivre*. Il y a là les audaces, les incohérences et les richesses du génie. Décidé à rompre avec les anciennes formules, les procédés traditionnels de notation littéraire qui ont fixé et usé le monde mobile et rebelle des sensations, aspirant à renouveler la frappe des mots qu'il trouve démonétisés, il inaugure ici son langage si violemment personnel. A l'arrangement logique des images connues, il substitue le jaillissement effervescent de nouvelles combinaisons verbales. Et dans ce poème qui s'enfle comme une libre marée, il dit, prophétiquement, grâce à un symbole sans cesse enrichi et sans cesse déployé, sa légendaire et pathétique destinée : tout voir, tout sentir, tout épuiser, après avoir tout lu, c'est là que tend sa curiosité passionnée, sauvage. Ecoutez le chant du *Bateau Ivre* :

« Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants ; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a CRU voir... »

Voici le fond des mers :

« J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs. »

La bateau sans pilote, entraîné à la dérive, dans l'ivresse des contemplations idéales, a tout vu :

« ... glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braise,
Echouages hideux au fond des gouffres bruns. »

Comme le poète, il a parcouru l'océan des idées et des images, « fileur éternel des immensités bleues ». Et, comme lui, il est las. Rimbaud aboutit ici au nihilisme intégral :

« Mais vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer ! »

A qui lire de tels vers, quand on a 16 ans et qu'on habite Charleville ? Ce n'est pas commode, assurément. Pourtant, parmi les quelques camarades de café que Rimbaud fréquentait (1), il y en avait surtout deux, d'esprit « avancé », que n'effrayaient pas trop ses productions : le « père Bretagne » et Deverrière. Bretagne était un « rat de cave » assez bohême qui, originaire de l'Artois, avait rencontré Verlaine à Fampoux (2) et se piquait de littérature.

(1) Outre Delahaye, Bretagne et Deverrière, il faut encore nommer le professeur Lenel, Ernest Millot et Louis Pierquin.

(2) Village natal de la mère de Verlaine, dans le Pas-de-Calais.

Deverrière était rédacteur au *Nord-Est*, alors le journal républicain des Ardennes. On imagine sans peine le trio d'amis attablé dans un café de la place Ducale, discutant autour de bocks souvent renouvelés, dans la fumée des cigarettes. Bretagne faisait valoir ses relations littéraires, Deverrière ses appuis politiques. Pourquoi Rimbaud restait-il en province ? Ah ! s'ils avaient son talent, ils ne consentiraient jamais à s'enliser à Charleville. Le jeune homme, qu'avaient grisé ses succès au Collège, mais qu'avaient refroidi ses premières expériences de Paris, reprenait confiance, se remettait à espérer, rêvait de nouveau cénacles et revues. Bretagne offrit d'expédier une lettre à Verlaine, et Rimbaud accepta avec joie cet intermédiaire. Il envoya au poète — dont il connaissait les *Poèmes Saturniens* et les *Fêtes galantes* — quelques spécimens de ses vers, entre autres les *Effarés*, et il lui demanda de l'aider à « percer », à faire un chemin. Verlaine, enthousiasmé par cet accent nouveau, l'invita à revenir à Paris et, après avoir consulté Léon Valade et Charles Cros, lui offrit l'hospitalité.

« La veille de son départ, raconte Ernest Delahaye, il voulut faire une dernière promenade aux environs de Charleville. C'était en septembre 1871, la lumière était glorieuse et douce, l'air léger d'une tiédeur charmante, tout invitait à l'espoir. Nous nous assîmes à la lisière

d'un bois (1). « Voici, dit-il, ce que j'ai fait pour *leur* présenter en arrivant. » Et il me lut *Bateau Ivre*. A l'audition d'une aussi éclatante merveille, je célébrai à l'avance l'entrée foudroyante qu'il ferait ainsi dans le monde littéraire. — Ah ! oui, reprit-il, on n'a rien écrit encore de semblable, je le sais bien. Et cependant. Ce monde de lettrés, d'artistes ! Les salons ! Les élégances ! Je ne sais pas me tenir, je suis gauche, timide, je ne sais pas parler. Oh ! pour la pensée, je ne crains personne, mais... Ah ! qu'est-ce que je vais faire là-bas? »

Rimbaud partait cette fois pour un séjour prolongé. Sa mère n'osait plus s'y opposer. N'était-il pas appelé par un poète connu ? Et s'il n'avait pas grande confiance, du moins se gardait-il de le lui montrer. Adieu Charleville, la Meuse vive et frissonnante sous l'arche du Vieux-Moulin, les remparts de Mézières, le Bois-d'Amour; adieu la place Ducale, aimée de Victor Hugo pour sa noble et grave ordonnance, avec ses arcades et ses hauts toits d'ardoise tombant sur ses façades Renaissance, et là, tout à côté, dans la rue du Petit-Bois, le café Dutherme où il lisait ses vers à Bretagne qui, corpulent et cordial, l'écoutait en caressant sa barbe et en fumant des pipes ! Deverrière lui donna 20 francs pour payer son train, et ses

(1) Le bois Fortant, aux environs d'Evigny.

amis l'accompagnèrent à la gare. Il s'en allait, non plus en vagabond, mais en voyageur. Sa mise était correcte. Sans doute, il paraissait bien jeune et on ne lui donnait pas 17 ans. « C'était, dira Verlaine plus tard, une vraie tête d'enfant, dodue et fraîche, sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore et de qui la voix, très accentuée en ardennais, presque patoisante, avait encore ces hauts et ces bas de la mue » (1). Il avait conservé l'ovale harmonieux de son enfance, et ces yeux « de nuit d'été », ces yeux « d'acier piqué d'or » à l'iris bleu serti d'un anneau plus sombre. Mais son teint s'était hâlé; sous ses cheveux châtains en désordre, son expression s'était un peu durcie. Sa bouche, charnue et rouge, a maintenant un pli d'amertume et d'ironie. Il a, dans son allure, quelque chose de violent et de volontaire, qui va inquiéter, à Paris, plus d'un de ses nouveaux amis.

---

(1) Verlaine écrivit encore ailleurs : « L'homme était grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux châtain-clair mal en ordre et des yeux d'un bleu pâle inquiétant. Ardennais, il possédait, en plus d'un joli accent de terroir trop vite perdu, le don d'assimilation prompte propre aux gens de ce pays-là, ce qui peut expliquer le rapide dessèchement, sous le soleil fade de Paris, de sa veine. » *(Les Poètes maudits).* « Rimbaud était plutôt beau, très beau..... une sorte de douceur luisait et souriait dans ces cruels yeux bleu clair et sur cette forte bouche rouge au pli amer : mysticisme et sensualité. » *(Les Hommes d'aujourd'hui).*

CHAPITRE V

Verlaine et Rimbaud : la double Bohême

« Venez, chère grande âme, on vous attend, on vous désire. » C'était avec une aussi flatteuse insistance que Verlaine avait invité Rimbaud. A vrai dire, ce n'était pas chez lui, mais chez ses beaux-parents que le poète offrait ainsi l'hospitalité. Il avait épousé, l'année précédente, la fille de M. Mauté de Fleurville, ancien notaire de Normandie, et, calme, assagi, il avait écrit pendant ses fiançailles *La Bonne Chanson*. Période de détente, qui marque à la fois une transformation dans sa vie et une étape dans son évolution littéraire. Le poète se dégage de la tradition parnassienne et il chante son bonheur sur un rythme plus souple, plus libre, qui fait déjà prévoir sa métrique nouvelle :

« La lune blanche
Luit dans les bois,
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée.....
O bien-aimée ! »

Mais, aussitôt après le mariage, ce furent les horreurs du siège, les beuveries aux remparts, l'énervement de la Commune. Verlaine reprit ses mauvaises habitudes. La jeune femme se lassait des scènes d'ivrognerie :

« Vous n'avez pas eu toute la douceur,
Cela, par malheur, d'ailleurs, se comprend. »

Et maintenant, voici que son mari lui imposait, dans la maison même de ses parents où tous deux habitaient, la présence de cet inconnu dont les manières étaient moins que distinguées et peu sociable le caractère. M. Mauté était absent. On prit patience pendant une quinzaine. Rimbaud se trouvait à la fois gêné et irrité par ce milieu bourgeois. Il passait ses journées avec Verlaine dans les cafés, et parfois tous deux rentraient ivres. Les scènes de ménage se multipliaient. Cela ne pouvait durer. On décida que Rimbaud irait loger chez des amis.

Il fut successivement hébergé par Théodore de Banville, par le physicien-poète Charles Cros, par le musicien Cabaner, jusqu'au moment où, grâce aux cotisations de quelques poètes, il s'installa, en janvier 1872, avec un maigre mobilier, rue Campagne-Première.

Verlaine était de plus en plus enthousiasmé par son nouvel ami. Son intelligence, sa vision originale, le fascinaient. Il l'introduisit dans

les milieux littéraires. Victor Hugo le salua, avec le laconisme solennel de sa vieillesse olympienne, du nom de « Shakespeare enfant » (1). Fantin-Latour le plaça, dans son célèbre tableau « Le coin de table », à côté de Léon Valade, d'Emile Blémont, de Verlaine, de Jean Aicard et de Camille Pelletan. Mais, malgré les efforts de Verlaine, Rimbaud ne réussit pas.

« Dans ce monde littéraire et artiste, écrivent justement J. Bourguignon et Ch. Houin, Rimbaud n'avait pas plié son esprit d'indépendance parfaite, son caractère entier, tenace et volontaire, mais forcément timide, où une pointe de fumisterie froide se mêlait à une sensibilité native et délicate. Aussi ne fut-il pour la plupart qu'un passant énigmatique, soulevant les mépris et les soupçons jaloux, et ne laissant que le souvenir d'histoires ambiguës et contradictoires. »

Un soir, au dîner des « Vilains Bonshommes » qui réunissait des écrivains comme Banville, Coppée, Hérédia, Jean Aicard et Richepin, des artistes comme Forain et Régamey, une altercation se produisit entre Rimbaud et le photographe Carjat (à qui nous devons, d'ailleurs, deux bons portraits du poète à cette époque);

---

(1) Dans une lettre du 25 janvier 1893 adressée à M. Louis Pierquin, l'éditeur Vanier met en doute ce propos. Il se serait agi de Glatigny, et non de Rimbaud !

Rimbaud, excité par la boisson, fonça sur son contradicteur avec la canne à épée de Verlaine et le blessa légèrement à la main. Ce fut assez pour qu'on décidât de l'exclure, à l'avenir, de ces dîners, et c'est ainsi que, peu à peu, celui qui était venu pour conquérir la littérature, ne fit que s'aliéner la plupart des littérateurs. Bien que Verlaine lui fût de plus en plus attaché — et cela commençait à faire marcher les mauvaises langues — Rimbaud, déçu, quitta brusquement la capitale en avril 1872.

Ce séjour de six mois ne lui fut pas inutile. En se heurtant à l'esthétique régnante du Parnasse, il prit conscience de son originalité. Les « morceaux » solidement organisés et agencés d'un Leconte de Lisle ou d'un Heredia ne lui suffisaient plus. Ils ne *rendaient* que l'extérieur des choses. Lui était, selon l'expression de Delahaye, un « sensationniste ». Ce qu'il cherchait, c'étaient des transpositions.

Lorsqu'il se promenait à travers le Louvre, avec le jeune Forain, pauvre et anarchiste comme lui, il sentait impérieusement le besoin « d'accorder » les arts du dessin et les arts du rythme, bien plus, de trouver un langage poétique qui intéressât à la fois *tous* les sens. C'est à cette époque qu'il écrivit le joli « tableau musical » intitulé : *Les Chercheuses de Poux,* dont Verlaine admirait tant le « charme frêle » et « le beau balancement lamartinien » :

« Quand le front de l'enfant plein de *rouges* tourmentes
Implore l'essaim *blanc* des rêves indistincts,
Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles *argentins*.

Elles asseoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air *bleu* baigne un fouillis de fleurs,
Et dans ses *lourds* cheveux où tombe la rosée,
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute *chanter* leurs haleines craintives
Qui *fleurent* de longs miels végétaux et rosés.....

Il *entend* leurs cils *noirs battant* sous les *silences*
Parfumés ; et leurs doigts électriques et *doux*
Font crépiter parmi ses *grises* indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Rimbaud veut nettement rénover l'art poétique. Il écrit l'effarant *Sonnet des Voyelles :*

« A, noir ; E, blanc ; I, rouge ; U, vert ; O, bleu : voyelles... »

Il est épris de sensations neuves et il les recherche au besoin dans l'ivresse, l'excitation de l'alcool ou du haschisch, les fumées de tabac. Il s'efforce de découvrir de nouveaux rythmes, et ses hardiesses prosodiques iront en s'accentuant jusqu'au moment où son vers, de plus en plus libre, l'amènera à la prose des *Illuminations.*

Il est inutile de souligner l'influence que cette esthétique ardente et juvénile put exercer sur Verlaine. Avec la *Bonne Chanson,* celui-ci s'écartait déjà de l'idéal parnassien. Au contact de son jeune ami, il va s'habituer à considérer la poésie comme une suite d'impressions personnelles, comme un timbre évocateur, comme une

vision. Plus tard, dans les recueillements de la prison de Mons, sous la poussée d'une fervente vie intérieure, sa technique s'assouplira plus encore. Il écrira les *Romances sans paroles,* mettant en pratique les préceptes qu'il exprimera en 1884 dans son *Art poétique :*

« De la musique avant toute chose,.....
..... De la musique encore et toujours
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée,
Vers d'autres cieux à d'autres amours..... »

Mais on devine déjà que Verlaine restera très en deçà des audaces de Rimbaud. Son tempérament de poète caressant et doux saura se mouvoir à l'intérieur d'une prosodie symétrique; sa tendresse câline se bercera de chansons voilées et assourdies :

« car nous voulons la nuance encore
pas la couleur ; rien que la nuance. »

Rimbaud, au contraire, aimera le choc des couleurs fulgurantes, la cascade des images heurtées, le flux et le reflux de la prose rythmée.

Il y a, entre les deux poètes, une différence fondamentale. Tous deux peuvent être bohèmes et vagabonds, mais Rimbaud est un cérébral et un volontaire, Verlaine un sentimental et un faible. L'adolescent au visage d'enfant a une intelligence lucide et aiguë, une énergie sauvage. L'autre, avec son masque qui tient à la fois du

Tartare et du faune, est le « pauvre Lélian » qui ne peut vivre sans amour et sans péché,

> « Traînassant sa faiblesse et sa simplicité
> Partout où l'on bataille et partout où l'on aime
> D'une façon si triste et folle en vérité ! »

Le premier est un visionnaire, un idéaliste forcené. Aucun compromis n'entre dans son âme intraitable : ni avec la littérature, ni avec la société; il quittera l'Europe et maudira la civilisation. Le second traînera sa poésie dans les cabarets, les églises et les hôpitaux, et passera naïvement du bouge au confessionnal.

Qu'il y ait eu entre ces deux natures si bien faites pour se compléter une affection profonde et qui prit chez Verlaine un accent passionné, cela ne peut, à la vérité, surprendre personne. Y eût-il, comme le dirent les ennemis de Rimbaud et les partisans de Mme Verlaine, autre chose qu'une ardente amitié ? Des biographes aussi différents, aussi opposés parfois que Lepelletier, Bourguignon, Delahaye et Berrichon, sont tous d'accord pour répondre *non*.

Quand Rimbaud quitta Paris en avril 1872, laissant à Verlaine ce manuscrit de la *Chasse spirituelle* qui n'a pas encore été retrouvé, il revint à Charleville pour y vivre assez seul. Il circulait toute la journée dans les environs, mû comme par un rêve intérieur, et la nuit, il travaillait, il écrivait des vers, il commençait ses *Illuminations*. « Mais cela ne mène pra-

tiquement à rien, lui disait sa mère. — Tant pis, répondait-il, j'écris, *il le faut !* »

Pendant ce temps, Verlaine s'aigrissait. Il ne lui fallait plus compter au foyer sur aucune compréhension, aucune indulgence. La naissance d'un fils n'avait pas rapproché les deux époux. Et il comparaît à son existence aride et vide les journées si riches et si pleines de l'hiver passé. Rimbaud lui manquait.

« O que nous mêlions, âmes sœurs que nous sommes,
A nos vœux confus la douceur puérile
De cheminer loin des femmes et des hommes
Dans le frais oubli de ce qui nous exile. »

Verlaine décida de changer d'air, de voyager, et rappela Rimbaud pour en faire son compagnon de route. Ils voulurent gagner la Belgique, mais au buffet d'Arras, dans le vain désir de mystifier les bourgeois, n'imaginèrent-ils pas de « jouer » les assassins et les échappés de bagne, en racontant les crimes les plus effrayants? Ils furent arrêtés et l'affaire aurait pu tourner mal. Après explications, on se contenta de leur interdire de poursuivre leur voyage et on les obligea à reprendre le train de Paris. Mais ils n'étaient pas hommes à s'avouer vaincus. Ils reprirent des billets pour Charleville. Ils ne pouvaient atteindre la Belgique par le Nord, ils feraient un détour par les Ardennes.

A Charleville, ils trouvèrent le fidèle Bre-

tagne. Tous deux se disaient suspects, plus ou moins proscrits à cause de leur attitude pendant la Commune, et leur prestige s'en trouvait, croyaient-ils, accru. Bretagne prit, à leur place, deux billets pour Vireux et leur donna, à titre de subvention, une vieille montre en argent, 2 francs... et une guitare. Et les voici qui traversent la frontière et s'en vont, à pied, vers Bruxelles, par Walcourt et Charleroi.

« Guinguettes claires,
Bières, clameurs,
Servantes chères
A tous fumeurs ! »

« Gares prochaines,
Gais chemins grands,
Quelles aubaines !
Bons Juifs errants. »

Mais la Belgique ne leur suffit plus. Ils s'embarquent, en octobre, à Anvers et passent en Angleterre. C'est l'époque des savoureux *Croquis londoniens* adressés à Lepelletier.

Cependant Mme Verlaine demande que la séparation de fait soit transformée en séparation judiciaire. Le poète s'irrite, s'inquiète, tantôt il espère une réconciliation avec la femme « aimée et détestée à la fois », tantôt il en rejette bien loin d'idée. Il est en proie à une invincible mélancolie :

« Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville... »

Les insinuations fielleuses sur la nature des

relations avec Rimbaud le révoltent. Et, d'autre part, la vie des deux vagabonds devient peu à peu intenable. Rimbaud se fatigue des doléances et des indécisions de Verlaine, des longues beuveries dans les bars londoniens (où il ne trouve pas les conversations littéraires du boulevard Saint-Michel). Il travaille, apprend l'anglais et le possède bientôt assez pour discuter avec un poète comme Swinburne, il voudrait stimuler Verlaine, l'arracher à ses paresses. « J'avais, en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du soleil, et nous errions, nourris du vin des Palermes et du biscuit de la route, *moi pressé de trouver le lieu et la formule* ». Et puis, quand l'argent manque (les leçons de français ne rapportent pas beaucoup), les caractères s'aigrissent, les reproches s'abattent drus comme grêle et détruisent la paix. En décembre 1872, Rimbaud abandonne « le pitoyable frère » et revient à Charleville.

Sa santé est délabrée, et, après deux ans de vagabondage et d'hygiène déplorable, ceci n'a rien d'étonnant. Au printemps 1873, à la suite d'un voyage à Londres où il est allé soigner Verlaine gravement malade, il rejoint sa famille à la campagne, à Roche. Oh ! ce n'était pas une résidence bien confortable que la propriété héritée du grand'père Cuif. La maison d'habitation, située sur la route d'Attigny à Vouziers,

avait été ravagée en 1870 par les Allemands, et, en 1873, dit P. Berrichon, les ruines des écuries et des granges incendiées étaient encore recouvertes de houblon sauvage et d'orties (1). Il fallait s'atteler au travail des réparations. Rimbaud aidait les ouvriers, maniant au besoin la pelle et la pioche. Mais il n'oubliait pas son œuvre, il continuait les *Illuminations* et commençait une *Saison en Enfer*, « espèce de prodigieuse autobiographie psychologique, dit Verlaine, écrite dans cette prose de diamant qui est sa propriété exclusive ». Qu'on se le représente alors, maigri, le teint plombé, sans force et sans joie, dans la maison dévastée comme sa propre jeunesse. La campagne plate n'a pas la fraîcheur et la variété des environs de Charleville, et elle ne l'attire pas. Il reste là pendant des heures, assis dans la cour, occupé à écrire sur ses genoux. « Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil. » Il revit son enfance; il ne regrette pas « sa vieille part de gaieté divine », mais « l'air sobre de cette aigre campagne alimente fort activement son atroce pessimisme ».

A peu près au même moment où Rimbaud s'installait à Roche, Verlaine, convalescent, venait se mettre au vert chez une vieille tante, à Jéhonville, dans les Ardennes. Ce fut pour

(1) La maison subit le même sort pendant la guerre de 1914.

lui une période de calme et de repos heureux. Les promenades dans ce pittoresque pays de Bouillon, la chère rustique, l'air de la forêt, la caresse sinueuse de la Semoy, tout cela lui fit du bien. Il avait terminé les *Romances sans paroles,* où se trouvent les « paysages belges » et les « aquarelles » londoniennes. Il était plein du souvenir de Rimbaud, à qui il voulait dédier son volume. Apaisé, il l'appela. N'étaient-ils pas l'un et l'autre guéris ? Pourquoi ne pas retourner ensemble à Londres? Rimbaud accepta. Il s'arrêta à Charleville, où il vit Ernest Delahaye qui l'accompagna jusqu'à Bouillon, et, après un joyeux dîner, les deux poètes partirent pour l'Angleterre. Ils s'embarquèrent à Anvers le 25 mai.

L'expérience fut désastreuse. Une nouvelle querelle survint à la fin de juin. Verlaine, repris par le désir d'un rapprochement avec sa femme, lui donna rendez-vous à Bruxelles et quitta brusquement Rimbaud. Mais sa mère ne put décider l'épouse blessée à l'accompagner et arriva seule. Alors, irrité, déçu, pris de remords d'avoir laissé Rimbaud à Londres sans un sou, Verlaine lui télégraphia de venir le rejoindre. Celui-ci arriva le 8 juillet, bien décidé à quitter cette fois Verlaine pour toujours, mais non sans avoir obtenu de lui l'argent nécessaire au retour dans les Ardennes. Il insista avec insolence. Verlaine se fâcha,

s'enivra, se fâcha de plus belle, et le 10 juillet, après une scène violente qu'il a racontée à plusieurs reprises, il tira sur lui deux coups de revolver. Rimbaud, légèrement blessé à la main, regagna la propriété de Roche, où se trouvait sa famille. Verlaine, arrêté, fut condamné à deux ans de prison et incarcéré à Mons.

C'était la fin de leur double bohème. Verlaine la chanta avec émotion dans le poème : *Laeti et errabundi.*

Nous allions — vous en souvient-il
Voyageur où çà disparu ? —
Filant léger dans l'air subtil,
Deux spectres joyeux, on l'eût cru !.....

Des paysages, des cités
Passaient pour nos yeux jamais las,
Nos belles curiosités
Eussent mangé tous les Atlas.

Fleuves et monts, bronzes et marbres,
Les couchants d'or, l'aube magique,
L'Angleterre, mère des arbres,
Fille des beffrois, la Belgique..... »

CHAPITRE VI

Verlaine professeur à Rethel

Après le drame de Bruxelles, Verlaine et Rimbaud séparèrent leurs voies. Une brève entrevue à Stuttgart, en 1875, faillit tourner mal et se termina par un pugilat. La littérature ne les rapprochait plus.

Lorsque Rimbaud revint à Roche, le bras en écharpe, le 20 juillet 1873, sa carrière d'écrivain était terminée. « J'ai créé, écrit-il, toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh ! bien, je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs. »

Le 2 novembre, jour des morts, il jeta au feu, à Roche, toute l'édition d'une *Saison en Enfer*. A 19 ans, il détruisait, volontairement, son œuvre et fermait pour toujours la bouche à son génie. Il réalisait cette parole prophétique : « Ma journée est faite. Je quitte l'Eu-

rope. L'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront. »

Ainsi il a tout épuisé : après la religion, la philosophie; après les doctrines sociales, la littérature ; après la poésie romantique, la poésie parnassienne; après les vers, la prose. Lui qui, selon l'aveu d'une *Saison en Enfer*, « réglait la forme et le mouvement de chaque consonne et se flattait, avec des rythmes instinctifs, d'inventer un verbe poétique accessible à tous les sens », lui qui voulait créer « l'alchimie du verbe » pour exprimer toutes les sensations, voici qu'il renonce à toute littérature, voici qu'il ne veut plus rien donner de lui-même et devient « avare comme l'océan ». Et comme le disent si justement Jean Bourguignon et Charles Houin, il va diriger son esprit vers des voies inexplorées, imposer à sa volonté les plus rudes entreprises; il va devenir un homme de savoir et d'action, « le *philomathe* fiévreux, le pèlerin des routes d'Europe, le voyageur jamais las des continents et des mers ».

Je ne le suivrai pas dans ses nouvelles aventures. On le trouve en 1876 à l'île de Java, en 1877 à Stockholm, en 1878 à Chypre, en 1880 à Aden. Il apprend l'allemand, l'italien, le hollandais, le russe, l'arabe. Tour à tour professeur, soldat, interprète de cirque, ingénieur, marin, il finit par se fixer en Abyssinie.

Il fonda un comptoir à Harrar, négocia avec Ménélick, fit d'intéressantes explorations et, après avoir ramassé une certaine fortune, dut revenir se faire amputer à Marseille à la suite d'une synovite du genou. Ramené à Roche, impotent et usé, il voulut se remettre en route pour l'Ethiopie, mais mourut à l'hôpital de Marseille, dans la souffrance et la résignation chrétienne, le 10 novembre 1891, à l'âge de 37 ans. Il avait disparu de la France littéraire depuis dix-huit ans !

La disparition de Verlaine, après le jugement du Tribunal de Bruxelles, ne dura pas aussi longtemps. Huit années s'écoulèrent avant qu'il ne revint à Paris en 1881, mais il se fit complètement oublier, lui aussi, cachant sa conversion dans le silence et la solitude. Quand on vint lui apprendre, dans sa prison de Mons, à l'heure du repentir et des bonnes résolutions, que sa femme avait obtenu la séparation de corps, il s'effondra. Voici que lui échappait le dernier espoir de reconstruire sa vie. « Je ne sais quoi ou qui me souleva soudain, me jeta hors de mon lit, sans que je pusse prendre le temps de m'habiller, et me prosterna en larmes, en sanglots, aux pieds du crucifix. » Il se confessa, lut les Pères de l'Eglise et communia. De cette époque datent les premiers poèmes de *Sagesse*. En 1875, sa mère, toujours fidèle, vint le chercher à sa sortie de prison et l'emmena

dans sa famille, à Fampoux. Les calmes horizons des plaines du Nord achevèrent de l'apaiser. Il voulut « faire peau neuve », recommencer sa vie. Il décida qu'il serait professeur. D'abord, pour se perfectionner en anglais, il obtint une place de répétiteur au pair dans la petite ville anglaise de Stirkney (1), puis, en octobre 1877, il entra comme professeur au Collège Notre-Dame de Rethel.

Comment cela s'était-il passé ? Oh ! bien simplement. A son retour d'Angleterre, il avait rencontré à Paris Ernest Delahaye. Celui-ci venait justement de quitter sa place à Notre-Dame de Rethel. « Ce que tu quittes si allègrement, lui dit Verlaine, serait pour moi le Paradis ! » Et huit jours après, au début d'octobre, il lui adressait, de Rethel, une lettre qui commençait ainsi : « Cher prédécesseur. » Sans lui expliquer son projet et sans perdre une minute, il avait pris le train pour Rethel et s'était présenté de sa part à M. Eugène Royer qui dirigeait, à Notre-Dame, l'enseignement moderne. Il offrit au brave homme d'être son adjoint pour le français et l'histoire, et de faire par dessus le marché un cours d'anglais. La rentrée approchait : il fut agréé sans hésiter.

---

(1) Sur Verlaine professeur en Angleterre. Cf. G. Jean-Aubry, *Revue de Paris*, 15 octobre et 15 novembre 1918.

Six semaines plus tard, le 14 novembre, il écrivait à Edmond Lepelletier :

« Je suis ici professeur de littérature, histoire, géographie et d'anglais, toutes choses amusantes et distrayantes. Régime excellent. Chambre à part. Nulle surveillance « pionnesque ». La plupart des professeurs, latin, grec, mathématiques sont ecclésiastiques, et je suis naturellement dans les meilleurs termes avec ces Messieurs, gens cordiaux, simples, et d'une bonne gaîté sans fiel et sans blague. En un mot, ceci est une sorte de « buen » pour moi, où j'ai la paix, le calme et la liberté de ma façon de voir, bienfait inestimable. Appointements raisonnables. » (1)

La ville lui parut « insignifiante », la campagne « pelée et crayeuse ». Malgré « les assez beaux bords d'Aisne ou du canal des Ardennes », il sortait peu. Rapidement, entre le déjeuner et la classe de l'après-midi, il dégringolait, pour faire quelques achats, par les rues étroites et mal pavées qui aboutissaient aux vieilles halles dont les toits de tuiles croulaient à pic sur les piliers trapus. Puis il remontait pieusement vers l'église au beau portail flamboyant « digne d'être vue, écrit-il, mi-partie gothique, avec sa tour du XVe siècle ».

Il fut un professeur original. Pour enseigner

(1) 800 francs par an, nourri, logé, chauffé et blanchi.

l'histoire, il ne connaissait ni Mignet, ni Thiers, à peine Michelet dont il n'avait lu que la *Révolution française* et la *Renaissance*. Il possédait bien l'anglais, mais sa prononciation était douteuse, et sa méthode lui attira plus tard les plaisanteries de Stéphane Mallarmé. Quant aux explications des classiques, il était capable d'en faire d'excellentes, et son cours de littérature française ne manquait, certes, ni de profondeur ni d'ingéniosité. Dans l'ensemble, on fut satisfait de son enseignement.

Son attitude étonnait un peu. A force de s'observer, il devenait guindé. A le voir ainsi sévère et silencieux, les bons prêtres supposaient bien qu'il avait été malheureux. Ils ne savaient rien d'un passé qu'il tenait jalousement secret, mais sa culture, ses allusions à des voyages à l'étranger leur laissaient croire qu'il avait eu des revers de fortune et s'était fait professeur pour gagner sa vie. Ils ne se doutaient pas que ce « laïc étrange » était un des premiers poètes de leur époque, et peut-être le plus grand lyrique chrétien des temps modernes. Ils ne le voyaient qu'à table, dans le grand réfectoire profond et voûté comme une crypte, où il mangeait, à côté d'eux, face aux élèves, sur l'estrade réservée aux professeurs. Mais, pendant les repas, le silence était prescrit par les règlements, et notre Verlaine, le crâne penché sur son assiette, écoutait reli-

gieusement les lectures édifiantes que faisaient alternativement les « grands ».

Pourtant, peu à peu, il s'acclimata. Le professeur de Rhétorique, le gros abbé Dogny, que beaucoup d'entre nous ont encore connu à Saint-Remy de Charleville, l'attirait par sa science profonde et joviale, son élévation d'âme et sa bonté. Il orienta sa pitié de néophyte vers le culte de la Vierge, et c'est indirectement à lui que l'on doit l'inspiration si tendre et si filiale de certains poèmes :

« Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.....
Siège de la sagesse et source de Pardons..... »

Il présenta Verlaine à l'abbé Miette, le professeur de quatrième, petit homme à lunettes qui était un lettré délicat et un esprit indépendant, et qui s'avouait républicain. Enfin, il y avait là un répétiteur, Paul Sacré, ancien ouvrier confiseur, qui avait été mutilé en 1870 et qui voulait maintenant acquérir « de l'instruction ». Verlaine se prit d'amitié pour cette âme candide et joyeuse, et, le bon vin aidant, sa nouvelle « sagesse » cessa d'être renfrognée et fleurit de bons mots, de blagues et de verve taquine.

La vie s'écoulait, régulière et facile. Les retraites, les missions, les visites archiépiscopales, les fréquents exercices de piété, tout cela formait autour de l'ancien vagabond une

atmosphère d'encens et de cire parfumée, chargée de religiosité et favorable à l'éclosion des dernières fleurs mystiques du livre de « *Sagesse* ».

Le poète qui a été ballotté par les tourments de l'époque moderne, se sent pris d'un nostalgique amour pour les siècles de foi. Tantôt le XVIIIe,

« Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie,
Quand Maintenon jetait sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin... »

Tantôt le

« Moyen-Age énorme et délicat,
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste »

Il veut une croyance à la fois ardente et simple :

« Haute théologie et solide morale,
Guidé par la folie unique de la croix,
Sur tes ailes de pierre, ô folle cathédrale. »

Mais là où il atteint la plus pure beauté, c'est quand il chante ses repentirs, étale sa confiance, comme dans le merveilleux poème :

« O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,
Et la blessure est encore vibrante.....

ou dans le frémissant dialogue écrit jadis à Mons, où le Dieu compatissant et l'âme retrouvée rivalisent d'amour, l'un plein de pitié, l'autre d'humilité et de tendresse :

« Mon Dieu m'a dit : mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne.....
... J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme,
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas ! »

Cette religion de Verlaine à Rethel, ce n'est pas le panthéisme littéraire de certains romantiques ou même la religiosité d'un Lamartine, c'est la simple foi catholique qui lui fait mépriser « l'anglicanisme impérieux et rêche » et célébrer l'Eucharistie :

« J'aime Dieu, son Eglise, et ma vie est de croire... etc. »

Tels sont les vers qu'il écrit, la nuit, après la correction des copies, dans sa petite chambre qu'il a ornée — fantaisie de poète ! — de crépons japonais et d'images de la Vierge et de saint Joseph. Il est logé au premier étage d'un petit pavillon séparé, juste au-dessus de la loge du concierge. Sa fenêtre s'ouvre sur le chemin de ronde qui divise en deux parties les bâtiments du collège, et le nouveau converti entend, les soirs d'été, le chuchotement des amoureux qui passent, bras dessus bras dessous, dans l'allée déserte. Vains appels du monde ! Il est maintenant loin de la vie. Pourtant il a, lui aussi, une femme et un enfant dont l'éloignent les jugements des tribunaux. Un scrupule surgit dans son esprit : il a caché à tous son passé. N'est-il pas coupable vis-à-vis de cette accueillante maison de Notre-Dame ? Comment se débarrasser de ce poids, de ce

lourd silence ? La distribution des prix arrive. Elle a lieu, comme toujours, en plein air, dans la grande cour. Sur l'estrade dressée au fond, sous la marquise, éclatante d'oriflammes, solennelle comme un reposoir, le cardinal archevêque de Reims, Monseigneur Langénieux, offre son anneau à baiser et couronne les enfants sages. C'est lui le chef hiérarchique de la communauté. Son habitude est de recevoir en particulier, après la cérémonie, les professeurs qui sollicitent une audience. Dès lors, pourquoi hésiter ? A quoi bon chercher d'autre confident ? Ni les collègues, ni le directeur n'ont besoin de savoir, mais le cardinal est à la fois le maître et le père. Et Monseigneur Langénieux apprit, ce jour-là, pour l'oublier le lendemain, l'orageuse destinée du poète des *Fêtes galantes !*

La seconde année d'enseignement fut peut-être un peu moins sage. Verlaine s'était apprivoisé. Au début de son séjour, après le déjeuner, il buvait tranquillement son café « fabriqué par sa blanche main dedans son propre logis », mais quand il fut plus « liant », il fut plus d'une fois invité à fumer un cigare et à prendre « un verre de doux », dans la chambre de l'abbé Dogny, en compagnie de quelques bons collègues. Et puis, comme le dit Ernest Delahaye, à Rethel, on buvait du vin aux repas ! Oh ! sans le moindre excès, un

litre pour quatre. Mais pour Verlaine qui en avait perdu l'habitude en Angleterre, ce fut le réveil des vieilles tentations, et bientôt on le vit aller chercher son litre tous les jours, chez l'épicier le plus proche. Il recevait aussi ses amis et les manuscrits de *Sagesse* cédèrent la place, sur la petite table, aux bouteilles de cognac. Bien plus, lui qui ne bougeait guère des cours du collège, il reprit le chemin du café, et là, s'il se refusait l'absinthe, il se récompensait de sa méritoire abstention en absorbant force vermouth et bitter.

Quoi d'étonnant, si notre homme s'énerve, si sa paisible gaîté alterne avec des dépressions et des mélancolies :

> « Un grand sommeil noir
> Tombe sur ma vie,
> Dormez, tout espoïr,
> Dormez toute envie. »

Le collège commence à lui peser. Il est assez fort, pense-t-il, pour affronter le siècle, avec ses devoirs, ses luttes, ses dangers. Ah ! s'il pouvait rentrer en grâce auprès de sa femme, retrouver son fils, l'élever, l'éduquer, maintenant qu'il a de l'expérience ! A la rentrée d'octobre 1879, des remaniements dans l'organisation des études à Notre-Dame entraînent la suppression des cours de Verlaine. Signe de la destinée ! Indication de la Providence ! C'est un « coup de fouet », dit-il, pour l'inciter à

reprendre sa marche sur les grands chemins de l'existence. Il envoie Ernest Delahaye en ambassade auprès de son beau-père, M. Mauté. Peine perdue ! l'ancien notaire reste inflexible, et Verlaine n'a plus pour l'accompagner sur sa route que le remords et la souffrance d'avoir perdu son enfant.

« O Jésus, vous voyez que la porte
Est fermée au devoir qui frappait,
Et que l'on s'écarte à mon aspect. »

On devine sa douleur. Lui qui, à Notre-Dame, a vécu au milieu d'une jeunesse bavarde et vigoureuse, au milieu de tous ces petits Ardennais des campagnes dont beaucoup venaient seulement passer trois ou quatre années au collège, il a senti frémir en lui le sentiment paternel. Et voici justement qu'un de ses plus chers élèves, Lucien Létinois, retourne dans son village, où il va être cultivateur. Privé de son fils, Verlaine l'a adopté. Pourquoi n'irait-il pas le rejoindre ? Il vivrait simplement, d'une vie rustique et forte, ferait valoir des terres, gagnerait la paix de l'âme en gagnant son pain quotidien, parmi les plantes et les bêtes ?

C'est ainsi que se termine l'histoire de son professorat. Longtemps après, les braves abbés apprirent quel étrange collègue ils avaient hébergé. Un poète ! Et lequel ! L'abbé Dogny, à en croire Edmond Lepelletier, évoqua le souvenir classique d'Apollon chez Admète. Sans

doute, de bien vilains bruits couraient sur lui. Mais c'était un « bon esprit », et si ses poèmes chrétiens n'étaient pas toujours des cantiques très orthodoxes, n'avait-il pas pris parti pour les religieux expulsés par un gouvernement impie ?

« Vous reviendrez bientôt les bras pleins de pardons,
Vous reviendrez, vieillards exquis..... »

En 1897, un an après la mort de Verlaine, les anciens élèves du Collège Notre-Dame organisèrent à Paris un banquet commémoratif, où M. Jean Bourguignon prononça l'éloge du poète professeur (1). Mais à Rethel, peu à peu, l'oubli se faisait. J'ai fait moi-même mes études secondaires à Notre-Dame, et pendant les six années que j'y ai passées, je n'ai jamais entendu mentionner son nom. Verlaine n'y a laissé aucun souvenir. N'est-il pas juste de rappeler aux Rethélois qu'ils ont jadis accueilli un grand poète, dans ce Collège Notre-Dame qui a heureusement échappé aux destructions allemandes ?

(1) « Le menu, dessiné par M. Thiéry, d'après les documents de F.-A. Cazals, représentait le poète en buste, contemplant du haut de son piédestal, gardé par la Renommée, la ville de Rethel et son collège, se détachant au fond dans une auréole ensoleillée. » (*Echo de Paris*, 9 février 1897).

CHAPITRE VII

Verlaine cultivateur à Juniville

C'est d'abord à Coulommes, petit village de la région d'Attigny, que Verlaine rejoignit, en automne 1879, son élève tendrement aimé, Lucien Létinois.

Ce jeune Ardennais était un grand garçon pâle et maigriot de 18 ans. Les biographes de Verlaine sont loin d'être d'accord sur sa nature et son genre d'esprit. Edmond Lepelletier, assez dur, l'appelle « un berger d'opéra-comique... Colas à la ville » et il le trouve « prétentieux et sentimental ». Alphonse Séché lui attribue « une intelligence plus qu'ordinaire ». Mais pour Ernest Delahaye, il a « une belle intelligence claire », et c'est sans doute lui qui a raison, car il l'a bien connu plus tard, en 1882, à Paris, où il lui a même procuré une place de professeur libre. Voici comment il le dépeint :

« Sa figure, aux traits réguliers, mais non mièvres, légèrement hâlée par l'air des champs, aux yeux bruns et vifs, a une expression de

bonne foi, d'énergie. Le regard doux, candide et résolu, se plante bien droit dans celui de l'interlocuteur. La parole, presque débarrassée de l'accent local et correcte, aisée bien plus qu'il n'est d'ordinaire chez les paysans, révèle un esprit curieux, lucide et parfaitement sain, remarquablement développé du reste, et s'ouvrant à toutes sortes de questions grâce à l'influence de Verlaine dont on retrouve les opinions et les tours de phrases. »

Sans doute ce portrait n'est pas celui de l'élève; c'est celui du jeune homme qui, son service militaire accompli, débute dans la vie à 22 ans; mais il faut bien admettre que Lucien Létinois n'était pas, au moment où Verlaine le rejoignit, qu'un « rustre dégrossi ».

Le poète passe quelque temps à Coulommes, comme pensionnaire, chez les parents de son ami. Ce sont d'abord deux ou trois semaines de promenade, de lecture et de rêverie. Mais peu à peu son dessein s'affirme : il veut devenir agriculteur. Sa mère, qu'il consulte, redoute pour lui les tentations de Paris et la carrière incertaine de poète lyrique. C'est cela ! Qu'il se mette à la terre; elle est fille de propriétaire et s'y connaît un peu. Elle l'aidera. Et puis, le père Létinois, qui a son idée derrière la tête, l'encourage dans son projet, Lucien initiera son maître aux travaux agricoles, et qui sait, pense-t-il à part lui, peut-être héritera-t-il un jour du

bien de « Monsieur Verlaine » ? D'ailleurs on pourrait toujours s'associer. Les vieux ont de l'expérience. Et le poète, convaincu, demande à sa mère 30.000 francs qui représentent sa part de l'héritage paternel. Plein d'espoir et le cœur tremblant de bonheur, il achète une ferme à Juniville, dans le Rethélois. L'acquisition est faite au nom du père Létinois. Ne faut-il pas prendre ses précautions vis-à-vis de sa femme, car si elle le savait maintenant propriétaire, elle pourrait exiger qu'il lui serve une pension (1).

Verlaine et Lucien s'installent donc, avec la mère du poète qui vient, au début, tenir leur ménage, dans le gros bourg affairé que divise la Retourne. Il y a de l'animation. Les filatures de laine et le commerce des bestiaux sont prospères. Le pays est actif. Verlaine a autour de lui l'exemple du travail et s'attelle résolument à la besogne. Il apprend à soigner les bœufs et les moutons; il suit, dans les champs, avec un regard attendri, la silhouette élancée de celui qu'il appelle son fils.

> « J'y voyais ton profil fluet à l'horizon
> Marcher comme à pas vifs derrière la charrue,
> Gourmandant les chevaux ainsi que de raison,
> Sans colère et criant : diah ! et criant : hue !
> Je te voyais herser, rouler, faucher parfois,
> Consultant les anciens, inquiet d'un nuage,
> L'hiver à la batteuse ou liant dans les bois,
> Je t'aidais, vite, hors d'haleine et tout en nage. »

---

(1) Le jugement de séparation obligeait Verlaine à remettre à sa femme 1.200 francs par an qu'il n'avait jamais été en état de payer.

Il est heureux, croit à la réussite de sa tentative, se rassure lui-même avec un chant pur et léger, un chant qui vole :

« Le petit coin, le petit nid
Que j'ai trouvés,
Les grands espoirs que j'ai couvés,
Dieu les bénit ! »

Etrange fermier sans doute, mais plein de bonne volonté. Ne disons pas avec Alphonse Séché « qu'on ne le vit jamais la bêche à la main ou poussant la charrue ». Au début de son séjour à Juniville, il essaie sincèrement le métier de cultivateur.

Il aime d'ailleurs la vie rustique, les promenades au grand air, dans les terres labourées, ou le long de la Retourne. Il s'habille à sa guise, use ses vieux vêtements. Aucune entrave, aucune gêne :

« Ma pauvreté ! ma solitude !
Pain dur, lit rude,
Quel soin jaloux ! l'exquise étude ! »

N'oublions pas qu'il est d'origine terrienne. Rappelons-nous ses vacances heureuses et libres dans les campagnes plantureuses de l'Artois ou sur les bords de la Semoy. Il adore « le pain de ménage », le « gâteau mollet » bien doré sur la nappe fleurant la lessive. Et les champs qui, dans le Rethélois, s'étendent à perte de vue, dans la lumière blanche de l'été :

« L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère ;
La plaine, tout au loin, couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère ;

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil, tranquille auteur des moissons mûres,
Et qui travaille encore imperturbablement
A gonfler, à sucrer là-bas les grappes sûres (1).

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
Nourris l'homme du lait de la terre et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.
Moissonneurs, vendangeurs, là-bas, votre heure est bonne ! »

Pourtant l'entreprise ne marche qu'à moitié. Ce qui nuit à son succès, ce n'est pas tant son esprit chimérique et rêveur que la reprise de ses mauvaises habitudes. S'il ne perdait son temps qu'à faire des vers et à épier le jeu du soleil dans les branches ? Mais là, dans la simplicité de la nature, il sent son cœur se dilater, oublie la retenue qu'il s'était imposée à Rethel, éprouve le besoin d'avoir des amis, et l'auberge l'attire.

Cela commence timidement. Il faut bien aller à la messe et aux vêpres, quand on est bon catholique. Lucien aussi est pieux et « pratiquant ».

« Le Dimanche, en l'éveil des cloches, tu suivais
Le chemin des jardins pour aller à la messe..... »

Mais en face de l'église, il y a l'estaminet, et, quand, bien encastré dans les stalles du chœur, à côté des membres de la Fabrique, on a chanté

(1) « Sûr », adjectif bien ardennais, qui signifie : aigre, acide.

psaumes et cantiques une heure durant, il est permis de se rafraîchir à la sortie de l'office.

Verlaine se lie avec les habitants. Les petits rentiers l'invitent à faire « une partie de piquet » et, pour lui, vont chercher la vieille bouteille « derrière les fagots ». Les paysans l'aiment parce qu'il n'est pas « fier », et lui se délasse en leur compagnie. Il goûte leur bon sens, leur sociabilité, leur façon de vous taper familièrement sur l'épaule, la saveur de leur patois et de leur eau-de-vie de marc. Quand il les rencontre dans la rue, il s'arrête pour leur demander « quelles nouvelles ». Alors on fait « un bout de causette ». Mais, au lieu de rester là « quillés » devant le cabaret sur « le pas de la porte », si l'on entrait pour « prendre un verre, trinquer un coup » ? Verlaine ne se fait pas prier et comme il parle bien, avec humour et finesse, les paysans approchent, la « tablée » grossit, et chacun veut payer « sa tournée ». Un autre jour, c'est la partie de cartes. Or, on sait qu'une partie de cartes ne finit jamais : il y a « la revanche », il y a « la belle ». Autant de parties, autant de tournées ! Les chopes d'abord, puis les « petits verres ». Ce régime, c'est la faillite de la sagesse.

Ajoutez à cela qu'au bout d'un an il se trouve seul. Lucien part pour le régiment. Verlaine, qui l'a préparé à l'examen du volontariat, sent le vide de son absence. Il se console à l'auberge.

La ferme périclite. Et par une touchante contradiction, alors que l'abandonnent déjà ses bonnes résolutions, il entretient avec « son fils adoptif » une correspondance édifiante. Qu'il soit discipliné, obéissant, fidèle à ses convictions religieuses, qu'il reste sobre et pur ! Autant de conseils répétés encore, quelque temps plus tard, dans les nobles pages sur les devoirs du soldat, dans le *Voyage en France par un Français*.

Mais voici une bonne surprise. Le régiment d'artillerie de Lucien vient faire ses écoles à feu au camp de Châlons. « Mon fils est brave, il va sur son cheval de guerre... » Verlaine prend le train tous les dimanches ; lui qui est fils d'officier et a gardé une âme de patriote, il est fier de voir Lucien en uniforme :

« Je te vois encore à cheval
Tandis que chantaient les trompettes
Et ton petit air martial
Chantait aussi, quand les trompettes...

Je te vois autour des canons,
Frêles doigts dompteurs de colosses
Grêles voix pleines de « Crés noms »,
Bras chétifs vainqueurs de colosses..... »

Le service militaire de Lucien n'a pas été, comme le croit Edmond Lepelletier, « brutalement abrégé par la mort ». A la fin de son volontariat, le jeune homme fit un bref séjour en Angleterre, où Verlaine l'envoya pour perfectionner son anglais et alla le rechercher.

A la même époque (1881), le poète réussit à faire éditer *Sagesse* par la « Société générale

de librairie catholique », mais cette bonne maison de la rue des Saints-Pères n'avait qu'une clientèle de dévotes de province et sa maigre publicité ne dépassait pas les annales de sociétés pieuses et les bulletins paroissiaux. Les catholiques ne s'intéressèrent pas à ces « sentimentalités ». La grande presse et le monde littéraire ignorèrent ces poèmes catholiques. Ce fut « un four ».

Ce n'était rien cependant à côté du désastre qui menaçait Verlaine. A Juniville, les choses tournaient mal. Le père Létinois s'était endetté pour vouloir trop « s'arrondir », puis il eut, coup sur coup, de mauvaises récoltes. Il fut l'objet d'une saisie. On dut vendre la ferme qui lui appartenait nominalement. Verlaine retourna à Juniville et y resta pour la liquidation. Sur les 30.000 francs jetés dans l'entreprise, il parvint à en sauver à peine la moitié qu'il rendit à sa mère.

« Notre essai de culture eut une triste fin..... »

Verlaine a-t-il été « roulé » par le père Létinois, comme le laisse entendre Alphonse Séché? Pour celui-ci, le paysan madré, sachant combien le poète était naïf, peu pratique et inexpérimenté, pressentait un échec qui lui laisserait son « bien ». Ernest Delahaye est, à bon droit, plus indulgent. Le vieil Ardennais n'a pas eu en effet plus de chance que Verlaine, et il ne

pouvait prévoir sa propre déconfiture. S'il a « bazardé » la ferme de Juniville, ce n'est pas « pour en mettre le bénéfice en poche », c'est pour payer ses dettes et sauver son honneur. Il vint s'établir à Paris, fuyant le village témoin de son infortune.

Delahaye, toujours serviable, procura bientôt à Lucien une place de professeur à l'Institution libre dirigée par M. Esnault, rue d'Aguesseau, à Boulogne-sur-Seine. Verlaine s'installa avec sa mère dans le voisinage.

C'est alors que la plus grande épreuve fondit sur lui. Brutalement Lucien fut emporté en trois jours par la typhoïde. Le poète assista à son agonie à l'hôpital de la Pitié, l'ensevelit à ses frais et presque de ses mains, devant les vieux parents inertes de douleur. Ainsi s'en allait le fils de son cœur et de son esprit. Toutes les images charmantes de leur compagnonnage affluent à son cerveau : les classes de Rethel, les bords de la Retourne, le camp de Châlons, les parcs de Londres. Et maintenant il se retrouve seul avec son désespoir. Comme Victor Hugo après la mort de sa fille à Villequier, il souffre et se soumet :

« Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu, votre loi.
Vous châtiez bien fort. Mon fils est mort, hélas !
Vous me l'aviez donné, voici que votre droite
Me le reprend, à l'heure où mes pauvres pieds las
Réclamaient ce cher guide en cette route étroite.
Vous me l'aviez donné, vous me le reprenez.
Gloire à vous..... »

Telle est la destinée de Lucien Létinois, associé aussi étroitement que Rimbaud à la souffrance, à la misère et au génie de Verlaine. De ces deux Ardennais que le hasard mit sur sa route, l'un lui fut attaché par un sentiment fraternel et dominateur, l'autre par une affection soumise et presque filiale. Rimbaud était toute révolte et tout frémissement. Nature géniale, il avait des jeunes Titans l'orgueilleuse impiété. Létinois était doux et pieux. Il se rendait bien compte qu'il eût vécu, dans son village natal, d'une existence plus paisible, plus modeste et plus heureuse, s'il n'eût pas rencontré Verlaine, mais il ne récriminait pas contre le destin.

« Je lui dois, disait-il à Ernest Delahaye, beaucoup de reconnaissance, et je l'aime beaucoup à cause de sa bonté pour moi, de son affection si grande, malgré ses défauts, malgré sa légèreté et ses émotions continuelles. Si je ne l'aimais pas, je ne vaudrais pas cher; si je l'accusais, je serais injuste, puisque ses intentions étaient bonnes. »

Oui, ses intentions étaient bonnes. C'est là le jugement auquel on est bien forcé d'aboutir, chaque fois qu'on parle de Verlaine. Le voici de nouveau désemparé, livré à lui-même et à toutes les tentations. Il cherche à retrouver sa place de jadis à l'Hôtel de Ville : vaines démarches ! Alors, plus fréquemment qu'il ne le faudrait, il vient s'asseoir chez Courtois, un

ancien cafetier de Rethel qu'il a retrouvé marchand de vin à la Roquette. Entre les verres de rhum, on parle du passé, du bon vieux temps de Notre-Dame, de ce pauvre Lucien, si gentil autrefois dans son uniforme de collégien et maintenant couché au cimetière d'Ivry. Et quand il rentre chez lui, Verlaine épanche en vers sa douleur ravivée. Dans son prochain recueil, qu'il intitulera : *Amour,* il élèvera à la mémoire de son ami un émouvant monument lyrique.

CHAPITRE VIII

Verlaine à Coulommes

Verlaine resta à Paris jusqu'en 1883. Il se remit à fréquenter les milieux littéraires, non plus ses anciens amis les Parnassiens, devenus célèbres et quelques-uns même « Immortels », mais les jeunes gens qui se réclamaient de lui et se gratifiaient déjà du titre de « Décadents » ou de « Symbolistes ». Professeur, après Lucien Létinois, à l'Ecole d'Aguesseau de Boulogne, puis dans une institution libre de Neuilly, il venait au « d'Harcourt » ou à la « Source » présider les nouvelles assises littéraires du Quartier latin. Avec Jules Laforgue et Viellé-Grifin, il collabora à l'organe de combat des jeunes, une petite feuille intitulée *Lutèce*. C'est là qu'il publia, en même temps que de courtes études sur Villiers de l'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé, son article sur Rimbaud reproduit plus tard dans les *Poètes maudits*, rappelant ainsi l'attention vers celui que ses courses errantes emportaient alors au désert.

Puis brusquement il abandonna le monde des lettres qui commençait à le fêter et il repartit pour les Ardennes. Le 8 octobre, il écrivait à son ami Lepelletier :

« J'ai quitté Paris (non sans espoir de retour naturellement) et demeure à la campagne, dans une maison que ma mère a achetée récemment... Quand tu voudras, tu seras reçu à bras ouverts chez Mme Verlaine, à Coulommes, par Attigny (Ardennes). »

Coulommes ! Ainsi il revenait dans ce pays d'Attigny qui était à la fois celui de Lucien Létinois et de Rimbaud (Coulommes n'est pas bien éloigné de Roche). A quel motif pouvait-il obéir ? Essayer d'y « refaire de la culture », cela semblait de la folie après la catastrophe de Juniville ? Sa mère l'y poussait pourtant. Attirance de la campagne et de la vie rustique ? Sans doute, mais aussi chez tous deux l'espoir secret de « rentrer » un peu dans leurs fonds. En effet, le père Létinois leur devait de l'argent; la liquidation de Juniville avait été désastreuse. Mme Verlaine, qui préférait pour son fils l'éloignement de Paris et l'existence paisible des champs, se dit qu'après tout elle pourrait peut-être acquérir à bon compte la maison abandonnée par les Létinois. Et puis, la terre « rapporterait ». Ce serait sa façon d'être indemnisée. Le 21 juillet 1883, la petite propriété de Coulommes, sise au lieudit « Malval », lui fût vendue moyennant la somme de 3.500 francs.

Verlaine et sa mère reprirent donc, avec de nouvelles illusions, la vie de fermiers. Mais la situation était bien modifiée. Le poète n'avait plus le prestige dont il jouissait à Juniville. Il était devenu, aux yeux des paysans, un « original » sur qui on ne pouvait compter, un homme qui ne savait pas « mener sa barque ». On n'a guère de respect à la campagne pour celui qui a « mangé de l'argent ». Ajoutez à cela qu'il recommençait à boire de plus belle, passait son temps à « godailler » avec les « traînards » de l'endroit. C'étaient des beuveries bruyantes qui se terminaient souvent par des disputes où sombrait tout son crédit. Ou bien on le faisait « enrager », on lui faisait des « farces ». Et s'il se fâchait, on se coalisait contre lui, et les insultes pleuvaient. Cela lui apprendrait « à faire le malin ».

Alors, dégoûté des paysans, Verlaine prenait le train pour Paris. Il descendait chez Courtois le marchand de vins, et ce n'est pas là, certes, qu'il améliorait son régime. Comme il s'était remis à écrire, il pourchassait les éditeurs, cherchant à placer les vers qui formeront le recueil de *Jadis et Naguère,* les proses qui deviendront les *Mémoires d'un Veuf.* Voyages fréquents qui, sous prétexte de le changer d'air, ébranlaient ses nerfs et vidaient sa bourse.

Quoi d'étonnant si les nouveaux essais de

culture ne réussirent pas ? Qui s'occupait des terres ? L'argent vint bientôt à manquer. On s'endetta.

Pour échapper aux créanciers, Mme Verlaine céda ses droits sur la maison, en s'y réservant toutefois d'y habiter, et le 18 avril 1884, par acte passé chez Me Chartier, notaire à Attigny, elle fit à son fils donation de la ferme.

Cela alla de mal en pis. Rien ne retenait plus Verlaine. Les libations succédaient aux libations, les scènes se multipliaient. Quand le malheureux rentrait ivre à la maison, il redemandait de l'argent à sa mère avec insolence, et les voisins se gaudissaient de leurs querelles, jusqu'au moment où ils s'en déclarèrent excédés et intervinrent pour les faire cesser.

Au début de février 1885, après une dispute violente, la vieille mère se réfugia chez un voisin, un Belge nommé Dane, qui l'excitait contre son fils et dont le rôle ne paraît pas très net. Le 9 février, par représailles, Verlaine partit pour Paris où il ne fit guère que s'enivrer. Le 11, il en revint, plus énervé que jamais, et s'en alla, chez le voisin, sommer sa mère de rentrer au logis. Dane s'emporta et l'insulta. Verlaine, ivre d'alcool et de fureur, leva la main sur lui, sur elle peut-être, parla de *se* tuer, de les tuer, qu'en sait-on ? Toujours est-il que Dane courut chercher les gendarmes d'Attigny et un procès-verbal fut dressé. Le

24 mars 1884, malgré la déposition indulgente de sa mère et la plaidoirie de Me Boileau, avocat-avoué, le tribunal correctionnel de Vouziers condamna Verlaine, pour violences et menaces de mort, à un mois d'emprisonnement.

Le poète a laissé, dans *Mes Prisons*, un compte rendu humoristique de l'audience.

« La plus jolie trinité de juges que j'aie vue dans ma délictueuse et criminelle sorte de vie.

« Le président s'appelait Adam. Son accesseur *(sic)* de droite s'appelait Marie. J'oublie — et je lui en demande excuse — le nom de l'autre assesseur qui, par une dérogation rogatoire, m'avait servi de juge d'instruction.

« Mais je me souviens, ô qu'oui ! du nom du procureur de la République : G*** ...radical zélé, bien, m'a-t-on dit, que clérical, catholique, bien, paraît-il, que libre-penseur, et, en quelque sorte, ma muse... d'acajou.

« Jugez-en. L'archi-connu mobilier de n'importe quel tribunal : du chêne, du papier à tenture sombre, des rideaux de même nuance et trois messieurs en robe noire et rabats blancs. A gauche, une table avec le procureur derrière, même costume que ci-dessus, plus une toque à galons d'or généralement sur la tête, en arrière, crânesquement.

« L'audience commença par des broutilles, vagabonds, braconniers, petits voleurs, etc.

Quand vint mon affaire, une espèce de silence se fit dans l'auditoire assez nombreux ce jour-là. J'étais un espèce de monsieur dans la région, en outre d'une réputation assez détestable que j'y avais : un de Rais mâtiné de plusieurs Edgar Poë qui auraient compliqué leur rhum et leur cas d'absinthe et de Picon, tel moi dans l'imagination de passablement de mes voisins de campagne accourus à la ville pour voir juger « le Parisien ».

« L'interrogatoire fut ce que sont toutes ces formalités. Mais le réquisitoire manqua de ce qu'on appelle modération. J'eusse été un Hérode fondu avec un Héliogabale que les épithètes énormes n'auraient point volé plus drû sur les lèvres de ce G*** avec qui les abeilles de l'Hymette n'ont jamais, je le crains, eu affaire : « le plus infâme des hommes, le fléau du pays, venu pour déshonorer nos campagnes. » (Çà se passait dans les Ardennes et ce G*** est auvergnat !) « Je ne sais comment qualifier cet individu et je renonce à trouver une expression qui dise toute mon horreur; je le rattraperai d'ailleurs plus tard que dans cette affaire relativement peu importante. » (Venez-y donc, chéri !) Telles furent quelques-unes des fleurs de son bouquet... De vérité, de bon sens, point question. Et il concluait au maximum qui est — lisez le Code ! — la mort. Le tribunal m'appliqua le minimum.

« Je ne puis ici ni ne pourrais nulle part jamais remercier ces messieurs de quoi que ce soit, non plus peut-être que les blâmer, puisque j'étais un innocent entortillé, il est vrai, des plus plausibles faux témoignages. Du moins dois-je reconnaître qu'ils y ont, comme on dit, mis du leur en ce cas. D'ailleurs, leur bonne volonté — et leurs considérants — « Vu l'excellente attitude de l'accusé à l'audience », enfin le bénéfice des circonstances atténuantes accordées, tout cela m'amoindrit l'idée de la prison à refaire et je leur en garde une reconnaissance dont quittance. »

Verlaine, comme on le voit, fit preuve, à l'audience, du plus sincère repentir et il accepta la sentence comme un châtiment mérité. Non pas qu'il se fût résigné à entendre, sans protester, les accusations du ménage Dane — ces « Belges affreux » qui avaient « accaparé » la confiance de sa mère et qui, après tout, lui paraissaient suspects. (Ne s'étaient-ils pas établis à Coulommes, « après plusieurs incendies en divers lieux ? ») Mais il regrettait son ivrognerie et ses violences de langage. « O maman, pardonne-moi ce seul mot : Si tu ne reviens pas chez nous, je *me* tue ! » Remarquez qu'il écrit : je *me* tue, et non pas, comme les voisins l'accusaient d'avoir dit : je *te* tue.

Il entra donc, l'âme apaisée, à la prison de Vouziers. Oh ! elle n'était pas bien terrible, et il en a fait aussi une peinture savoureuse.

« Elle est toute petite. Les barreaux sont de bois peint en noir. On jouait au bouchon avec le gardien-chef. On y reste peu, un mois juste, avec un jour de plus, je crois, quand la peine doit se prolonger ailleurs ! »

Il y avait là, vivant avec les détenus, un corbeau trop familier, appelé Nicolas, dont Verlaine a raconté l'histoire dans les *Mémoires d'un veuf*.

« Dans cette prison si bonhomme, j'étais chargé du ménage, épousseter, balayer. A ce propos, le gardien-chef me dit un jour que j'avais mal « faite l'ouvrage », l'homme était du Nord, et il ajouta que j'étais plus fort sur l'écriture que sur la peinture. (Il est bon de dire que j'avais dans le pays une réputation déjà « d'écrivain ».)

« J'étais aussi prié tous les soirs de réciter au dortoir le *Pater Noster* et l'*Ave Maria* — et il paraît que je m'en acquittais bien mieux que mon prédécesseur dans cet emploi. Parbleu ! Et sans trop de peine vraiment.

« Un aumônier venu de Falaise, un village voisin dont il est question dans la *Débâcle* d'Emile Zola, et qui avait été missionnaire en Chine, enterré vivant, nous disait la messe tous les dimanches. Son sermon hebdomadaire, plein d'anecdotes et très gentil, dans ce joli accent un peu anglais (!) des Ardennes, se concluait par une poignée de main à travers des barreaux,

de bois, comme les autres, aux quelques trois ou quatre prisonniers que nous étions. »

Mais un mois, cela passe vite, dans une prison aussi « bon enfant » où l'on « blague » avec le gardien-chef et où, après le prêche, on mange de la soupe de corbeau. (Paix aux mânes de Nicolas!) Le 13 mai 1885, Verlaine sortit de prison, par une radieuse matinée de printemps, et pour fêter sa libération, il invita l'honnête gardien à vider avec lui, sous la tonnelle du café voisin « Au bon coin », « quelques bouteilles d'un certain petit vin de Voncq dont je ne vous dis que çà ».

Il n'avait plus guère d'argent et résolut de quitter Coulommes et d'aller vivre à Paris. « Les paysans m'ont plumé, disait-il, mais ils m'ont laissé ma plume. »

Il avait vendu, le 8 mars, sa maison pour 2.200 francs et avait dû payer là-dessus les frais du procès et une amende de 500 francs. Il pouvait retourner ses poches sous le clair soleil de mai : il n'y trouvait plus grand'chose.

Ainsi finirent « ses Géorgiques ».

Ce qui commençait, c'était la misère.

CHAPITRE IX

La dernière étape

Le corps labouré par les rhumatismes, l'estomac brûlé par l'alcool, Verlaine inaugura, en arrivant à Paris, ses *Hôpitaux*. Nous nous acheminons avec lui vers la dernière étape, où il va trouver le deuil, la déchéance, mais aussi la gloire, la souffrance et la mort purificatrices.

Sa mère mourut en janvier 1886. Ce fut un morne accablement. Rien n'est plus tragique que le portrait que trace de lui Alphonse Séché, d'après le récit d'un témoin. Il le représente cloué par l'arthritisme dans son « repaire », sur son pauvre lit : « des traits fortement tirés; un nez retroussé avec des narines palpitantes d'effroi; des yeux (cavernes broussailleuses d'où jaillissent à flots des larmes montées du cœur) empruntent aux prunelles gris foncé les sombres lueurs d'un ciel d'hiver au crépuscule. Sur sa face, où d'habitude se mirent les désirs humains, plane la désolation farouche, anéantissement de l'espoir et du rêve ».

Quand Verlaine eût payé l'enterrement, il ne lui restait plus que quelques francs. Il entra alors à l'hôpital Broussais. Puis ce fut Cochin, puis Tenon, puis d'autres. En 1889, il se fit envoyer à l'hôpital d'Aix-les-Bains.

Alors parut, chez Vanier, son nouveau volume : *Parallèlement*, où s'accusent deux inspirations opposées, l'une chrétienne, l'autre mondaine et sensuelle « avec une pointe d'ironie mauvaise ». Il y chante les ballades de « la vie en rouge » et de la « mauvaise réputation ».

Cependant il est devenu célèbre. Il voit organiser des banquets en son honneur aux « Soirées de la plume ». On parle de sa candidature à l'Académie française. Il va faire des conférences en Belgique, en Hollande, en Angleterre. Le groupe du Théâtre d'Art organise, à l'appel de Paul Fort, une représentation de sa petite comédie : *Les Uns et les Autres*.

C'est à cette époque qu'il apprit seulement la mort de Rimbaud, par M. Louis Pierquin, de Charleville. Aidé de celui-ci, l'éditeur Vanier préparait l'édition des œuvres du disparu. M. Pierquin devait en écrire la préface, mais il s'effaça devant Verlaine, dès que le poète voulut bien s'en charger. Il lui fit alors parvenir divers documents, dont un croquis de la tête de Rimbaud exécuté par sa sœur Isabelle.

« Verlaine à qui je communique votre lettre, lui répond Vanier, me charge de vous dire que

son adresse est provisoirement chez moi. Le défaut du maître est un peu de n'avoir pas de domicile bien fixe et pour causes. Les lettres ou paquets ou volumes qui lui sont adressés chez son éditeur lui parviennent plus régulièrement que dans les vagues hostelleries meublées où il aime à se loger. Je lui ai montré le croquis de la tête de Rimbaud, et il m'a fait et *vendu* le lendemain le sonnet suivant dont vous aurez la primeur. Nous le mettrons dans notre volume » :

Toi mort, mort, mort ! Mais mort du moins tel que tu veux
En nègre blanc, en sauvage, splendidement
Civilisé, civilisant négligemment.....
Ah ! mort ! Vivant plutôt en moi de mille feux

D'admiration sainte et de souvenirs, feux
Mieux que tous les aspects vivants même comment
Grandioses ! De mille feux brûlants vraiment
De bonne foi dans l'amour chaste aux fiers aveux.

Poète qui mourus comme tu le voulais
En dehors de ces Paris-Londres moins que laids,
Je t'admire en ces traits naïfs de ce croquis,

Don précieux à l'ultime postérité
Par une main dont l'art naïf nous est acquis,
Rimbaud ! *Pax tecum sit, Dominus sit cum te !* »

(30 janvier 1893).

Tel est le dernier hommage poétique de Verlaine à Rimbaud (1), hâtivement griffonné à la nouvelle que lui apportait son ami des Ardennes et cédé, moyennant un louis, à l'éditeur qui

---

(1) L'autre sonnet : *A Arthur Rimbaud*, publié également dans les *Dédicaces*, et reproduit dans l'appendice de ce volume, est un peu antérieur.

subvenait sans cesse à ses besoins d'argent. Sa sincérité était hors de cause, mais sa misère l'entraînait à tirer profit de ses propres douleurs et à monnayer les moindres productions d'un talent qui s'affaiblissait de plus en plus.

En 1894, après la mort de Leconte de Lisle, Verlaine est élu « Prince des poètes ». Tous les Symbolistes se groupent autour de lui. Il n'a pas de gîte, mais le grand Paris l'accueille, et il s'en va, plein de gloire et de dénuement, errant par les rues comme un pauvre chanteur ambulant. Tous les jours, ce sont les mêmes courses sans but et sans fin, entrecoupées de haltes dans les cafés, chez ses amis et ses maîtresses. Un soir, Stuart Merrill et d'autres poètes le rencontrent accoudé au parapet d'un quai, halluciné, attiré par le mirage étoilé de la Seine, et ils l'arrachent à son désespoir. Ils l'emmènent dîner et ils endorment sa souffrance, ils parviennent même à l'égayer en lui récitant ses propres vers : *Colloque sentimental*... et « C'est la fête du blé, c'est la fête du pain... » Il passe sans trêve du mauvais rêve à l'exaltation chrétienne et au repentir, de l'orgie au confessionnal. C'est vraiment maintenant « le pauvre Lélian », comme il s'appelait lui-même. Il n'a plus de résistance, plus de consolation, plus de santé, plus de génie.

Il mourut presque seul, le 8 janvier 1896,

à l'âge de 51 ans, dans un misérable logement, au quatrième d'un immeuble de la rue Descartes.

Aussitôt que les journaux eurent annoncé la nouvelle, il sembla que Paris se réveilla. Ses amis accoururent, nombreux. Le modeste enterrement de 5e classe eut lieu deux jours après à Saint-Etienne-du-Mont. Et ce fut un spectacle unique de voir se presser, derrière le minable corbillard, tout le Paris intellectuel et littéraire du temps, brusquement secoué par un sursaut de douleur et de pitié. Le *Mercure de France* et le *Parnasse* envoyèrent des couronnes. Derrière le représentant du ministre de l'Instruction publique avaient pris place Sully-Prudhomme, Heredia, Jules Lemaître, Richepin, Haraucourt, le comte de Montesquiou, des peintres comme Carrière et Rafaëlli, des artistes comme Mme Segond-Weber, etc. Théodore Dubois joua, pendant l'humble messe basse, le *Pie Jesu* de Niedermeyer. Le cortège traversa tout Paris pour se rendre au cimetière des Batignolles. Là, Maurice Barrès, Catulle Mendès, Stéphane Mallarmé prirent la parole, mais c'est surtout le bon Coppée qui sut trouver des accents émouvants pour dire au pauvre Verlaine l'adieu des Lettres françaises. Il a résumé éloquemment la destinée du poète et finement caractérisé son génie :

« Heureux le poète qui conserve son âme

d'enfant, sa fraîcheur de sensations, son instinctif besoin de caresses, qui pèche sans perversité, a de sincères repentirs, croit en Dieu et le prie humblement dans les heures sombres, et qui dit naïvement tout ce qu'il pense et tout ce qu'il éprouve, avec des maladresses charmantes et des gaucheries pleines de grâce !

« Heureux ce poète ! J'ose le répéter tout en me rappelant combien Paul Verlaine a souffert dans son corps malade et dans son cœur douloureux ! Hélas ! comme l'enfant, il était sans défense aucune, et la vie l'a souvent et cruellement blessé; mais la souffrance est la rançon du génie, et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine, car son nom évoquera toujours le souvenir d'une poésie absolument nouvelle et qui a pris dans les Lettres françaises l'importance d'une découverte.

« Oui, Verlaine a créé une poésie qui est bien à lui seul, une inspiration à la fois naïve et subtile, toute en nuances, évocatrice des plus délicates vibrations des nerfs, des plus fugitifs échos du cœur; une poésie très naturelle cependant, jaillie de source, parfois même presque populaire; une poésie où les rythmes libres et brisés gardent une harmonie délicieuse, où les strophes tournoient et chantent comme une ronde enfantine, où les vers, qui restent des vers, et parmi les plus exquis, sont déjà de la musique. »

CONCLUSION

Le diplomate anglais Harold Nicolson, qui vient de publier une biographie de Verlaine, n'est pas loin de lui refuser le titre de poète français. Poète, à coup sûr, dit-il, mais à peine un Français, presque un Belge ! Comme si la France ne pouvait produire de vrais lyriques !

Le critique d'Outre-Manche a l'air de le penser. Le classicisme académique tout autant que le romantisme oratoire, et surtout la versification artificielle, voilà, croit-il avec bon nombre de ses compatriotes, ce qui a tué en France la rêverie, la poésie intime et spontanée, et ceux qui, à l'époque du symbolisme, affrontent la littérature avec une âme fraîche et un métier libre, ceux-là viennent de l'étranger...

M. Joseph Aynard a élégamment rectifié cette interprétation, et il a montré comment Ver-

laine, tout en étant un novateur, se rattachait au mouvement poétique français, à Marceline Desbordes-Valmore et au jeune Sainte-Beuve, à Maurice de Guérin et à Théodore de Banville; comment il est porté « par tout un courant secondaire de la poésie romantique ».

Pour nous, ce que nous retiendrons ici de cette controverse (et ce qui peut, à la rigueur, expliquer la méprise du biographe anglais), c'est que Verlaine, fils d'un Ardennais soldat de Napoléon, est un homme des « marches » et qu'il participe, comme Michelet, comme Taine, comme Rimbaud, au caractère complexe de son pays, travaillé à la fois par les influences du Nord et par celles de la vieille France. Mais il n'y a pas plus de raison de lui contester son sang français qu'il n'y en aurait à discuter l'origine de Michelet, de Taine et de Rimbaud. La mère de Michelet naquit à quelques kilomètres au sud, le père de Verlaine à quelques kilomètres au nord d'une frontière qui s'est plus d'une fois déplacée au cours des siècles. Ce qui n'a pas changé, c'est l'Ardenne, la forêt qui abrita leur enfance, c'est la langue française qu'on parlait autour d'eux.

On a dit de Taine qu'il avait l'imagination germanique et la raison latine. C'est également vrai de Michelet, rêveur et systématique, nourri d'antiquité romaine et de philosophie

allemande. Et s'il y a, chez Verlaine, cette perpétuelle transposition lyrique de la vie, cette traduction musicale du plus simple émoi quotidien qui font songer à plus d'une poésie anglaise et à certains *lieds*, s'il y a, chez Rimbaud, cette profondeur visionnaire et ce symbolisme ardent qui se retrouvent dans le génie anglo-saxon, tous deux ont l'esprit profondément français, non pas seulement celui du XVIIIe siècle et des *Fêtes galantes*, étincelant et fleuri, mais celui de Racine qu'adorait Verlaine, et celui de Villon que connaissait si bien Rimbaud. Française aussi leur recherche créatrice de rythmes, de syntaxes et d'images, leur curiosité verbale; français leur sens de la forme, leur goût de l'expression, leur poursuite du style.

Français, mais Ardennais. Cela veut dire que leur génie pourtant n'est pas classique et qu'il se ressent des influences étrangères. L'Ardenne est située à peu près à mi-chemin entre les fleuves comme la Meuse et la Moselle, qui s'en vont vers le Nord, et les rivières comme l'Aisne et la Marne, qui coulent vers l'Ouest. Son antique plateau semble une pierre de démarcation entre le monde germanique et le monde latin : d'un côté le pays montagneux des forêts et des légendes qui s'étend jusqu'au royaume mythique du vieux Rhin; de l'autre, la plaine et les côteaux riants qui, de la Cham-

pagne au vin clair, conduisent aux jardins harmonieux de l'Ile-de-France. La race qui habita ce bastion a eu souvent à combattre. Des éléments étrangers, espagnols, flamands, germaniques, se sont mêlés à elle, et tour à tour elle a regardé vers le Nord et vers le Midi. Elle a accueilli plus d'une habitude, plus d'une locution du pays wallon, mais elle est restée fidèle aux traditions du domaine de saint Remy, à la pensée classique et royale de Reims, cité du Sacre. Un esprit s'est créé.

Et quand, après un long silence, — un silence séculaire — cet esprit a pris conscience de lui-même et s'est exprimé *littérairement* dans l'œuvre de quelques écrivains, quoi d'étonnant s'il a laissé transparaître les caractères contradictoires de l'Ardenne ? Chez un Verlaine et un Rimbaud, la rêverie l'emporte sur la raison; l'intuition jaillissante et la fantaisie capricieuse détruisent l'équilibre de la vie. Chez un Taine, la logique coordonne et organise les richesses de l'imagination, et par là se dessine un certain classicisme de la pensée et de la forme. Chez un Michelet, l'érudite exploration du savant reste dominée par la vision romantique de l'homme du Nord.

Ainsi l'on retrouve dans ces esprits si divers les tendances fondamentales de la race, à la fois brusque et réservée, franche et prudente, méthodique et spontanée, positive et généreuse,

qui est accessible à la rêverie indéfinissable du Nord, sensible à l'harmonie régulière de la vieille France, et qui reste, au point de vue intellectuel comme au point de vue militaire, éternellement « en couverture », aux avant-postes de la Patrie.



BIBLIOGRAPHIE



Sur MICHELET

I. Œuvres complètes. Edition définitive. 1893-1898. 40 vol.

Histoire de France, tome II (Tableau des provinces de France).

Histoire de la Révolution Française (Valmy).

Le Peuple (Préface. Exemple tiré de ma famille).

La France devant l'Europe.

II. Œuvres posthumes.

Ma jeunesse (1798-1820), rédigé en partie et édité par Mme Michelet.

Mon journal (1820-1823), édité par Mme Michelet.

Voyage en Allemagne. Notes publiées par M. Gabriel Monod (voir plus loin).

III. Biographie et Documents.

Eug. Noël : *Michelet et ses enfants*, 1878.

Mme Michelet : *Michelet et sa famille*, 1878.

G. Monod : *Michelet professeur à l'Ecole Normale* (1827-1828). *Revue des Deux-Mondes*, 1894. — *Michelet*. Etude sur sa vie et ses œuvres, avec des pages inédites (Fragments du journal intime et lettres ; voyage en Allemagne; voyage en Belgique et arrêt dans les Ardennes, etc.), 1905.

IV. Etudes critiques et littéraires.

Taine : *Essais de critique et d'histoire*, 1858.

J. Simon : *Mignet, Michelet, Henri Martin*, 1889.

G. Monod : *Jules Michelet*, 1875 ; *Les Maîtres de l'Histoire*, Renan, Taine et Michelet, 1894 (reproduit, avec une disposition différente, le volume de 1875).

E. Faguet : *Dix-neuvième siècle*, 1902.

Sur TAINE

I. Œuvres.

Essai sur les Fables de La Fontaine, 1853. 3e édition modifiée : *La Fontaine et ses Fables*, 1860.

Voyage aux eaux des Pyrénées, 1855.

Essais de critique et d'histoire, 1858.

Les origines de la France contemporaine, 1875-1893.

II. Œuvres posthumes.

Carnets de voyage, 1896.

Derniers essais de critique et d'histoire, 1894. (Contient les pages intitulées : « Les Ardennes », qui servaient de préface au

livre de M. de Montagnac : « Les Ardennes illustrées », 1867).

Vie et Correspondance, 1902, 1904, 1905 et 1907. (Voir surtout le premier volume : Correspondance de jeunesse, 1847-1853).

Etienne Mayran, roman inédit, *Revue des Deux-Mondes*, 1909, publié en 1910 avec une préface de Paul Bourget.

III. Biographie et Documents.

P. Pellot : *Les origines de la famille Taine*, *Revue historique ardennaise*, mai-juin 1903 (Généalogie). — *Les ascendants maternels de la famille Taine*, *Revue historique ardennaise*, septembre-octobre 1904 (Généalogie).

E. Hinzelin : *Images de France*, 1900. (Contient un chapitre : L'arbre de Taine à Vouziers).

M. Barrès : *Les Déracinés*, 1898. (Chap. vii : L'arbre de M. Taine). — *La maison natale de M. Taine*, *Le Journal*, 25 janvier 1900.

IV. Etudes critiques et littéraires.

G. Monod : *Les Maîtres de l'Histoire*, Renan, Taine et Michelet, 1894. (Ouvrage déjà cité à propos de Michelet).

V. Giraud : *Essai sur Taine, son œuvre et son influence* (avec inédits et bibliographie) 1901. 4e édition 1909.

A. Sorel : *Discours de réception à l'Académie française*, 7 février 1895.

A. Chevrillon : *La jeunesse de Taine* (*Revue de Paris*, 1902) ; *Taine, notes et souvenirs* (*Revue de Paris*, 1908).

R. Graffin : *Les souvenirs ardennais de Taine* (*Revue historique ardennaise*, juillet-août 1903).

Sur VERLAINE

Cf. G.-A. Tournoux : *Bibliographie Verlainienne*, Leipzig, Rowohlt, 1912.

I. Œuvres. Editions séparées.

Poèmes Saturniens, 1866.

Fêtes Galantes, 1869.

La bonne chanson, 1870.

Romances sans paroles, 1874.

Sagesse, 1881. — Edition complète, d'après le manuscrit Champion, 1911. Collection des « Maîtres du Livre ».

Jadis et Naguère, 1884.

Les Poètes maudits, 1884.

Parallèlement, 1889.

Mes hôpitaux, 1891.

Mes prisons, 1893.

II. Œuvres complètes. Vanier, 1899-1900. Edition définitive, Albert Messein, 1920, en 5 volumes.

III. Œuvres posthumes, 1903 et 1913. — Edition supplémentaire aux œuvres complètes, 1920.

IV. Biographie et Documents. Etudes critiques et littéraires.

J. Lemaitre : *Paul Verlaine*, « Les Contemporains », iv.

J. Bourguignon et Ch. Houin : *Verlaine professeur. Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1896-1897, p. 77.

P. Berrichon : *Verlaine héroïque. Revue Blanche*, 15 février 1896.

E. Delahaye et F.-A. Cazals : *Pauvre Lélian, Le Sagittaire*, 1900-1901.

E. Delahaye : *Le séjour de Paul Verlaine dans les Ardennes* (1877-1883). *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1905-1906, p. 61.

E. Lepelletier : *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*, 1907.

A. Séché et J. Bertaut : *La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains, Paul Verlaine*, 1909.

Braun : *Paul Verlaine en Ardennes, Les Marches de l'Est*, 1910, t. I, n° 4.

E. Delahaye : *Verlaine*, 1919.

Harold Nicolson : *Paul Verlaine*, London, Constable, 1921.

J. Aynard : *Un critique anglais de Verlaine, Revue de Paris*, 15 août 1921.

A. Lantoine : *Paul Verlaine et quelques-uns*, Direction du livre mensuel, 1921.

Sur RIMBAUD

I. Œuvres. Editions séparées.

Une saison en enfer, édition presque entièrement détruite. Bruxelles, 1873.

Les Illuminations, Genonceaux, 1887. Réédition, Paris, Vanier, 1892.

Le Reliquaire, Genonceaux, 1891. *Une saison en enfer*, 1892.

Poésies complètes, Paris, Vanier, 1895 (avec préface de Verlaine).

Lettres (Egypte, Arabie, Ethiopie), *Mercure de France*, 1899.

Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud, par G. Izambard. *Vers et prose*, janvier-mars 1911.

Nouvelles Lettres. Nouvelle Revue Française, octobre 1912.

II. Œuvres complètes.

Œuvres complètes, éditées par P. Berrichon et E. Delahaye, Paris, *Mercure de France*, 1898.

Œuvres de Arthur Rimbaud. Société du *Mercure de France*, 1913.

III. Biographie et Documents. Etudes critiques et littéraires.

Paul Verlaine : *Les poètes maudits. Les Hommes d'aujourd'hui*, 7e vol., n° 318. — *Nouvelles notes sur Arthur Rimbaud* (*La Plume*, 15 novembre 1895).

Georges Langenbach : *Arthur Rimbaud*. (*Les Ardennes*, 16 juillet 1891).

Louis Pierquin : *Arthur Rimbaud*. (*Courrier des Ardennes*, 30 novembre 1891) ; *Sur Arthur Rimbaud* (*Courrier des Ardennes*, supplément, 24 et 31 décembre 1893).

G. Izambard : *Un poète maudit* (*Écho de Paris*, 26 décembre 1891).

ISABELLE RIMBAUD : *Lettre au Petit Ardennais,* 19 décembre 1891.

PATERNE BERRICHON : *Arthur Rimbaud* (*Revue Blanche,* 15 août 1896).

La vie de Jean-Arthur Rimbaud, 1897.

Jean-Arthur Rimbaud, le poète, 1912.

ERNEST DELAHAYE : *Arthur Rimbaud,* Imprimerie de la *Revue Littéraire de Paris et de Champagne,* Paris 1905.

A propos de Rimbaud, Souvenirs familiers (*Revue d'Ardenne et d'Argonne,* 1906 à 1910, surtout 1906-1907, p. 65, 97, 129 et 190, et 1907-1908, p. 18, 54, 88, 119).

JEAN BOURGUIGNON et CHARLES HOUIN : *Arthur Rimbaud. Revue d'Ardenne et d'Argonne,* 1897, 1899 et 1901 ; surtout 1896-1897, p. 1, 45 et 173 ; 1899, p. 121 et 151.

Les Ardennes, 23 juillet 1901. L'inauguration du monument Arthur Rimbaud. (Contient le discours de Gustave Kahn, les poésies de Francis Jammes et d'Ernest Raynaud).

PATERNE BERRICHON : *A propos de la nouvelle édition des œuvres de Rimbaud* (*Mercure de France,* 1er octobre 1913).

MARCEL COULON : *Le problème de Rimbaud, son exposé* (*Mercure de France,* 16 novembre 1913).

ISABELLE RIMBAUD : *Mon frère Arthur,* Paris, Bloch, 1921.



APPENDICE

I

A ARTHUR RIMBAUD

(Sonnet de Paul Verlaine)

Mortel, ange et démon, autant dire Rimbaud,
Tu mérites la prime place en ce mien livre,
Bien que tel sot grimaud t'ai traité de ribaud
Imberbe, et de monstre en herbe, et de potache ivre ;

La prime place encore au temple de Mémoire,
Tous les flots de l'encens, tous les accords de luth !
Ton nom resplendissant chantera dans la gloire,
Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut.

Les Femmes te verront grand jeune homme très fort,
Très beau d'une beauté paysanne et rusée
Avec une attitude indolemment osée ;

L'Histoire t'a sculpté triomphant de la mort,
Poète tout-puissant et vainqueur de la vie,
Tes pieds blancs posés sur les têtes de l'Envie. (1)

(1) Cf. plus haut p. 221. Les deux sonnets ont été réimprimés dans les *Dédicaces,* Œuvres complètes, 1920, III, 155.

II

DISCOURS

prononcé par Gustave Kahn, le 23 juillet 1901, à l'inauguration du monument de Rimbaud, à Charleville.

Monsieur le Maire,

Au nom du Comité Arthur Rimbaud, au nom des poètes français qui sont redevables à Arthur Rimbaud d'ineffaçables impressions d'art, au nom des admirateurs du génie qui ont voulu que leurs offrandes se fondissent en ce beau bronze avec celle du sculpteur-poète Paterne Berrichon, je remets, à vous et à la belle cité que vous représentez si dignement, le monument d'Arthur Rimbaud.

Par un bel essor de bonne volonté, Arthur Rimbaud se dressera ici « tel qu'en lui-même l'éternité le change », comme l'a dit, à propos du grand Edgar Poë, Stéphane Mallarmé, grand poète aussi, dont le nom s'évoquera toujours, par le jeu des analogies, quand on parlera d'Arthur Rimbaud.

En acceptant ce buste, Charleville devient

une seconde fois, d'une façon pour ainsi dire définitive, la patrie d'Arthur Rimbaud. Après lui avoir donné le jour, sa ville l'adopte et lui donne la naissance immortelle. Elle admet que la gloire d'un de ses enfants soit radieuse, elle place son effigie sous la lumière de son soleil, et les deux gloires se solidifient l'une par l'autre, de la jeune cité qui s'étend si belle au bord de la Meuse et de l'enfant errant et vagabond dont son paysage calme fut la vision de paix et de retraite, parmi les rues pleines de foules de Paris et parmi la solitude immense de l'Afrique.

Oui ! dans son périple à travers le monde, dans Paris clair et bruyant, dans Londres enfumé et triste, dans Chypre étincelante, au rocher d'Aden, dans le désert calcinant, dans les forêts profondes d'Ethiopie, croyez-le, Rimbaud pensait avec dilection à sa verte Ardenne, toute proche de la forêt des légendes, aux champs du pays paternel et aux peupliers de vos routes.

Si loin qu'aille l'homme aventureux, dans les espaces du pays noir, dans les grouillements des pays jaunes, sur les mers où les steamers ne font que l'humble tache d'un grain de poussière sur l'étendue de la plus immense des forêts, aux minutes d'espoir, aux instants de fortune heureuse, comme à l'heure des pires tribulations, c'est la petite rue silencieuse,

c'est la tranquille maison natale qui se peint à ses yeux fatigués. C'est le souvenir de la maison natale qui hante son rêve, alors que le soir, la lourde tâche ajournée, pour recommencer plus pénible encore le lendemain, l'homme d'avant-garde, le pionnier s'abstrait de sa vie de lutte et se recueille. C'est le petit coin de la zone tempérée où il veut revenir et se bercer, après l'effort, d'un tiède repos près des siens, qui demeure fixé au regard de l'explorateur devant l'infinité poudroyante et les flamboyantes visions des plaines solaires.

J'ai prononcé, à propos d'Arthur Rimbaud, le mot : pionnier. C'est sa caractéristique. Né plus tôt, sous d'autres cieux, il eût été, avec les Cortez et les Pizarre, un laboureur de la mer sans limites et un découvreur de terres inconnues, et il eût rapporté de la conquête de l'or une chronique toute chantante, toute sonore des aurores nouvelles.

Cette essence de sa nature, il la réalise sur les routes neuves de la civilisation.

D'autres, instruits par leur expérience de ces durs travaux, vous diront, mieux que je ne le pourrais faire, ce que Rimbaud jalonne d'avenir.

Mais, littérairement aussi, Rimbaud fut un pionnier.

Rimbaud vint au monde littéraire dans une époque dure. Il faisait des vers d'enfant sublime à l'heure où l'Empire bâillonnait la

presse et le livre. Il fit ses vers de jeune homme alors que, tout près de vous, la canonnade terrible annonçait les bravoures et les désastres de la Patrie. Son cœur battit d'accord avec ceux de la phalange sacrée qui lutta jusqu'au bout, jusqu'à la mort, pour la République, pour la liberté, pour la révolution sociale. Des poèmes de Rimbaud nous ont légué le souvenir de sa haine contre tout ce qui est routine et oppression (1).

D'autres, plus beaux, comme le *Bateau Ivre,* disent son vouloir de filer loin des routes battues, loin d'un monde troublé, réduit à la sagesse, aux prudences d'une longue et difficile convalescence.

La Poésie, à qui Rimbaud devait donner de brefs et immortels éclairs, était alors sagement administrée par les Parnassiens. Leur Pégase carapaçonné avec élégance franchissait coquettement des obstacles prévus.

Ce n'était point l'art qu'il fallait à ce fougueux, à ce génial intuitif que fut Rimbaud. Il n'écrivit ni pour le gros public à qui il faut beaucoup expliquer, ni pour ses confrères à qui il eût fallu expliquer plus encore. Il écrivit pour lui et pour ceux qui viendraient. Comme

---

(1) On a retrouvé et publié en 1919, — *Au Sans Pareil* — avec une brève notice de P. Berrichon, l'un de ces poèmes de l'époque révolutionnaire, composé à Charleville en juin 1871 : *Les Mains de Jeanne-Marie.*

Stendhal, toute sa vie, Rimbaud, pendant les quelques années que sa jeunesse donna à l'art, avant qu'il ne s'enleva dans l'action, Rimbaud pensa à la Postérité. L'analogie s'arrête là. Stendhal prépara par des publications, par un dépôt judicieux de ses manuscrits, sa gloire à venir. Rimbaud, lui, jeta, négligent, sur des bouts de papier, des poèmes d'essor, des visions d'avenir, des fleurs pourpres de rêve qu'il appelait de ce nom juste, évoquant les flammes des fêtes populaires et le flamboi des bûches de bonne nouvelle aux faîtes des collines, les *Illuminations*.

Des phrases radieuses, des concisions extraordinaires, des indications où s'allument des horizons, tel est ce bref recueil. Quant tout au commencement du symbolisme, alors que nous voulions à la littérature plus de réalité poétique, plus d'intensité fondamentale, que nous voulions voir l'idée monter triomphale parmi plus d'images, plus de fleurs, plus de prismes, plus d'étoiles, que nous l'exigions plus dotée de musique, plus pénétrante et moins rhétorique, nous rencontrâmes ces essais antérieurs, cette belle œuvre abandonnée, et nous la recueillîmes pour la mettre avec des œuvres de Paul Verlaine et de Stéphane Mallarmé, sur le fronton du temple littéraire que nous voulions édifier.

Dans un autre jardin que celui-ci, au Luxem-

bourg, où se dressent les bustes de quelques poètes, dans les allées duquel ont passé et passeront toujours les poètes, une jeunesse éprise d'art, une jeunesse qui livrait ses premières luttes, citait les belles phrases des *Illuminations* et les strophes éclatantes de la lumière d'arc-en-ciel du *Bateau Ivre,* et aujourd'hui, auprès de ce buste d'un homme qui, s'il vivait, aurait à peine cinquante ans, c'est un aîné que nous commémorons.

De ces admirations, de ces discussions aussi, qui s'élevèrent passionnées autour de cette œuvre hautaine, le poète ne sut rien. S'il était revenu sain et sauf, au lieu de ne traîner en Europe qu'une terrible agonie, il eût vu, il eût su. Peut-être se fût effacée la mauvaise impression qu'il eut, vers 1872, vers 1875, de parler seul dans une ouate de silence, de tenir seul pour vraies, sans pouvoir presque le dire, des vérités qu'à notre tour nous sommes venus promulguer.

Si, au lieu de l'indifférence qui l'avait accueilli dans le passé, il avait trouvé, à son retour, son laurier commençant à verdir, il eût continué, et la littérature française lui eût dû toute une floraison d'œuvres magnifiques. Il se serait rendu compte que certaines visions des *Illuminations,* si l'on en oublie un instant la forme féerique, et si on les réduit à la précision seulement de l'usuel, contenaient des

vérités sur l'art, sur l'architecture, sur les dispositions nouvelles de nos villes, qui ont trouvé des échos.

Il a vu des hardis s'élancer sur sa route d'Afrique. Il en aurait vu dont l'art défrichait des régions voisines de ses jardins de rêve. Il aurait été sûr que l'éclair ardent de sa vision de jeunesse avait brillé juste et que, parmi ses hypothèses, il en était qui étaient d'accord avec la marche du monde.

C'est pour cela, c'est parce qu'il a chanté, qu'il a peiné, qu'il a deviné, qu'il a conquis, qu'il a ouvert des mains de vérité, que, réunis autour de l'effigie de ce qui fut sa face éphémère, nous saluons sa grande mémoire.

C'est aussi parce qu'il a souffert. Tous ceux qui aiment l'effort littéraire des années qui viennent de se muer en un siècle nouveau, porteront une grave attention au livre où ses œuvres sont réunies, à son histoire si fortement écrite, aux commentaires intelligents et subtils que des écrivains que je vois ici lui vouèrent (1).

Vous avez à Charleville la gloire, et elle est grande, d'avoir reconnu un poète. Ce n'est pas indifférent dans l'histoire d'une cité. Le monde pensant aujourd'hui félicite Charleville d'inaugurer parmi la beauté de l'été, parmi l'éclat

---

(1) Cf. Bibliographie, à la fin de ce volume.

des vers et de la musique, l'image d'un grand écrivain. Les poètes s'enorgueillissent de cet accueil à l'art; en honorant un poète, vous les honorez tous; et, cette consécration de Rimbaud, je vous loue hautement de ne l'avoir point fait attendre, d'en avoir frappé la médaille de bonne heure.

Vous ne vous êtes point laissé devancer par le vœu de l'élite, représenté par les foules. Vous avez dressé le monument à l'heure qu'il fallait, au premier degré du siècle, à la première des cent marches que la gloire de ceux qui sont morts vont avoir à gravir (1).

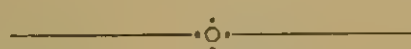
---

(1) La maquette du buste de Rimbaud, dû à Paterne Berrichon et enlevé par les Allemands pendant la guerre, existe encore, si mes renseignements sont exacts, au musée de Chateauroux. Il serait désirable que la municipalité actuelle de Charleville s'entendît au plus tôt avec le sculpteur pour faire restaurer le monument.

INDEX

I

Auteurs cités



II

Localités ardennaises citées



TABLE DES MATIÈRES



PREMIÈRE PARTIE

MICHELET & TAINE

LIVRE PREMIER

Michelet et les Ardennes

LIVRE II

Taine et les Ardennes

DEUXIÈME PARTIE

VERLAINE & RIMBAUD DANS LES ARDENNES



Charleville. — Imprimerie du *Petit Ardennais.*

